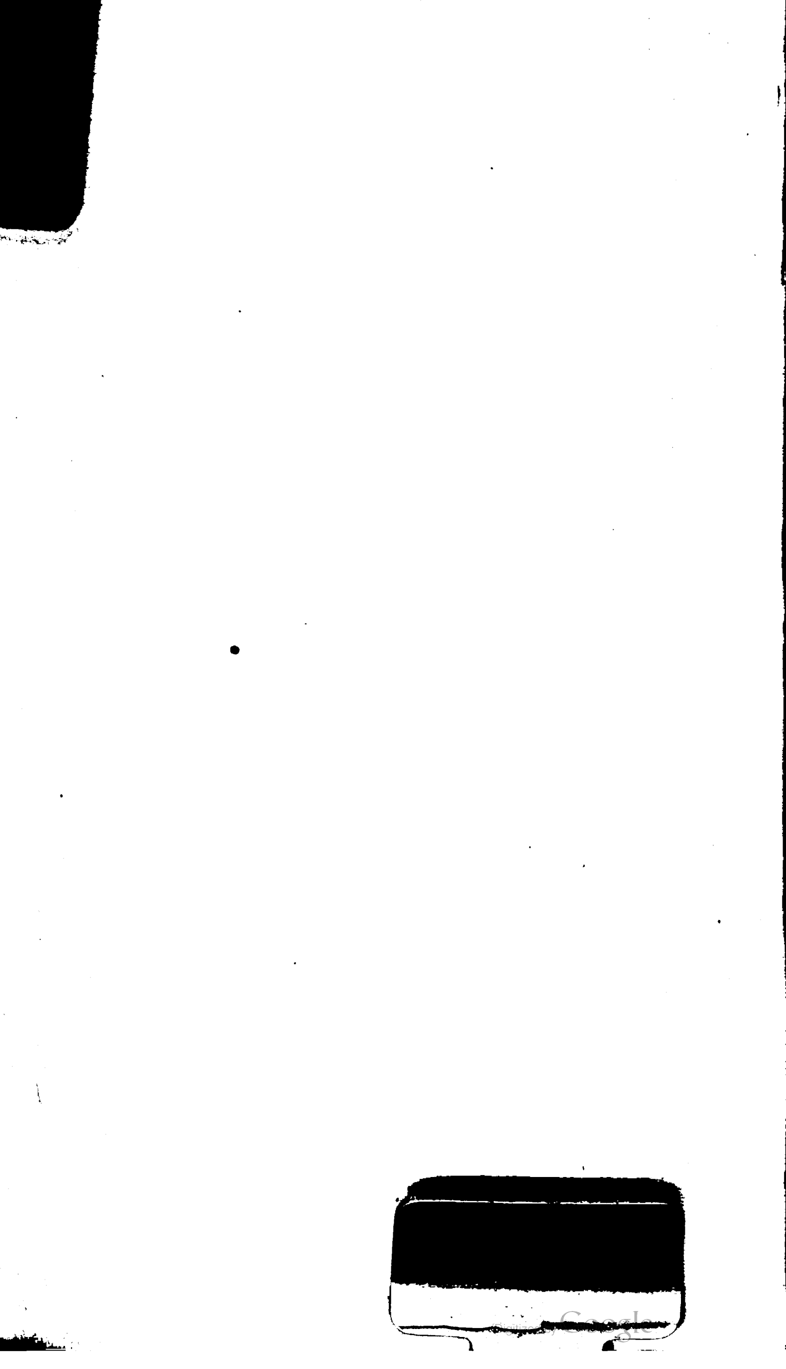


Oeuvres complètes [...]

François de Salignac de la Mothe Fénelon



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. DE FÉNÉLON.

TOME XI.


LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
par
Mr. Benjamin DUMUR
Ancien
Président du Tribunal
à Lausanne
1915
JB SIBER

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTHE FÉNÉLON,

PRÉCEPTEUR DES ENFANS DE FRANCE,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI.

TOME ONZIÈME.

A TOULOUSE,
Chez Jean-Joseph BENICHET aîné, Imprimeur, rue de la Pomme, n.° 142.

M. DCCC. X.

LETTRES

SPIRITUELLES.

Tome XI. A

LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE CLX.

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. O que l'abandon sans aucun retour ni repli caché est pur et digne de Dieu ! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères et soutenues d'une régularité aperçue. On jeûnerait comme saint Siméon Stylite, on demeurerait des siècles sur une colonne, on passerait cent ans au désert comme saint Paul hermite ; que ne ferait-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu ! Vivez donc de cette mort, qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

A 2

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les ames désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfans qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

LETTRE CLXI.

Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

Tout contribue à vous éprouver ; mais Dieu qui vous aime ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions

jamais à nous-mêmes s'il montrait sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas Dieu nous sanctifierait en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornemens spirituels ; mais il ne nous sanctifierait point sur la croix en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jesus-Christ ne dit pas, Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornement, qu'il s'enivre de consolation, comme Pierre sur le Thabor, qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure en se voyant parfait : mais au contraire il dit (1), *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il passe ; *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que nous voudrions être survêtus, et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité pour être ensuite revêtus de Jesus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornemens de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'ame

(1) Matth. 16, v. 24.

qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, et qui se délaisse au bien-aimé étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul ! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus nulle parure propre ! Vous serez toute la complaisance de l'époux quand l'époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parce que ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Ecoutez ces choses et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles; mais il nourrira votre cœur, et il le nourrira de la mort qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Eve. Heureuse l'ame qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi !

Que ne puis-je être auprès de vous ! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je ? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement en lui, centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous : je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jesus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux; laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant

en vous si vous êtes bien petite en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder: il n'en faut plus pour expirer et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel; c'est le coup de grace. Il est temps de mourir à soi afin que la mort de Jesus-Christ opère une nouvelle vie. Je donnerais la mienne pour vous ôter la votre et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

LETTRE CLXII.

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grace en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon serait la plus grande propriété et n'aurait que le nom trompeur d'abandon; ce serait l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez; c'est là seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie

que Dieu vous a ouverte ? Si vous vouliez vivre vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon ? Etait-ce à condition de le faire en apparence et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même ? Si cela était vous auriez été bien fine avec Dieu. Ce serait le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée ? Voulez-vous vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder et vous déposséder de vous-même ? Voulez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers et faire naufrage au port ? Renoncez aux sûretés, vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos vous résistez à votre grace : comment trouveriez vous la paix ?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur : mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre ; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvemens si marqués qu'ils portent

avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie dont on se rendrait compte à soi-même et sur laquelle on se reposerait, détruirait l'état de foi, rendrait toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin ce serait un fanatisme perpétuel, car on se croirait sans cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on ferait en chaque moment. Il n'y aurait plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porterait chacun. Ce serait renverser *la voie de foi et* de mort. Tout serait lumière, *possession*, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même pour jouir de sa certitude : Oui c'est par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'est que la grace ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit qui est commun à tous les justes, mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les ames déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très-simple, très-directe, très-rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'ame son infidélité dans le mo-

ment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau : elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparaît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même ? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc. avaient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussait à une mort continuelle; mais ils ne se rendaient point juges de leur grace, et ils la suivaient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auraient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que tous les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce serait à vous à être le modèle de toutes les autres pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc comme Abraham sans savoir où. Sortez de votre terre qui est votre cœur; suivez les mouvemens de la grace, mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grace, au lieu de lui être docile et de vous livrer à elle comme les apôtres le fesaient (1).

(1) Ch. 15, v. 40.

Ils étaient *livrés à la grace de Dieu*, dit saint Luc dans les actes. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affaiblit l'opération intérieure : c'est un contretemps dans les mains de Dieu : c'est une reprise fréquente de soi-même ; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, *hésitant, tournant tout* autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connaître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées ; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien ; nous irons bien vîte et en grande paix.

LETTRE CLXIII.

Abandon simple et total.

Je vous desire une simplicité totale d'abandon sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la fausseté de l'abandon et la réserve secrète, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par sagesse raisonnée, ni par goût naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au-dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisait pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la seule volonté de Dieu, et comme si on voulait dédommager l'amour-propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir! On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse; ne cherchons rien par curiosité; ne tenons à rien par un

intérêt déguisé. Laissons faire à Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'était l'éternité toute entière. Ne faites point de tours de sagesse.

LETTRE CLXIV.

Eviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit qui l'augmente.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne voir point trop de gens, il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie, qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grace nous donne quand nous laissons tomber notre activité qui nous dissipe et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité si vous n'ètes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez in-

sensiblement tout votre intérieur; et malgré toutes vos pieuses intentions vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentimens passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grace.

LETTRE CLXV.

Divers avis allant au même but.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N.... conserve sur vous une vraie autorité. Elle vous connaît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle : elle est le canal de grace pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler des choses inutiles et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop

votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connaître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions ; mais il faut retrancher tous les empressemens de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité, et par conséquent y mourir à toute *heure, lors même qu'on y* entre. Craignez, non-seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger ; mais encore de le laisser tomber par distraction par dissipation, par une espèce de légéreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple intime, il vous tiendra dans

un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grace (1). *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.*

LETTRE CLXVI.

Celui qui est faible doit se laisser conduire sans résistance.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La faiblesse se tournera en force désappropriée si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affaibli il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Evitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'a, b, c, s'il le faut pour recommencer l'édifice par les fondemens. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les sentimens corrompus de la nature. C'est ce désespoir de vous-même dans votre

(1) I Petr. 4, v. 11.

misère où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N.... qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fond.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lèvres et dans les mains de cette bonne mère. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au-delà de tout ce qu'on peut croire. *Elle ne laisse aucune* vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui servirait de dernier appui. On aimerait mieux travailler sans relâche et voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu-à-peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse tout s'applanira; sans souplesse tout vous deviendrait comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre faiblesse. Ce n'est rien que d'être faible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mère. Mais être faible et grand, cela est insupportable; tomber à chaque pas et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.



LETTRE CLXVII.

Avis pour deux personnes en degré différent de grace.

Je vois que la lumière de Dieu est en vous pour vous montrer vos défauts et ceux de N... C'est peu de voir, il faut faire, ou pour mieux dire il n'y aurait qu'à laisser faire Dieu et qu'à ne point lui résister. Pour N... il ne faut jamais lui faire quartier; nulle excuse; coupez court; il faut qu'il se taise, qu'il croie, et qu'il obéisse sans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pèse rien n'a pas besoin d'être appuyé; mais ce qui pèse rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir, vous percera la main; mais si vous n'êtes rien faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. La bonne foi avec Dieu consiste à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias et Saphira furent terriblement punis pour n'avoir pas donné sans réserve un bien qu'ils étaient libres de garder tout entier. Allons à l'aventure. Abraham allait sans savoir où, hors de son pays. Je voudrais bien vous chasser du

vôtre, et vous mettre comme lui loin des moindres vestiges de route.

N... n'avancera qu'autant qu'il sera subjugué. On s'imagine, quand on est dans une certaine voie de simplicité, qu'il n'y a plus ni travail à faire pour se procurer le recueillement, ni mortification à pratiquer : c'est une grande illusion. On a encore besoin de ces deux choses, parce qu'on n'est point encore entièrement dans l'état où l'on se flatte d'être, et que souvent on y a reculé. Lors même qu'on est en cet état, on pratique le recueillement et la mortification, quoique *sans pratiques* de méthode. On est recueilli *simplement* pour ne se point dissiper par des *vivacités naturelles*, et en demeurant en paix au gré de l'esprit de grace. On est mortifié par ce même esprit qu'on suit uniquement sans suivre le sien propre. Ne vivre que de soi, c'est une vie bien morte.... Quand Dieu seul vit, agit, parle et se tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi respirer. C'est à quoi il faut tendre, c'est ce que le principe intérieur, quand on ne lui résiste point, avance sans cesse.

Quand on n'est que faible, la faiblesse d'enfant n'empêche point la bonne enfance; mais être faible et indocile, c'est n'avoir de l'enfance que la seule faiblesse, et y joindre la hauteur des grands. Ceci est pour N....

Au nom de Dieu, qu'il soit ouvert et petit. Je voudrais le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon qu'à force de dépendre.

LETTRE CLXVIII.

Trouver, avec l'apôtre, sa force dans la faiblesse. Caractère de l'abandon véritable.

Vous n'avez, ma chère fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'esprit. *C'est* (1) *quand je suis faible*, dit l'apôtre, *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité*. Nous ne sommes fors en Dieu qu'à proportion que nous sommes faibles en nous-mêmes. Votre faiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On serait tenté de croire que la faiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parce qu'on se représente l'abandon comme une force de l'ame, qui se fait par générosité d'amour et par grandeur de sentimens les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de sa mère. L'abandon parfait va jusqu'à abandon-

---

(1) II Cor. 12, v. 10.

ner l'abandon même. On s'abandonne sans savoir qu'on est abandonné : si on le savait, on ne le serait plus ; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon connu et possédé ? L'abandon se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse se dire à soi-même, mais à souffrir sa faiblesse et son infirmité, mais à laisser faire. Il est paisible, car il n'y aurait point de sincère abandon ; si on était encore inquiet pour ne laisser pas échapper et pour reprendre les choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix ; et, sans la paix, l'abandon est très-imparfait.

Si vous demandez une ressource dans *l'abandon*, *vous demandez* de mourir sans perdre *la vie. Tout est* à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entre-détruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jusqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jesus-Christ fesait de donner sa chair à manger, il dit à ses Disciples (1) : *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller ?* Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme saint Pierre :

(1) *Jean* 6, v. 68, 69.

Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de vie éternelle.

LETTRE CLXIX.

Réunion en unité dans notre centre commun.

Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. O qu'il est vilain d'être deux, trois, quatre, etc. ! Il ne faut être qu'un. Je ne veux connaître que l'unité. Tout ce que l'on compte au-delà vient de la division et de la propriété d'un chacun. Fi des amis ! Ils sont plusieurs, et par conséquent ils ne s'aiment guère, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un seul amour sans propriété ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu et pour Dieu seul. Au contraire, chaque homme possédé de l'amour-propre n'aime son prochain qu'en soi et pour soi-même. Soyons donc unis, par n'être rien que dans notre centre commun, où tout est confondu sans ombre de distinction. C'est là que je vous donne rendez-vous, et que nous habiterons ensemble. C'est dans ce point indivisible que la Chine et le Canada se viennent join-

dre ; c'est ce qui anéantit toutes les distances.

Au nom de Dieu, que N.... soit simple, petit, ouvert, sans réserve, défiant de soi et dépendant de vous. Il trouvera en vous, non-seulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point ; car Dieu le fera passer par vous pour lui, sans vous le donner pour vous-même. Qu'il croie petitement, qu'il vive de pure foi, et il lui sera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

LETTRE CLXX.

Croix et morts journalières.

PORTONS la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous pendant que nous ne nous garderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier ; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en fera guère de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiètes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, et consentez petitement à être supportée par autrui. O que les petites morts journalières ôtent de force à la grande mort !

LETTRE CLXXI.

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu.

On se trompe sur la mort à soi-même ; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de la vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse ; c'est l'imagination qui l'exagère et qui en a horreur ; c'est l'esprit qui raisonne sans fin pour autoriser les propriétés ou vies cachées ; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvemens convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps ; alors, la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix !

Quand



Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui serait une possession imaginaire contre le véritable abandon ; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement ; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner : et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans *réserve ; il vous laissera en paix.* De sûreté sensible, *il n'y en a dans* aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller comme Abraham sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus abandon : cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grace.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans



ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumière !

LETTRE CLXXII.

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même. Eviter la dissipation. Agir sans rien présumer de son travail.

N.... n'aura jamais de repos qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grace de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira ; après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grace, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu (1). *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui*, dit saint Paul. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire

(1) Rom. 14, v. 8.

et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, et sa jalousie crible par-tout les ames qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix qui n'est exposée à aucun mécompte, parce qu'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parce que la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple on n'est pas encore *véritablement* enfant de la paix : aussi n'en *goûte-t-on point* les fruits. On mérite *l'inquiétude qu'on* se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux ; mais le chemin qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N....) de laisser achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençans.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révère en celui

qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble, et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grace de la vie intérieure. On ne conserve plus que des règles et des motifs sensibles (1); mais *la vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu* s'altère, se mélange et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'ame. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point de recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne con-

(1) Col. 3, v. 3.



siste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N..... J'espère que vous la rendrez encore meilleure en lui faisant connaître par une pratique simple et uniforme combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine. Mais il ne faut pas que M. son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant il se gâterait aussi; cet excès d'union causerait même dans la suite une lassitude dangereuse et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occasions *de providence* pour lui insinuer la modération, *le recueillement* et le desir de préférer l'attrait de la grace au goût de la nature. Attendez les momens de Dieu et ne les perdez pas; N..... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que dans les œuvres dont il nous charge nous accordions ensemble deux choses très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes; l'une est d'agir comme si tout dépendait de l'assiduité de notre travail; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail de dessous nos yeux comme un coup de balai emporte une toile

d'araignée ; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avait fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée ; Dieu les enlevera, et après avoir confondu il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères ; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

LETTRE CLXXIII.

Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre

mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi, est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie sans le laisser éteindre. Quand je suis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derrière l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure long-temps et qui consume le cierge. La grace vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore long-temps, et nous *consume par un feu secret*, à moins que l'éteignoir *ne soit bien* appuyé et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M..... et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grace, sans prévenir par activité ni par industrie les momens de Dieu; en un mot la mort continuelle à vous-même

vous mettra en état de faire peu-à-peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paraît l'arrêter dans la voie de la perdition. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance, c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon : un tel état sera votre épreuve très-douloureuse et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grace sans y mêler rien de la nature.

LETTRE CLXXIV.

Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chère malade et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui

aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs et qui les refait par sa grace qui sache ces justes proportions. L'homme en qui il les observe les ignore ; et ne connaissant ni l'étendue de l'épreuve future ni celles du don de Dieu préparé pour la soutenir, il est dans une tentation de découragement et de désespoir. C'est comme un homme qui n'aurait jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imaginerait que la mer, qui remontant pousserait ses vagues vers lui, l'engloutirait bientôt. Il ne verrait pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il aurait plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation (1). *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quo potestis.* Il daigne s'appeler lui-même fidèle. O qu'elle est aimable cette fidélité ! Ditez-en un mot à votre malade, et dites-lui que, sans regarder plus loin que le jour présent, elle laisse faire Dieu. Souvent ce qui paraît le plus lassant et le plus

(1) Cor. 10, v. 13.

terrible se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne rien de trop, mais de notre imagination, qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N..... qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les momens sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents et à la mer : ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi ? Dieu n'est-il pas encore plus puisssant que vous n'êtes faible ?

LETTRE CLXXV.

En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets.

Vos dispositions sont bonnes ; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a en spéculation et en desir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger ; et nous en viendrons à bout pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de cou-

per jusqu'à la racine du mal en vous est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix et par pure dépendance de la grace.

Soyez toujours petit à l'égard de N....., et ne laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède en augmente la nécessité. N.... a de l'expérience : elle vous aime ; elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien ; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend *pas seulement* droit et sincère, elle rend encore *ouvert et ingénu* jusqu'à la naïveté ; elle ne rend *pas seulement* naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

LETTRE CLXXVI.

Règles générales pour une ame qui, après une confession exacte des fautes de sa vie passée, desire d'employer le présent et l'avenir selon la volonté de Dieu.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à desirer ; et elle dit tout pour le passé, elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandon-



ner à Dieu avec une humble confiance, et qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé : en faut-il de plus grandes et de plus salutaires que de porter les croix présentes ? C'est bien réparer les vanités passées que de devenir humble, et de consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous : il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation que de vouloir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront Dieu nous donnera les lumières et les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière ? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paraissent les principales.

I. Je crois que vous devez retrancher toute

société qui pourrait non-seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouverez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens et vous mettre dans la liberté des enfans de Dieu.

II. Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état ni à votre besoin intérieur que vous vous jetiez dans une profonde *solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré*, aux heures où *l'on a besoin de se* délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

III. Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi ; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue, courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant raisonnez peu, mais aimez beaucoup : c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer

d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment, et lumière de grace. C'est être déjà avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture.

IV. Pour l'oraison vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentimens dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravi de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point; il n'aura qu'à épargner de son abondance et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que

vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusemens, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connaîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh ! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien ? En lui disant toutes vos misères vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu, voilà mon *ingratitude, mon inconstance*, mon infidélité ! Prenez mon cœur ; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris ; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au-dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos misères : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans le sein de sa mère.

V. Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domes-

tique pour ne permettre aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfans, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui vous voient sans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela est simple, uni, modéré; tout cela rentre dans la vie la plus commune: mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. O que vous aurez de consolation si vous le faites (1)! *Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

LETTRE CLXXVII.

Importance de s'ouvrir de petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point, c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parce que vous supposez que je les méprise et que j'en serais fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serais moi-même bien méprisable si j'étais méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré

(1) Ps. 83, v. 11.

soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles, mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement, et la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-mêmes; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une ame qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connaître votre fond que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation et de certains efforts où le naturel paraît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidens; c'est par quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connaître à fond son tempérament, les causes de son mal et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche est très-bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le votre comme une femme bien détrompée

du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit; il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir; c'est une maladie dont il guérit (1). *Bienheureux les pauvres d'esprit !* cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

LETTRE CLXXVIII.

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout comme un mé-

(1) Matth. 5, v. 3.

decin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain *sec et noir* dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre : mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront vous les recevrez pour ménager votre faiblesse. Quand Dieu vous en sevrera comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible pour aimer Dieu dans un état hum-

ble et mortifié. Gardez-vous bien en cet état de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons, pour ainsi dire, à nos dépens, sans en avoir sur-le-champ un profit sensible.

LETTRE CLXXIX.

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Silence intérieur.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir par des inégalités que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur nous ne sentirions ni les croix ni notre faiblesse; les tentations ne seraient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du de-

hors ne seraient point de vraies peines si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

§. Vous voulez courir après un goût sensible de Dieu, qui n'est ni son amour, ni *l'oraison. Prenez ce goût* quand Dieu vous le donne; et quand il ne vous le donne pas, aimez et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquait pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ses goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble et à vous faire mourir à vous-même; ce qui est l'œuvre de Dieu.

§. Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écou-

tant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu, il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison : vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes quand vous en avez la facilité et le goût : mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

LETTRE CLXXX.

Usage salutaire des peines intérieures quand on est fidèle à les déclarer.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre faiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisemens, pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiraient toujours, et elles vous surmonteraient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causerait des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel : celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte

de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains maux qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contr ele fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes faible, et que vous consentiez à voir votre faiblesse et à la laisser voir à autrui.

LETTRE CLXXXI.

Pourquoi et comment on doit s'ouvrir de ses peines. Manière de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur, on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance ; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujetir : enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères, mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on pense : on ne finirait jamais, et on serait toujours en inquiétude de peur d'oublier quelque chose.

Il suffit de ne rien réserver par défaut de *simplicité* et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudrait jamais se laisser voir que par ses beaux endroits. Il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions; après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grace ne me fatiguera jamais; au contraire, elle augmentera mon ouverture et mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire *sentir notre pauvreté*, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rend ce soulagement de temps en temps, pour compatir à notre faiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des complimens mesurés, mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, et ils n'en font qu'un seul;

on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener; tout se dit par simple sentiment et sans ordre; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien; on est aussi content le jour qu'on a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis : mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou, pour mieux dire, des enfans. Soyez avec lui comme mademoiselle votre fille est avec vous : c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

LETTRE CLXXXII.

Suivre Dieu sans égard aux sentimens. Bonté des croix, et utilité à tirer des fautes, même après qu'elles sont faites.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui : mais les réflexions de votre

amour-propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connaissez que vous seriez plus en repos, si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençans les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goûts corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir *point; mais il n'y faut* donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces *sentimens* involontaires, en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite il faut communier, et il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu-à-peu à une vie toute céleste.

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous menera à la perfection. O que les croix sont bonnes!

O que nous en avons besoin ! Eh ! que ferions-nous sans croix ? nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes, que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit ; éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les criox avec foi, et les regarder comme des remèdes très-salutaires.

Craignez la hauteur : défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire ; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatissante aux faiblesses d'autrui, incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainsi morte au monde, il faut vivre à Dieu, et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'ame.

LETTRE CLXXXIII.

Recevoir les rebuts de Dieu, quand il retire ses consolations, comme un effet de sa jalousie contre nos infidélités, qui se fait sentir par miséricorde.

J'ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paraît que Dieu vous fait de grandes graces, car il vous éclaire et poursuit beaucoup c'est à vous à y correspondre. Plus il donne, plus il demande; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même pour n'être pas tant à vous et pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous avez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvemens de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode

par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grace.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionnée. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité, et l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

LETTRE CLXXXIV.

De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusemens innocens.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison; elle me paraît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui

vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple; il faut, 1.° éviter la dissipation qui l'affaiblirait, 2.° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille et vous fait apercevoir votre distraction; 3.° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion, pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentimens vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous, Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volon-

taire. Il y a des amusemens de passion ou de vanité, qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusemens, qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourrait pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

LETTRE CLXXXV.

Il ne s'agit pas des sentimens qui se réveillent en nous, mais du fond de la volonté. Se contenter, dans le desir des croix, de bien porter celles qui se présentent.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel : elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grace; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trou-

vent dans notre cœur, quant aux sentimens, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre : mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrais tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien et si vous vous promettiez d'y persévérer; mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de vous-même. O qu'on est faible *quand on se croit fort* ! O qu'on est fort en Dieu *quand on se sent faible en soi* !

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action ; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever ses enfans, porter ses croix, se passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle, travailler à devenir simple, naïve, petite, se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu ; voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix

pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes ; avant que d'en chercher d'autres portez bien celles-là ; n'écoutez ni vos goûts ni vos répugnances ; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grace en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grace. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

LETTRE CLXXXVI.

Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient il la faut prendre sans aucun scrupule. Ce serait résister à Dieu que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grace

pour vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir par votre choix d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte *ce plaisir que pour vous secouer peu-à-peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait.* Il faut sevrer l'enfant; et l'enfant crie : mais il vaut mieux le laisser crier et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison; au contraire elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire Dieu seul sans ses dons qui rendent sa présence douce, sensible et consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi; c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant; c'est Dieu qui éprouve notre amour; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre faiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états,

pour ne tenir point à l'un et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, et ne changer point dans ces changemens. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne comme et quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidèle épouse se laisserait patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente, et de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

LETTRE CLXXXVII.

On n'a point la paix en s'écoutant soi-même.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en notre Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fonds, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire, et je vous conjure de le faire au plutôt.

LETTRE CLXXXVIII.

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M.... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paraisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui

conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent ; les croix nous abattent ; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale ; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le notre et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau (1). *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain.* Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paraît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grace, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans la source.

Pour l'oraison vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parce que vous avez beaucoup de temps libre et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

---

(1) Ps. 126, v. 1.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie ! Heureux qui en est lassé et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre !

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien bas et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grace. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grace ; c'est pourquoi Jesus-Christ dit à ses disciples (1) : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*. Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière (2) : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Tous sont invités à cette perfection sur la terre, mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Egypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

---

(1) Matth. 5, v. 48.
(2) Matth. 4, v. 10.

LETTRE CLXXXIX.

Avis pour conserver la tranquillité et l'égalité en toutes choses.

Dieu vous aime puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption des graces sensibles comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient et que vous ne couriez point au-devant de ce

qui ne se présente point; recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre faiblesse; et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces espèces de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront pas jusqu'à vous dissiper et à troubler votre oraison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Ils sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée laissez-vous aller au recueillement, à musure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes; l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu-à-peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très-délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte excessive. La crainte servile resserre le cœur; la confiance l'élargit; cette crainte est le sen-

timent des esclaves; l'amour de confiance est le sentiment des enfans.

Pour vos misères il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation, sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familière de Dieu pendant la journée.

LETTRE CXC.

L'expérience de nos faiblesses doit servir à nous rendre de bonne composition dans le support du prochain, à nous humilier et nous déprendre de nous-mêmes.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses; l'une est de ne suivre jamais volontairement les délicatesses de votre amour-propre; l'autre est de ne vous décourager jamais en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire? Demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter et si vous ne trou-

viez de misères qu'en eux, vous seriez violemment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire par une expérience presque continuelle de vos défauts à reconnaître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh ? que serions-nous si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres lors même que nous avons besoin d'un continuel support ?

Tournez à profit toutes vos faiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez *bien sans* ressource et bien dépossédée de vous-même par un absolu désespoir de vos *propres* forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grace pour votre correction. Ayez patience avec vous-même ; rabaissez-vous ; demeurez dans la boue de vos imperfections non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces faiblesses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu-à-peu de vous-même. O l'heureuse délivrance.

LETTRE CXCI.

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattu dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix ? Occupez-vous moins de vous-même et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible; je me borne à vouloir

que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevrez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire par une continuation de propos délibéré ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jesus-Christ recommande dans l'évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul (1) : *Et même je ne me juge point :* vous n'en veillerez que mieux sur vos defauts pour les corriger et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-pro-

(1) I Cor. 4, v. 3.

pre. Ce sera par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du bien-aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos faiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger, et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentimens que l'on trouve au-dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous; c'est pré-précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir : nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois malgré eux de bons mouvemens. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentimens corrompus dont ils avaient horreur. Ces sentimens ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier (1). *La vertu*, dit saint Paul, *se perfectionne*

(1) II Cor. 12, v. 9.

dans l'infirmité. Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter ? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer ? Est-ce le plaisir de l'amour ou le bien-aimé ? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir et non celui de Dieu qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de *chercher Dieu*, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion ; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs qui rendent indigne de celui-là : mais enfin quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible ! O que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu ! O que l'amour souf-

frant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor ! On ne peut guère compter sur une ame qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand ; je veux tout en esprit. Soyez une bonne petit enfant.

LETTRE CXCII.

Usage de nos laideurs que Dieu nous fait apercevoir en nous.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M.... que vous supportez le plus impatiemment : vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités que de ses défauts. Tout cela est bien laid et bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur, tant il en est plein. Voilà ce que Dieu vous fait sentir pour vous apprendre à vous mépriser et à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour-propre est au désespoir quand d'un côté vous sentez au-dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand d'un autre côté vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne se fait en nous qu'en nous dépossédant de nous-mêmes,

mies, à force d'ôter toute ressource de confiance et de complaisance à l'amour-propre. *Vous* voudriez vous sentir bonne, droite, forte et incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrompue et injuste, ne trouver en soi que misère, en avoir horreur, désespoir de soi, n'espérer plus qu'en Dieu, et se supporter soi-même avec une humble patience sans se flatter. Au reste comme ces choses ne sont que des sentimens involontaires, il suffit que la volonté n'y consente point. Par là vous en tirerez le profit de l'humiliation, sans avoir *l'infidélité* d'adhérer à des sentimens si corrompus.

Ne cessez point de communier : la communion est le remède à la faiblesse des ames tentées qui veulent vivre de Jesus-Christ malgré tous les soulèvemens de leur amour-propre. Communiez et travaillez à vous corriger. Vivez de Jesus-Christ et vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous n'est point la force, c'est la petitesse. Laissez-vous donc apetisser; ne réservez rien par courage et par sagesse humaine. Soyez docile sans écouter votre propre raison. Apprenez à supporter autrui à force d'être réduite à vous supporter vous-même. Vous pensiez vous posséder; mais l'expérience vous mon-

trera que c'est un amour-propre ombrageux, dépiteux et bizarre qui vous possède. J'espère que dans la suite vous ne songerez plus à vous posséder vous-même, et que vous vous laisserez posséder de Dieu.

LETTRE CXCIII.

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts et les mettre à profit.

Il ne faut pas délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon que par une entière simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle que celle de ne rien réserver volontairement par la répugnance que l'amour-propre aurait à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il serait hors de propos de s'appliquer pendant l'oraison aux choses qui se présentent pour les dire; car ce serait suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connaît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses que l'on comptait de dire échappent dans le moment où l'on en doit parler. Mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard et qu'on

ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connaît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connaître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grace. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumière qu'on en a, quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même, alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous parlerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très-bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grace ne me manque point quand je désespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisième que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et revenez-y dès que vous apercevrez que vous en êtes déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu-à-peu tomber vos réflexions,

qui ne vont qu'à vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaines complaisances ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi, mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même de ferveur et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des graces que Dieu vous fait en ce temps-là : car Dieu ne permet ces fautes que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y-a-t-il de plus convenable à la grace que de vous désabuser de vous-même, et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus en vous rabaissant à vos propres yeux que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes : mais elles mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies de chagrin ; mais il faut se taire dès que l'esprit de grace avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit, que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu

devrait vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte et par ses impatiences contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger que de se dépiter à pure perte sur ses misères. Il faut retrancher par-tout les retours de sagesse pour soi et sur-tout en confession. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusques dans les plus saints exercices.

LETTRE CXCIV.

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature.

Il est vrai que vous observez trop, que vous vous voulez trop deviner par amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement : mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. Elle est bien plus rude que celle du dehors. On souffre bien plus volontiers de la déraison

d'autrui que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir, il se pique de s'être piqué ; mais cette double piqûre est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède, qui est de mettre à profit nos imperfections en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M..... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincère et à toute épreuve ; mais vous faites un obstacle à la grace de ce qui en doit être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu seul en moi, et à n'y voir que sa lumière comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts et des soulagemens de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petite, les compagnies ne vous gêneront ni ne vous dépiteront pas ; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

LETTRE CXCV.

Mélange de la sensibilité de la nature dans l'oraison. Variations des sentimens et comment s'y conduire.

IL faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentimens, et même de sensibilité d'amour-propre dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentimens de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentimens flatteurs nous manquent. Mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudrait ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fonds de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu sans s'élever des dons sensibles et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination, il aide notre esprit, il soutient notre volonté faible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa pré-

sence malgré les distractions et les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plasir ni goût.

Il est vrai que si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur : mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu ; et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grace de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir par une volonté sèche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter ; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

LETTRE CXCVI.

Ne point boucher son cœur par résistance sur ce qu'on désespère de pouvoir prendre sur soi. Acquiescer, et attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumière de Dieu au fond de votre conscience ce que la grace demande de vous : mais vous résistez à Dieu. De là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout bon et tout-puissant. Il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham qui espéra contre toute règle d'espérance. Ecoutez la sainte Vierge; on lui propose ce qu'il y a de plus incroyable, et, sans hésiter, elle s'écrie (1) : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non-seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on

(1) Luc 1, v. 38.

vous demande tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grace entre dans un cœur si bouché contre elle ? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu-à-peu en vous et ce qui vous paraît impossible dans votre état de tentation s'applanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi ! n'était-ce que cela ? Fallait-il tant de dépits et de désespoir pour une chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour ? Craignez qu'en lui résistant vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne serait qu'illusion si vous manquiez à ce point essentiel. Il n'y aurait plus en vous que délicatesse, hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez aussi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance avec petitesse, simplicité, démission de son propre esprit et abandon, unissent à Jesus-Christ crucifié, et elles opèrent des biens infinis; mais

les croix repoussées par attachement à sa propre pensée et par retranchement dans la propre volonté, éloignent Jesus-Christ, dessèchent le cœur et font insensiblement tarir la grace. Au nom de Dieu cédez par petitesse, et dites, sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout-puissant*. Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

LETTRE CXCVII.

Se relever du relâchement où l'on est tombé.

Je ne puis, ma chère fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean à l'*ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église d'Ephèse, qui était, selon les apparences, Timothée (1) : *J'ai contre vous que vous avez quitté votre première charité : souvenez-vous d'où vous êtes déchu : faites pénitence et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place.* C'est ainsi

(1) Apoc. 2, v. 4, 5.

que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime et il menace. Il ne menace même que par amour. Il montre la peine afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu-à-peu sans y prendre garde. Voilà Timothée que saint Paul appelle l'homme de Dieu; voilà l'ange d'une des plus saintes églises de tout l'Orient dans ces beaux jours où la religion était si florissante : cet ange tombe; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres: il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et sa chûte. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal ? Ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde ? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation ? Serait-ce vivre que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur.

C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux et de voir d'où vous êtes déchu. O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvait l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié,

et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur ? On ne voit plus qu'amusement au-dehors et qu'ennui au-dedans. Dès que les amusemens sont finis ce n'est plus la même personne. Croit-elle être encore dévote ?

C'est ainsi qu'on tombe, par degrés insensibles et sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à soi, jusques dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour-propre. Au moins faut-il se souvenir de l'état d'où l'on est déchu. Il faut regretter ce premier amour qui nourrissait le cœur. Il faut reprendre ces premières œuvres qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on était en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue (1) : *Je sais ce que je ferai : je retournerai chez mon père ; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il ferait : *Je viendrai*, dit-

(1) Luc 15, v. 18, 19.

il, *à vous : et j'ôterai votre chandelier de sa place*. Il vous ôterait le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisserait dans les ténèbres ; il transporterait ses graces, si précieuses et si long-temps foulées aux pieds, à quelque autre ame plus simple, plus docile et plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité et petitesse.

LETTRE CXCVIII.

Faire servir la solitude à rentrer dans le recueillement et reprendre l'oraison.

Mettez à profit votre solitude pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible pour vous ramener à cette vie intérieure et à cette dépendance de l'esprit de grace, qui est jaloux de toutes les vies secrètes de l'amour-propre et qui les éteint peu-à-peu : mais cette gêne se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujétion constante. Ce travail est moins pénible que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour-propre toujours dépité.

C'est vous-même que vous cherchez en cherchant l'amitié des créatures ; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinemens d'amour-propre : mais les créatures ont un amour-propre aussi bien que vous. Chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un amour-propre affamé d'amitié ; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable à moins que vous n'y joigniez les amusemens *les plus frivoles* ? Revenez au recueillement, mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture.

LETTRE CXCIX.

Revenir à Dieu par l'oraison. Se désoccuper des projets qui dessèchent.

Remettez-vous, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire sans savoir si Dieu la voulait. C'est la source de tout votre

mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étaient des toiles d'araignée. Un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensiblement de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui et lui abandonner tout sans aucune réserve. Vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins; Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiraient par des voies humaines, Dieu ne les bénirait pas : mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez desiré ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu après l'avoir si long-temps rebuté pour les créatures. Cette patience le rapprochera de vous.

LETTRE CC.

Demeurer fidèle dans les sécheresses pour vivre de la vraie vie de Jesus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu.

Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudrait goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolans, et continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres et des sécheresses quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une ame constante dans le bien que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contre-poison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangemens au lieu d'assujetir tous nos goûts à la croix de Jesus-Christ. La vie qui

résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse ; au contraire la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu ; et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout afin que Jesus-Christ seul vive en nous.

LETTRE CCI.

Ne point augmenter ses peines intérieures par trop de contention sur soi-même. Tournez vers Dieu la tendresse que nous avons pour nous.

Je suis bien touché de vos peines, et je desire de tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix tout unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiserait moins et serait d'une beaucoup plus grande fidélité, parce qu'elle serait plus conforme à votre grace. Je prie notre Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelli-

gence et à la pratique d'un si simple moyen.

Je ne suis point surpris de ce que votre intérieur est sec et obscurci. Il faut être sevré des consolations sensibles et des lumières qui flattent l'amour-propre. Marchez avec patience dans les ténèbres de la foi; servez Dieu sans goût et sans plaisir; humiliez-vous sous sa main. Le goût ne dépend pas de vous. Il suffit de ne suivre aucun goût contraire qui vous rende indigne de celui de Dieu. Suivez votre attrait avec simplicité. Occupez-vous librement des choses qui nourrissent votre cœur. Ne raisonnez pas trop sur votre prière; elle sera bonne pourvu que vous soyez devant Dieu en disposition de vous taire pour l'écouter, d'ouvrir votre cœur pour le recevoir, et de tourner tout en pratique pour mourir à vos défauts. Le principal est la délicatesse et la tendresse pour vous-même; c'est de quoi vous ne sauriez trop vous défier. Mettez Dieu en la place de ce *moi* qui veut tant être aimé, et vous aimerez Dieu comme vous le devez.

LETTRE CCII.

Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on souffre.

Il y a par-tout à souffrir; et les peines d'une communauté, quoique vives, si on les

comparait aux peines des personnes engagées dans le siècle, ne seraient presque rien : mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remède à un si grand mal, c'est de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine lors même qu'elle nous crucifie. Par là on ne trouve jamais de mécompte ; et si la nature n'est pas contente, du mois la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite nourrissez-vous de la viande de Jesus-Christ, qui est la volonté du Père céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce

que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouverait jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

LETTRE CCIII.

Trouble d'une ame qui s'en prend à sa voie au lieu de s'en prendre à ses résistances.

Je prie la sagesse éternelle qui s'est faite chair, mais chair d'enfant et chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse qui vous trouble et qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner du lieu où vous êtes? C'est pour soulager votre amour-propre. Espérez-vous qu'en le soulageant vous trouverez Dieu? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir en flattant le fond de votre mal? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu, puisque vous savez qu'on ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même, et que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort? Mais d'où vous vient cette douleur accablante? Avouez la vérité. Elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à la personne qui vous

conduit, de tout ce que vous vous faites souffrir malgré Dieu et malgré elle, en vous écoutant, en vous croyant, en vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin du lieu où vous êtes vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivrait par-tout, et votre propre cœur ne vous laisserait point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneraient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux ! Vous en accusez la voie, et c'est contre la voie que vous vous les faites.

LETTRE CCIV.

Inquiétude et activité spirituelle à contre-temps.

On ne peut pas dire qu'une personne est malade quand elle n'a besoin pour se bien porter que de n'user d'aucun remède. Une santé est bonne quand on n'a besoin, pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors on n'a point d'autres maux que ceux qu'on se fait à soi-même en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade et

sans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien. Mais vous voulez vous écouter et vous tâter le pouls. Vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remèdes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin et contre votre grace ne font que troubler votre santé et votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à couper court dans les commencemens ? Ce qui se grossit et qui vous coûte tant dans les suites, ne serait rien si vous ne le laissiez pas croître dans votre cœur. Ne vous embarrassez point de l'avenir.

LETTRE CCV.

Demeurer paisible à la vue des misères qui humilient, est le seul chemin pour trouver la paix.

Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes et des sentimens qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez chercher le repos avec cette délicatesse d'amour-propre, vous ne l'y trouveriez jamais. L'écriture nous dit (1) : *Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu* ? Vous

---

(1) Job 9, v. 4.

porteriez par-tout cet amour délicat et inconsolable sur ses misères : vous y ajouteriez le dessèchement, le vide et le trouble d'un cœur égaré de sa voie, le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivrait sans relâche : dussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous seriez plutôt jetée dans la mer et engloutie par un monstre. Il vous faudrait revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu; l'une et l'autre disparaît dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait disparaître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparaître le mal. Souffrez de vous voir pour vous connaître et pour travailler plus sûrement à vous guérir.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnait de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature, plus je sers à la faire mourir et à faire vivre la pure grace. La tentation est évidente; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, et vous vous roidissez contre Dieu.

LETTRE CCVI.

En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-mêm à Dieu; le faire sans rien réserver, et s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections.

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite en approchant du jour que vous craignez tant et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérèse fit son engagement elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des *convulsions*, et qu'elle crut que tous les os de son corps étaient déboîtés. *Apprenez* dit-elle, *par mon exemple à ne rien craindre quand vous vous donnez à Dieu.* En effet cette première horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin de vos veilles au-delà de vos forces; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du

monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier. Car tout le reste n'est pas l'homme, ce n'est que le dehors et l'écorce grossière.

Humiliez-vous avec les mages devant Jesus enfant. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livreriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd quand on veut garder quelque chose! Le vrai fidèle n'a plus rien. Il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain desir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grace et qui font languir une ame sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille: mais, avant de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges après vous en avoir frappée, pour vous

faire mourir à l'amour-propre. Courage ! aimez, souffrez, soyezs imple et constante dans la main de Dieu.

LETTRE CCVII.

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie.

Ne craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu si vous vous défiiez de sa bonté : il sait mieux ce qu'il vous faut et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même : il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. Encore un coup ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voyez par l'expérience de votre faiblesse combien vous devez être désabusée de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentimens de zèle où l'on est quelquefois, on croirait que rien ne serait capable de nous arrêter ; cependant, après avoir dit comme S. Pierre (1), *Quand même il faudrait mourir avec vous cette nuit je ne vous abandonnerai point*, on finit comme lui par avoir peur d'une servante et par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est faible ! Mais, autant que notre faiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en

---

(1) Matth. 26, v. 35.

est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au-dedans de nous. Une misère que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc faible et découragée si Dieu le permet, mais humble, ingénue et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grace vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

LETTRE CCVIII.

Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentimens humilians et qui sont involontaires. Souffrir comme en purgatoire sans repousser la souffrance.

JE remercie Dieu de ce qu'il fait en vous, j'en ai le cœur infiniment soulagé. Quand votre cœur sera entièrement calmé nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions, qui vous nuisent tant pour le corps que pour l'esprit. Vous savez où habite la paix; allez l'y chercher pour n'en plus partir. Les sentimens qui font horreur sont naturels et ordinaires : tout le monde les ressent en soi comme vous,

mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien; il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine : tous ces monstres ne sont point réels.

Pour les faire disparaître il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir; une simple non-résistance les dissipera, et apaisera votre cœur. Non, en vérité, vous n'êtes point telle que vous le croyez, et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous, mais il permet que vous n'en croyiez rien afin que votre amour-propre se détruise.

Souffrez comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne projetez rien, ne formez même aucune opinion; mais demeurez

immobile sous la main de Dieu, qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup quand on la porte avec cette simplicité : il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon, et non de celle de Dieu. Souffrez, mais ne vous faites pas souffrir.

LETTRE CCIX.

Les vaines délicatesses pour soi-même se retrouvent jusques dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les desseins de Dieu sur nous. Se laisser ployer à tout.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop faible pour être moins ménagé. Je vous avais bien dit qu'il ne vous ferait pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux et que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modèle pour la pureté du langage : ce qui irait à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis : ce qui irait contre le sens commun serait trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là,

il faudrait m'avertir, et cependant suspendre; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très-forte, qu'il faut arracher. Mais n'hésitez point avec Dieu; vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et on s'y perd quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adoucirait le coup; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien: souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanoüissent; ainsi nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour; l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jesus-Christ de la volonté de son Père, que la Providence nous apporte dans

le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne ; on ne pouvait en faire la provision, l'homme inquiet et défiant qui en prenait pour le lendemain la voyait aussitôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien, haut, bas, aimé, haï, loué, contredit, employé, inutile, ayant la confiance ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détaché de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis ! On n'est fidèle à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix, silence, simplicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

LETTRE CCX.

De ce qui donne la vraie discrétion avec les autres, et de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire.

Pour la discrétion je ne voudrais point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même : il y aurait à cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire et trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire que vous manquiez d'ouverture et de complaisance dans les récréations; mais alors il ne faut parler que des choses à-peu-près indifférentes, et supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il faut dans ces récréations ce que S. François de Sales appelle *joyeuseté*, c'est-à-dire se réjouir et réjouir les autres en disant des riens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudente quand vous ne tiendrez plus à votre propre esprit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple et bien petit à force de

s'être dépouillé de sa propre sagesse, on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de faute, et qui ne nous en laisse faire qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscrétions et nos fautes journalières, ce n'est pas l'esprit d'enfance et de simplicité chrétienne; au contraire nous ne faisons encore des fautes qu'à cause que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue, enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous ferait toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien ni à notre vivacité, ni à nos talens, ni à nos réflexions inquiètes sur nous-mêmes, ni à un certain desir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

LETTRE CCXI.

Détours d'un amour-propre subtil, et qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser l'opération crucifiante de la main de Dieu pour le déraciner.

Je vous laisse à Dieu et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. Oh! si vous

l'écoutiez et si vous ne vous écoutiez point, quelle serait votre paix ! mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvait échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu. Vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie à repousser la grace. Eh (1) ! *Qui est-ce qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix ?*

Rendez-vous, revenez, hâtez-vous; chaque moment de délai est une infidélité nouvelle. Mon cœur est bien serré : c'est en vous que je devrais trouver un vrai soulagement. O ma chère fille, laissez-vous dompter par l'esprit de grace. Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, est un amour-propre effréné et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque; c'est un goût de roman dont personne ne vous a montré l'il-

(1) Job 9, v. 4.

lusion. Vous l'aviez dans le monde et vous l'avez porté jusques dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très-droit et très-solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres, mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté vos délicatesses et vos générosités, de l'autre vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même pour vous donner aux autres; mais cet oubli tend à vous faire l'idole et de vous-même et de tous ceux pour qui vous paraissez vous oublier. Voilà le fonds d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire.

Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez d'autres bientôt sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets faute de meilleurs : Dieu vous humilierait même par quelque entêtement méprisable où il vous laisserait tomber ; l'amour-propre se nourrirait des plus indignes alimens plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachemens, faits par goût naturel et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour-propre, se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu qui veut confondre la notre en la démasquant. Vous porteriez par-tout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en

vain comme Jonas, la tempête vous engloutirait.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : eh bien ! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne : vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abyme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres. Ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection, il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous serait pas montré ne sortirait point, et tout ce qui ne sortirait point serait un venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération ? ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté. Ne vous dérobez point à ses incisions salutaires. N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant et en résistant à l'esprit de grace, mais au contraire il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grace pour n'épargner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces

trompeuses telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire : mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous depuis quelques jours un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fonds d'agonie. O si vous fesiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas ! O si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle serait votre tranquillité ! Je prie celui à qui vous résistez de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que faiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles et de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le desir de vous rapprocher de lui.

LETTRE CCXII.

La paix du cœur ne peut se trouver que dans le renoncement à nous et l'entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grace donne et celle qui vient du naturel.

Je me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice où j'espère que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur que par la disposition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir et chercher des sûretés avec Dieu, il vous confondra dans vos mesures ; et tout ce que vous voudrez retenir vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abymes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie

femme de Lot, qui par inquiétude et défiance regarde toujours derrière elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'est nonplus bon à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines et à pure perte, et vous recule dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer, c'est tournoyer dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile, car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes; mais votre docilité n'a d'effet que quand on vous parle, et vous retombez bientôt dans vos incertitudes. Voici une espèce de crise où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, et marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la tentation que de s'écouter soi-même. Demain vous ne serez plus à vous : il y a déjà longtemps que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, et vous ne vous laissez pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'ame. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien et rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvemens naturels : par là vous

vous épargnerez au-dedans beaucoup d'inquiétudes et au-dehors beaucoup d'indiscrétion.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage, non en vous faisant faire force réflexions, mais au contraire en détruisant toutes les réflexions inquiètes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvemens de la grace sont simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense et parle beaucoup : la grace parle et pense peu, parce qu'elle est simple, paisible et recueillie au-dedans. Elle s'accommode aux divers caractères; elle se fait tout à tous; elle n'a aucune forme ni consistance propre, car elle ne tient à rien, mais elle prend toutes celles des personnes qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rapetisse, se replie. Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude, mais suivant leurs besoins présens. Elle se laisse reprendre et corriger. Sur-tout elle se tait et ne dit au prochain que ce qu'il est capable de porter; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconsidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, et qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous. Malheur aux ames faibles,

timides et intéressées, que Dieu est obligé de ménager et qui donnent des bornes à sa grace ! Dieu ne règne point quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son règne doit être d'un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

LETTRE CCXIII.

Dieu ne peut souffrir un partage entre lui et l'amour-propre. La paix ne peut se trouver dans ce partage.

Rien n'est plus sincère que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas ! l'oraison est Dieu même ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, et ne vous plus donner à lui qu'à votre mode pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur. Vous croyez que l'amour-propre vous fera moins

souffrir quand vous lui céderez; et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité ce dessein est-il selon Dieu ? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour-propre ? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux et moins tyrannique dans sa jalousie ? O que vous vous trompez et que vous manquez à Dieu ! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois ! Est-ce là ce que l'amour sincère demande ? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu ? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre ?

Si vous laissiez faire Dieu vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencemens de vos peines que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité qui vous serait alors possible, vous attirerait une grace merveilleuse et vous élargirait le cœur. Faute d'agir ainsi vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer malgré vous combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans les desseins de Dieu. Livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien

de vous-même : ce désespoir sera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison ; c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement ; vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige. Il est insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu ? Elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée ! celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en *flattant* l'ennemi. Vous ne l'aurez qu'*en donnant* tout à Dieu seul et en *le laissant faire*. O si vous aviez des yeux pour voir et un cœur pour sentir le don de Dieu ! Tout cela vous était donné, mais vous n'en voulez plus.

LETTRE CCXIV.

La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu.

L'UNIQUE source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de

l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourmens de l'amour-propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu et pour flatter celles de l'amour-propre. Mais livrez-vous à Dieu : mettez tout au pis aller : supposez la vérité de toutes vos imaginations les plus fausses, et acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix.

Encore une fois, l'acceptation simple et absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit sera votre paix. Dieu vous attend là : ce qui vous cause les plus violentes douleurs ne vous les causera plus quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner ! Mais Dieu veut tout ; et l'amour-propre est furieux. Paix, paix, Dieu seul est la paix.

LETTRE CCXV.

Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

Vous voudriez être parfaite et vous voir telle, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans

la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères, parce qu'on ne tient plus à soi par amour-propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre, non parce qu'elles sont siennes et qu'on y prend un intérêt de propriété, mais parce que c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous désapproprier, à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentive et fidèle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fonds, et de n'écouter jamais voloutairement ces raisonnemens inquiets et timides qui vous rejeteraient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'ame d'une manière simple et paisible est lumière de Dieu pour la corriger; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu-à-peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter faites-le. Hors de là n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonne-

ment le mieux que vous pourrez selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées n'y songez plus. Si elles reviennent ne faites rien par le souvenir du moment passé; agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déjà faite par avance, mais suivant l'impression présente.

LETTRE CCXVI.

La fidélité à découvrir ses misères exerce à la simplicité et soulage le cœur. Vanité du goût de l'esprit et nécessité de le perdre. L'on souffrirait moins en s'abandonnant davantage.

Vous ne m'avez rien dit qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état; c'est par pure et simple fidélité; c'est pour n'écouter point l'amour-propre qui voudrait sous de beaux prétextes cacher ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité,

plicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement. Si vous ne conserviez pas au fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer et de n'en montrer pas autant que les autres; vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit qui est si vilain, si corrompu, et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grace éteint le plus quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre. *Il ne s'agit point maintenant de vous confesser*, mais de céder à Dieu avec petitesse pour vous calmer.

Je connais en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience sans l'écouter volontairement ; il faut que l'autre demeure dans la simplicité. *La communion, le silence, la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, *elle abandonne sa faute à Dieu*, et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentimens involontaires, sans en faire aucun cas et sans vouloir vous assurer de leur

résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté et une activité d'amour-propre qui est contre votre grace. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point; il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez quand vous vous donnez des contorsions continuelles pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec cette sûreté? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très-bien et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de sa grace. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir, au contraire c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. O ma chère fille, cherchez la paix au lieu où elle est. Vous la trouverez dans le simple non-consentement à vos sentimens involontaires de jalousie et dans la patience à supporter ces sentimens honteux.

LETTRE CCXVII.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.

Non, en vérité, je ne veux point vous tourmenter; je ne veux que souffrir en pensant à vos souffrances. Eh ! qui est-ce qui voudrait plus que moi soulager votre cœur et le mettre en paix ? J'espère seulement que Dieu sera plus fort que vous et qu'il vaincra vos résistances. J'espère que sa jalousie prévaudra sur la vôtre. Autant que la votre est injuste et ingénieuse pour vous accabler, autant la sienne est-elle pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites que vous allez changer de voie : mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne que (1) *la voie de l'homme n'est point à lui ?* Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances. Il doit suivre celle que l'attrait de grace lui marque quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie parce qu'elle blesse la dé-

(1) Jérém. 10, v. 23.

licatesse de votre amour-propre ? Eh ! on ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour-propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer s'il nous appartenait de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance : mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu ; au contraire c'est en lui résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu de tout ce que l'amour-propre vous fait souffrir. Un malade doit-il s'en prendre au remède des douleurs que son mal lui fait souffrir ? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance : mais la souffrance vient de la maladie que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs c'est votre amour-propre que vous écoutez et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophète Jonas, fuir devant la face du Seigneur pour n'exécuter pas ses ordres ? La baleine vous engloutira plutôt que de vous laisser échapper aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et au désespoir de votre amour-propre.

Si je vous ai blessée en vous disant vos vérités et vos défauts, c'a été (Dieu le sait) contre mon intention. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de ma bonne volonté.

Voudriez-vous être inexorable si quelqu'un vous avait fait les injures les plus atroces ? Je suis sûr que non. Quoi ! devez-vous manquer à Dieu et lui résister parce que j'ai fait une faute ? Je ne veux point la justifier ; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnaître la tentation de votre amour-propre. Pour moi je ne veux qu'avoir tort ; qu'être confondu et me corriger pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion ni ma peine. Je ne crains que votre infidélité et votre résistance à des graces infinies. Abandonnez-vous à Dieu ; vos souffrances loin d'augmenter, diminueront ; Dieu en réglera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.

LETTRE CCXVIII.

Le mal n'est pas dans les sentimens involontaires, mais dans ce qu'ajoutent les réflexions volontaires de l'amour-propre.

Vous voulez appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentimens, il n'est que dans

vos réflexions volontaires. Vos sentimens sont vifs, injustes et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre trop d'horreur de ces sentimens : c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne serait qu'une simple douleur, comme celle des dents et de la colique; elle n'aurait rien de raisonné; ce serait une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre que vous y ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens; ensuite vous vous faites par réflexion un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifice que vous lui puissiez faire que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre que le simple délaisse-

ment de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi que le délaissement de soi-même. Tout autre remède aigrit et envenime la plaie délicate du cœur à force de la retoucher : c'est un dangereux remède contre l'amour-propre que de faire souvent l'anatomie de son propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile ; et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule que de vos sentimens involontaires dont je me charge devant Dieu.

LETTRE CCXIX.

Nécessité de mourir aux secours de la part des hommes, que Dieu ne donne que pour un temps.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant qui se laisse porter par-tout où l'on veut, et qui ne demande pas même où est-ce qu'on le porte. Pour moi je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir : mais vous n'avez aucun besoin de moi si vous avez le courage de ne rien décider et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avait autrefois un solitaire qui s'était dépouillé du livre des évangiles et qui disait : *Je me suis dépouillé de tout,*

même du livre qui m'a enseigné le dépouillement. A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé ! N'est-ce pas une illusion si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent ? Je ne suis point comparable au livre sacré des évangiles où est la parole de vie éternelle ; mais quand je serais un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudrait se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce serait vous ôter de votre grace et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est vénu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en piéges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous, qui nous arrête et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

LETTRE CCXX.

Scrupules hors de saison, et comment y remédier.

En vérité je ne saurais vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien. Ce n'est pas l'esprit de Dieu mais le votre qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur. Il nous condamne et nous console tout ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. Le Seigneur n'est point dans l'agitation.

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir, en un mot je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Hé bien ! qu'en faut-il conclure ? Voulez-vous renoncer à toute société ? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleurs amis qui ont besoin de vous, et à ceux même de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu ? Voulez-vous rejeter les

consolations mêmes sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et languissant ? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament et ne vous laisse aucune ressource ? On dit que saint Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connaître que c'était une subtile tentation de scrupule qui l'alarmait trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : Ce n'est point la vanité qui m'a fait monter ici ; elle a beau me flatter, elle ne m'en fera pas descendre.

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables ; il ne s'agit que de ces fautes que l'amour-propre renouvelle si souvent et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence. Elles entrent dans votre vocation. En les retranchant vous vous rendriez responsable de la chûte d'autrui et de votre propre dommage spirituel. Vous vous fermeriez le cœur, vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations Dieu se retire de vous pour

vous punir, et qui vous prive des graces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu et fait tarir la source des graces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu qui veuille vous punir de vos conversations, mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez et résistez à l'esprit de grace.

Je dois vous dire devant Dieu que je ne connais point d'état plus dangereux ni plus opposé à la perfection que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des ames de grace est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de les laisser passer sans y songer; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre

grace, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourrait souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu croyez-moi, et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfans de Dieu, et loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter quand l'esprit de grace fait voir paisiblement que ce qu'on dirait n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

LETTRE CCXXI.

Les scrupules d'un amour-propre qui veut toujours être content de soi, et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu, sont contraires à la vie de foi et même à la vrai raison.

Vous avez deux choses qui s'entre-soutiennent et qui vous font des maux infinis: l'une est le scrupule enraciné dans votre

cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour par le trouble où il vous jette. D'un autre côté la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devraient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres et *jamais à vous-même*. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être jamais dominé par l'amour-propre et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse qui paraît pour les autres est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas. Toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même. Voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que

Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres.

Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu aussi bien que les hommes soient contens de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu. D'ailleurs vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme, et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement semblable à celui des passions grossières ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination.

Rien n'est si opposé, non-seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes

qu'on cherche par l'imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme. Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand la mère la lui présente : mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette point son enfant quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi : autrement il ne se ferait jamais ni épreuve ni purification dans les ames ; le dépouillement et la mort ne se feraient qu'en paroles, et on n'aimerait Dieu qu'autant qu'on sentirait toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter ?

Voilà, madame, le fonds vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Etre inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre : mais voir en paix toute son imperfection sans la flatter ni tolérer, vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre soi-même, c'est

vouloir le bien pour le bien même et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une pâture et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même : demeurez dans votre centre où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Sur-tout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paraît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité et même de la franchise. Elle vons donne des duplicités et des replis que vous ne connaissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe, malgré vous, les glaces et que j'exorcise le démon muet.

LETTRE CCXXII.

Pureté et utilité de la direction qui ne flatte pas.

Je prie Dieu de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de cette sécheresse et de cette indifférence pour vous que vous croyez voir en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre le choix de Dieu et à recevoir ses dons par le canal qu'il aurait choisi. Le canal n'en serait que plus pur à votre égard et que plus sûr pour vous porter la grace sans mélange. Votre délicatesse ne serait qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudrait rejeter, et vous devriez reconnaître à cette marque combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit. C'est une conduite de pure foi, toute de grace, de fidélité et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argille, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu et qu'il contienne

ses dons ? Si j'agis sans goût et avec répugnance, par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous sinon Dieu seul ? Ne vous suffit-il pas ? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût et qui contente votre amour-propre ? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là ? Reconnaissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut par cet endroit vous convaincre d'un fonds d'amour-propre très-vif et très-raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine ? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus. Je conclus que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constante à vous assujetir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer et pour vous faire mourir à vous-même. Eh ! peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de de l'amour-propre ? Reconnaissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte n'est qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi se nourrir et qui voudrait un appui flatteur.

Plusieurs saintes ames se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus. Elles leur ont laissé croire qu'elles étaient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu ? En vérité Dieu permet en cette occasion que tout le venin de votre amour-propre se montre au-dehors, afin qu'il sorte de votre fond et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connaître autrement.

Je voudrais bien vous aller voir, mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confère avec le chapitre pour un procès que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie serait laide dans un détail si épineux si la volonté de Dieu n'embellissait toutes les occupations qu'il nous donne ! C'est être libre que de consentir à ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu même sans son ordre. On trouve Dieu en paraissant le perdre pour lui obéir.

Pour vous, vous êtes dans la liberté entière que donnent le silence et la solitude. Jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-même ! il n'est plus

seul. Il n'y a plus de vrai silence dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté on se répond, et dans ce dialogue du subtil amour-propre on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très-délicate. Il me tarde de vous aller voir au désert de la Thébaïde.

LETTRE CCXXIII.

L'amour de Dieu tourne la vue de nos imperfections en humiliation profonde, mais paisible et sans trouble.

Les moindres commencemens de peine me font peur pour vous. Ce n'est pas la peine que je crains, mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu ne vous y laissez pas aller, et demeurez dans cette heureuse simplicité dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Sur-tout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi, s'il vous plaît, comment votre cœur est aujourd'hui. Tandis qu'on ne peut supporter avec paix les impefections où l'on est tombé, c'est un reste d'amour-propre soulevé et dépité de ne se trouver point parfait. Au contraire l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, parce qu'elle est exempte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour-propre gâte tout quand

il veut raccommoder le passé. Il voudrait faire de belles choses et prendre sur lui plus qu'il ne pourrait porter. Il cherche à flatter les hommes pour se flatter soi-même par un subtil contre-coup ; et il le veut faire contre l'attrait de Dieu parce qu'il craint moins de résister secrètement à Dieu sous de beaux prétextes que de choquer les hommes en manquant de délicatesse et de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour-propre par une véritable petitesse, tâchez quand vous verrez M.... de lui montrer à nu la misère de votre cœur, et de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoutant tout ce que vous ne pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes.

Mon dieu ! qu'il y aurait du plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupée de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-mêmes ! Vous faites votre trouble et votre supplice. Dieu serait alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien ! supposons ces fautes ; qu'y a-t-il à faire ? Les réparer par l'amour dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels : par où le fait-elle ? C'est par l'amour qui dit : *Notre Père qui êtes au ciel.* Aimez ce Père. Dites-lui que sa

volonté se fasse; et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe à Dieu qui voudrait vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui; et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infidélité dont vous ne faites aucun scrupule! Vous coulez le moucheron, et vous avalez le chameau. Dieu ne peut rien faire en vous parce que vous préférez votre imagination à sa grace et la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours: *Que ferai-je?* Ce que vous ne faites point et ne voulez pas faire. C'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe; c'est de dire tout; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter; c'est de vouloir faire, quand vous n'avez point de goût consolant et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Ecoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerais-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfans de Dieu!

LETTRE CCXXIV.

Avantage de souffrir sans se troubler.

Je souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour-propre vous mette en paix; alors on souffre sans trouble. C'est le trouble et non la souffrance qui nuit à l'ame. La souffrance sans trouble profite toujours; c'est la douleur paisible des ames du purgatoire. Mais le trouble est une double peine; c'est une peine que la volonté repousse et qu'elle augmente en la repoussant; c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible.

La douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu; au contraire elle purifie l'ame, et est très-agréable à Dieu quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente ni si longue quand elle est sans résistance à la grace: car, dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble; et de plus elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté: ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'était destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant. La non-résistance est le remède à

tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et abrège les peines.

LETTRE CCXXV.

Simplicité, paix : être avec Dieu et l'écouter.

Rien ne me donne tant de joie que de vous voir simple et paisible. La simplicité ramène le paradis terrestre. On n'a pas de grands plaisirs et on souffre des peines; mais on ne veut point les plaisirs qu'on n'a pas, et on veut les peines qu'on a. Cet accord du cœur avec lui-même, et cette exemption des craintes et des desirs cuisans de l'amour-propre, font un rassasiement de volonté qui est au-dessus de toute joie d'ivresse. Demeurez dans votre paradis terrestre, et gardez-vous bien d'en sortir par une vaine espérance de discerner le bien d'avec le mal.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne

donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal; c'est la source qui donne tout. Ainsi quand la source coule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal. Il ne ferait qu'un entre-deux (1). *Dieu avait parlé* à son ancien peuple *par l'organe des prophètes ;* mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son Fils.* Fallait-il alors regretter la faible voix des prophètes ? O que la communication immédiate est pure et puissante ! D'ailleurs elle est certaine toutes les fois que la Providence retranche les canaux.

Ne vous écoutez point, et vous n'écouterez pas l'amour-propre ; car c'est l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le *scrupuleux*, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large si vous n'écoutez point la tentation.

LETTRE CCXXVI.

Circoncision spirituelle et ses effets. S'oublier soi-même.

L'EMPRESSEMENT pour servir les autres ne vient souvent que d'une générosité hu-

(1) Hebr. 1, v. 1, 2.

maine et d'un raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui serait empressé se tournerait bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple et égale pour le prochain, parce qu'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur qui nous rend les enfans et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchemens superficiels. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main et se fait épargner; il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus il y a toujours un choix propre, et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amortit le coup. Mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus, elle sait choisir précisément les jointures pour diviser l'ame d'avec elle-même, elle ne laisse rien d'intime qu'elle ne pénètre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient. Il faut le laisser crier. Le grand

point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de se faire un contre-temps et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau. C'est tout faire que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant que quand la volonté veut ne résister point à Dieu; car toute notre action utile est dans la volonté. Les ames sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point, c'est assez; Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères et les coups de Dieu; c'est tout ce qu'il demande.

J'aime fort saint Jean qui s'est sans cesse *oublié pour ne* penser qu'à Jesus-Christ : il le montrait; il n'était que la voix destinée à l'annoncer; il lui renvoyait tous ses disciples : aussi était-il par là bien plus que par sa vie solitaire et pleine d'austérité *le plus grand d'entre les enfans des femmes*. Oubliez-vous, et vous serez Jean au désert.

LETTRE CCXXVII.

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous demande de vos nouvelles et de celles de tout ce qui vous touche le plus. Etes-vous simple et uni en tout ? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur ? Etes-vous dans un recueillement sans activité qui consiste dans la fidélité à la grace, pour laisser tomber ce qui vient de la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu ?

N... est véritablement bon quoiqu'il ait ses défauts : mais qui est-ce qui n'en a pas ? Et que serait-ce si nous n'en avions pas, puisqu'étant accablés des notres que nous ne corrigeons point, nous sommes néanmoins si délicats et si impatiens contre ceux du prochain ? Rien ne peut nous rendre indulgens, puisque notre propre misère incorrigible ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous fesons plus pour les autres en nous corrigeant qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, monsieur; laissez tout écouler comme l'eau

sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu qui ne s'écoule jamais.

LETTRE CCXXVIII.

L'oubli de soi est la source de la paix, de même que l'amour-propre et le rapport de tout à nous-mêmes sont la source du trouble.

Soyez simple, petite, et livrée à l'esprit de grace, comme il est dit des apôtres : la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix ; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au-dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous desire plus que tout le reste, est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il ne faut se voir qu'en Dieu. Il faudrait ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours,

sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter ; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui irait plus loin et qui vous donnerait quelque agitation (1). *Le parfait amour chasse la crainte.* Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Par-tout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre !

---

(1) Jean 4, v. 18.

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Ecouter et suivre sa parole intérieure de grace, c'est tout. Mais pour écouter il faut se taire, et pour suivre il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de notre Seigneur.

Que faire dans tous les fâcheux événemens qui nous arrivent ? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu : là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse : en ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

N.... a de grandes croix, mais il les lui faut aussi grandes qu'il les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, et trop peu en un autre ; trop sur votre santé et votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse. Toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte,

sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on ajoute n'est pas un retranchement véritable ; c'est au contraire une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre !

Dieu prend plaisir à déranger tout, et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène lors même que cet homme semble lui échapper.

LETTRE CCXXIX.

Ne se point rebuter des imperfections des hommes et ne presser ceux que Dieu veut que nous aidions qu'à proportion de ce qu'il leur donne.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes ; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent :

il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles. Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement les imperfections d'autrui sans les flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N.... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le et ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-temps. Il ne faut ni semer ni labourer quand il gèle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resterait qu'une crainte de vous voir et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait

au-dedans de l'ouvrier, en même-temps qu'au-dehors sur autrui : car celui qui travaille, meurt sans cesse à soi en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

LETTRE CCXXX.

Langueur de l'ame ; sa source et son remède.

Ma vie est triste et sèche comme mon corps ; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre : on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne voulait plus rien que la seule volonté de Dieu, on en serait sans cesse rassasiée, et tout le reste serait comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisait, nous n'étendrions pas nos desirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui non-seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, desire, raisonne, craint et es-

père pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas; aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain !

LETTRE CCXXXI.

Se laisser déposséder de soi-même par ce qui nous vient de la part des autres et par une vue paisible de nos propres misères.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très-pénible, mais il vous sera fort utile si vous y suivez les desseins de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'ame. Le dégoût n'est qu'une épreuve; et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paraît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grace que sous la nature. Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament; et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre et demeurer en paix

dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourrait vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage et à vous déposséder de votre propre cœur : la vue de vos misères démontrera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne faible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard et ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagemens de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse, qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir de vous et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore

une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères certaines, sensibilités, découragement; amusez-vous sans vous passionner; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardes-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi et *indulgent* pour autrui.

Je conviens que la simplicité serait d'un excellent usage avec nos bonnes gens : mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples; ils se blessent mal-à-propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

LETTRE CCXXXII.

Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui.

J'AI toujours eu pour vous un attachement et une constance très-grande, mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée, et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui; vous êtes trop choquée des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a long-temps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel M... se proportionne aux faiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond, se serait un grand défaut d'expérience. Il y a long-temps que je vous ai dit que M..., avec des imperfections visibles, était beaucoup plus avancée que ceux qui sont exempts de ces défauts et qui voudraient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité

qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires serait pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain et apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent; et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grace: mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez sans savoir comment tout cela se pourra faire.

LETTRE CCXXXIII.

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

Vous avez bien des croix à porter, mais vous en avez besoin puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir. C'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seraient des alimens et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité (1). *Bienheureux les pauvres d'esprit* (2) *! Bienheureux ceux qui croient sans voir !* Ne voyons-nous pas assez pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser ? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour n'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que serait-ce qu'une vertu qu'on verrait au-dedans de soi et dont on serait content ? Que serait-ce qu'une lumière aperçue

(1) Matth. 5, v. 3.
(2) Jean 20, v. 29.

et dont on jouirait pour se conduire ? Je remercie notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, sans savoir où ; ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité, de renoncement : il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain et contentement dans vos peines.

LETTRE CCXXXIV.

Cette lettre a été écrite au sujet d'une pauvre fille villageoise dans le diocèse d'Arras, dont l'état tenait du surnaturel.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses : la première est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ces lumières son véritablement de Dieu, il suffit, pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans bornes à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si au contraire ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe

point quand on ne veut rien voir, et quand on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mélangées : auprès de l'une qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumière. Les vraies lumières mêmes sont à craindre ; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrète ; elles font insensiblement un appui et une propriété ; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité ; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des ames avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des ames médiocres et pas encore mortes à elles-mêmes ; au lieu que celles que Dieu mène plus loin outrepassent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre, mais dehors en plein air on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons sans les rejeter positivement, et de se borner à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opéreront assez ce qu'il faudra : mais je crois qu'ils cesseront peu-à-peu à mesure que la simplicité

et le dénuement croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode et exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup, et gênera en elle l'esprit de Dieu. *Là où est l'esprit, là est la liberté* (1), dit saint Paul. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du moindre libertinage ! C'est cette liberté qui élargira son cœur, et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant à un certain âge, il faut encore le démaillotter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contre-coup et par réflexion; c'est en écoutant l'amour-propre et ses arrangemens que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fond : on se les donne, on les

(1) II Cor. 3, v. 17.

prépare, elles sont raisonnées ; on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu, quand on se prête à lui et qu'on suspend tout le reste pour le laisser opérer.

Voilà ce que je souhaiterais que cette personne suivît sans retour et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus léger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate : car elle ne mène qu'à la mort, qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénuement total, et qu'à un rien de soi, qui est le tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outrepasser comme les lumières, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, sur-tout les prêtres en autorité : mais il ne faut pas se laisser brouiller et déranger par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte, si on se contente des ténèbres de la foi, et si on ne veut point de sûreté à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de

cette bonne personne, et je ne l'oublierai point dans les miennes.

LETTRE CCXXXV.

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'APPRENDS que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps j'ai été sensible à tout ce qui pouvait vous toucher ; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre ! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi. Heureux qui souffre d'un cœur doux et humble ! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connaît mieux que nous ne pouvons nous connaître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances ; et l'on ne souffre tant que parce qu'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui ; et ce n'est que sur la croix qu'il

prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, M..., qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

LETTRE CCXXXVI.

Abondance des graces pour la conversion de notre cœur. Moyen d'éviter ce qui dissipe. Ne compter point sur le sensible dans notre attrait pour Dieu.

Il n'y a point d'ame qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des graces pour la convertir et pour la sanctifier, si elle repassait dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer et à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes graces reçues, que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casserait la tête et qui en userait les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans ses amusemens journaliers toutes les sources de dissipation qui

ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir attention habituelle et générale avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix *sans* présomption : l'amour - propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le bien-aimé. Voyez ce qui vous manque sans vous flatter ni décourager, puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre faiblesse comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui

vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait pour vous en faire un appui flatteur ; ce serait tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme ; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'ame, qui la rend simple, docile, patiente sous les croix, et prête à se laisser corriger.

LETTRE CCXXXVII.

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts, ni aux sentimens, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires qui ne viennent

nent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations. Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grace, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les événemens ne vous trouveraient pas dans cette situation si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger par dissipation d'avoir une attention plus distincte, mais l'intention qui n'est pas distincte et developpée est bonne. La paix du cœur est un bon signe quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des

vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feraient que troubler votre paix et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée et de dépendance par le vrai desir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

LETTRE CCXXXVIII.

Remède à un sentiment que le cœur éprouve et que la volonté repousse.

Je suis charmé de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite et elle est de pure grace. Les sentimens violens de votre jalousie sont involontaires ; la peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie était moins opposée au fond de votre volonté, elle vous serait infiniment moins douloureuse. Vous n'avez

même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même-temps votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués vous desséche l'intérieur, et trouble l'opération de la grace qui vous attire à la paix et au simple recueillement. O si je pouvais vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez sans y consentir ! je rétablirais tout d'un coup votre santé et votre intérieur. Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit, encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination : mais pour le sentiment de jalousie vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun *péché*.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion. Communiez donc, je vous en conjure, au nom de celui qui sera votre paix quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous feriez en vous ôtant le pain quotidien pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité. J'espère que le pain de vie vous attirera pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection,

pour le récevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les faibles et qui guérit les malades. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulens par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement.

Je crois que votre souffrance est extrême; mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation; il n'y a que le trouble de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes.

Laissez tomber vos réflexions : revenez peu-à-peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paraît le plus long, est le plus court et votre unique ressource.

LETTRE CCXXXIX.

Avis pour une personne peinée.

Je suis véritablement affligé, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent et je vois encore tous les jours des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de mar-

tyre intérieur. Il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance ; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourrait faire le directeur le plus saint et le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit ? Il est vrai que quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne, et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés. Mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi sa raison ? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur et sa défiance de soi ? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin ? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-des-*

sus de nos forces (1) ; saint Paul nous l'assure. Mais c'est aux ames simples et dociles qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne pendant l'excès de sa peine certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de paroles ou de conduite passagère. Mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changemens qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction à laquelle on devrait être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction ; c'est une indocilité qui cherche par-tout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humilia-

(1) I Cor. 10, v. 13.

tion intime de l'esprit ; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter ; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu ; c'est la pauvreté d'esprit, qui, selon l'oracle de Jesus-Christ, rend l'homme bienheureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec soi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

LETTRE CCXL.

Le travail sur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

Vous êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans pour accommoder le dehors aux bienséances ; et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fond secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus et qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui

arrive. D'un côté la vivacité, l'âpreté et la roideur de la volonté propre sont grandes; de l'autre côté on a une idée scrupuleuse d'une certaine symmétrie de vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très-gênant, et l'intérieur très-vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, et mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connaissez, vous vous en défiez : malgré vos résolutions elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serais moins fâché de vous voir plus grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière de tout point et irrépréhensible de tous les côtés, mais délicate, haute, aus-

tère, roide, facile à scandaliser et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos faiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, souple, maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévère pour les actions extérieures, et on est très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au-dedans et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachemens déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchait bien entre Dieu et soi, on trouverait un certain retranchement où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sa-

crifier. On tourne tout autour de ces choses, et on ne veut pas même les voir de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçait ce retranchement il toucherait au vif, et la personne serait inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachemens : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si on n'y tenait pas on ne ferait pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avançons point dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point ? Est-ce que le vent manque ? Nullement; le souffle de l'esprit de grace ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir; elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu, elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché afin que notre commerce ne nous coûte pas trop et qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir; mais vivons d'oraison dans toute la journée : et, comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée dans le détail de nos occupations le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison comme du centre sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là, madame, ce qui vous donnera une paix profonde.

LETTRE CCXLI.

Je suis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéissance et dans la paix de Dieu qui en est inséparable. Dieu aura soin de tout, et vous ne devez chercher que sa volonté. Ne tenez qu'à lui seul; vous trouverez en lui tout ce qui sera selon

son véritable esprit. Souvenez-vous que la voie de foi et de détachement, que vous avez tant voulu suivre, n'est solide qu'autant qu'elle nous détache des personnes, des livres, des secours, en un mot de tout ce qui n'est point Dieu et sa volonté. Les graces que vous avez reçues vous rendraient bien coupable si vous vous entêtiez d'une chose qui doit par elle-même préserver de tout entêtement. Obéissez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce que je desire pour moi-même. Je me croirais un démon et non pas un prêtre si je n'étais pas dans le desir d'être aussi simple, docile et petit, que je vous conjure de l'être. Obéissez donc encore une fois. Montrez que (1) *les justes sont* comme dit l'écriture, *une nation qui n'est qu'amour et obéissance.* Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne doit point être une dissimulation; ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à vos propres lumières, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentimens vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes

(1) Eccl. 3, v. 1.

pensées, mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre, renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles, ne se décourager ni se flatter, embrasser la croix, et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle; voilà, madame, la vérité du royaume de Dieu au-dedans de nous. C'est l'adoration en esprit et en vérité. Observez votre règle; elle est le pur évangile pour vous. Ecoutez vos supérieurs; ils sont pour vous Dieu même.

Etes-vous sur la terre pour vous contenter (1)? Jesus-Christ, dit saint Paul, *n'a point voulu se plaire à lui-même*. Eh! qui êtes-vous pour le vouloir? Vous cherchez la volonté de Dieu; et quand la ferez-vous mieux que quand vous ne ferez point la vôtre? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à soi-même, à ses goûts et même à sa perfection, autant qu'on la regarde comme sa propre excellence et non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous, pourvu que vous obéissiez et que vous portiez les autres à faire de même.

Quand vous aurez des répugnances, ouvrez simplement votre cœur, non pour être ménagée ni flatée, mais pour n'avoir point de réserves. Ensuite ne vous écoutez plus vous-

(1) Rom. 15, v. 3.

même. Les répugnances viennent de la propre volonté et de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout et se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens. Pour vos fautes, je n'en suis point surpris ; mais je remercie Dieu de ce que vous les connaissez sans vous flatter ni vous décourager. Reprenez toujours courage et ne cessez point de vouloir vous vaincre ; mais faites-le sans chagrin, ni âpreté, ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes et de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grace que le roi m'a faite. C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes : mais tout ce que les hommes donnent n'est que vanité et affliction d'esprit, selon les termes de l'Ecclésiaste. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de saint pierre (1) : *Quand vous étiez jeune*, lui dit Jesus-Christ, *vous alliez où vous vouliez ; mais en vieillissant vous serez ceint par un autre qui vous menera malgré vous*. J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerces avec des amis délicieux. J'entre dans

(1) Jean-21, v. 18.

un état de servitude perpétuelle en terre étrangère. Quelquefois je sens un peu ce changement : mais je serais bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même, je vous en conjure. Ne regrettez jamais dans le désert les oignons d'Egypte : la manne journalière remplira tout les besoins de votre cœur, et vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Écoutez Dieu, et ne vous écoutez jamais vous-même ; soyez soumise et docile ; aimez et souffrez beaucoup ; parlez peu ; que le sel de la sagesse soit dans vos paroles ; je dis de la sagesse qui est selon Dieu.

17 février 1695.

LETTRE CCXLII.

A SA NIÈCE CARMÉLITE.

Principes de conduite pour une supérieure.

J'ESPÈRE, ma chère nièce, que Dieu, qui vous a appelée à conduire vos sœurs, vous ôtera votre propre esprit, et vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de se faire aimer et de vous détruire, afin qu'il vive seul en vous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme et aimer

Dieu. Ne devez-vous pas mourir pour faire mourir les autres ? Ne devez-vous pas aimer pour leur inspirer l'amour ? Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple. Nulle autorité n'est supportable qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade ; la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéissante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus régulière de toute la maison. Obéissez à la règle si vous voulez qu'on vous obéisse : ou, pour mieux dire, faites obéir, non à vous, mais à la règle, après que vous lui aurez obéi la première. Ne flattez aucune imperfection, mais supportez toutes les infirmités. Attendez les ames qui vont lentement. Vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il faudra y joindre de douceur et de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux et léger, pourquoi faut-il que celui des supérieurs soit rude et pesant ? Ou soyez mère par la tendresse et la compassion, ou ne le soyez point par la place. Il faut vous mettre par la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez : ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de Jesus-Christ et sa vertu pour gagner les ames. Les supérieurs sans croix sont

stériles pour former des enfans de grace. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie et donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à saint Paul les biens qu'il devait faire qu'avec les maux qu'il devait souffrir. Ce n'est que par la souffrance qu'on apprend à compatir et à consoler. Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu; écoutez beaucoup; songez bien plus à connaître les esprits et à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur, corrigez même avec bonté et avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entière franchise. Que personne ne craigne de se tromper en vous croyant. Décidez un peu tard, mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue, et courez après si elle vous échappe pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfans de Dieu pour les gagner tous. Corrigez-vous pour corriger les autres. Faites-vous dire vos défauts, et croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'amour-propre vous cache. Je suis, ma chère nièce, plein de zèle pour vous et dévoué à tous vos intérêts en notre Seigneur.

LETTRE CCXLIII.

A un supérieur de communauté.

Vous vous laissez trop aller, monsieur, à la vivacité de vos sentimens. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes, c'est la Providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte que des choses que vous aurez pu faire. On le connaît mal quand on se le dépeint comme celui à qui son serviteur disait (1) : *Je sais que vous êtes austère et que vous voulez moissonner ce que vous n'avez pas semé*. On trouve partout, quand on gouverne, des esprits indociles et qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendrez pas à bout sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez à vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez-leur un cœur de père et une condescendance qui aille aussi

(1) Matth. 25, v. 24.

loin que les règles essentielles le permettront ; attendez un chacun selon son besoin. Conduisez-les, non par des décisions générales, mais en vous proportionnant au besoin d'un chacun. Il faut se faire tout à tous par un discernement de grace, et supporter les faibles pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même souvent le bout de son autorité ; si on la voulait pousser trop loin on révolterait la multitude.

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, et se souvenir des indispositions où l'on les a trouvés pour se contenter de peu. Ce n'est pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu ni des règles de son état ; mais on tolère ce qu'on ne saurait empêcher ; on attend, on espère, on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder ; on les accoutume peu-à-peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce et patiente. C'est l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténèbres, sans voir le fruit de sa peine. On ne sent dans les inférieurs que mollesse, murmure, division, mécompte, traverses ; mais parmi toutes ces épines, qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain, et c'est pour ce bon grain que Dieu nous met à tant d'épreuves. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions, et que, faisant le bien que l'état



des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus parfait et plus étendu. Il faut laisser raisonner chacun selon ses préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité et de la dévolopper, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est de persuader les hommes et de se faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour la journée, et ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain quotidien de sa volonté : que voulez-vous de plus ? Lisez ; mais préférez l'oraison à la lecture des livres de science. O que je souhaite que vous comptiez pour peu la science qui enfle, et que vous ne viviez que de la charité qui édifie ! Amortissez la curiosité et l'esprit naturel par le recueillement et par l'occupation familière de la présence de Dieu ; appaisez doucement votre imagination trop vive pour écouter Dieu. C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des esprits. C'est là que vous apprendrez à gouverner sans trouble. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force et

douceur. Priez donc pour toutes choses. Vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez et si vous agissez sans prière, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes et des incertitudes très-pénibles, et vous vous épuiserez à pure perte; mais, si vous êtes fidèle à la prière, votre purgatoire se changera en un paradis terrestre, et vous ferez plus de bien en un jour dans la paix que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne songez point à la distance des lieux; Ceux qui sont intimement unis en Dieu se trouvent sans cesse ensemble, au lieu que ceux qui habitent la même maison sans habiter le cœur de Dieu, sont dans un éloignement infini sous un même toit.

Je suis, etc.

LETTRE CCXLIV.

Lettre de consolation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous

regrettons et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instrumens et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve est de vous apprendre par une expérience sensible que vous n'étiez point encore détachée comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connaît que dans l'occasion : et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chûte de saint Pierre pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible et d'un courage très-fragile auquel il se confiait vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit elle ne vous détromperait point de votre détachement : au contraire, plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée ; ce serait un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très-dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère qu'autant que l'intérieur nous paraît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au-dedans et la supporter ; alors la pauvreté se tourne

en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore d'une voix secrète ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous : *Ne vivez que de foi ; ne comptez point sur la régularité de vos œuvres ni sur la symmétrie de vos vertus ; portez en paix la vue de vos imperfections ; abandonnez-vous à la Providence ; ne vous écoutez point vous-même ; n'écoutez que l'esprit de grace.* Voilà ce qu'il disait; voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très-souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion. On est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à

profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu-à-peu recueillement, silence, dépendance de la grace pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyait avoir perdu.

LETTRE CCXLV.

Sur le détachement du monde.

J'ai tort, madame, puisque vous êtes sûre de m'avoir fait l'honneur de m'écrire; je suis charmé d'être confondu et de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade et un vrai repos d'esprit, vous rétablissent parfaitement? Pour moi je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, mais qui dort et qui mange peu; mes occupations me surmontent, et je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est

est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui; mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même, madame; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs quoique les années soient courtes; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de piéges et d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paraîtriez être plus dans l'abondance; mais vous n'auriez qu'un superflu très-dangereux: la vanité le dépenserait, et vous rendrait peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut; vous seriez, comme les autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la

main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille! En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux; il faut que nous soyons bien gâtés puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici, pendant trois ou quatre ans, l'armée et une grande partie de la cour. Quoique j'aie mille sujets de me louer de leur politesse, je me sens infiniment soulagé de ne les voir plus. Pour la dépense, je me croirais riche si je n'avais à dépenser chaque année que deux mille francs comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu; faites-vous riche sans argent; vous êtes dispensée de tout, et heureuse de mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage pour votre père recteur; je l'aime et je le révère puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zèle, mon dévouement et mon respect.

LETTRE

Ecrite deux jours avant sa dernière maladie. A Cambray, le 30 décembre 1714.

Je reçois, madame, diverses lettres où l'on me presse de plus en plus de vous voir au plutôt, de m'ouvrir à vous sans réserve et de vous engager à la même ouverture. Je ne sais d'où me viennent ces lettres. Je suppose que ces personnes inconnues pour moi sont instruites à fond des graces que Dieu vous fait. Je serais ravi d'en profiter quoique je n'aie jamais eu aucune occasion de vous voir. Je me recommande même de tout mon cœur à vos prières. Enfin je vous conjure de me faire savoir en toute simplicité tout ce que vous auriez peut-être au cœur de me dire. Il me semble que je le recevrais avec reconnaissance et vénération. Vous pouvez compter sur un secret inviolable. Pour ce qui est de vous aller voir, je ne manquerais pas de le faire si vous étiez dans mon diocèse; mais vous savez mieux qu'un autre les réserves qui sont nécessaires dans toutes les communautés. Un tel voyage surprendrait tout le pays et pourrait même vous causer de l'embarras. Les lettres sont sans éclat. Je

recevrai avec ingénuité, et même, je l'ose dire, avec petitesse, tout ce que vous croirez être selon Dieu et venir de son esprit. Quoique je sois en autorité pastorale, je veux être, pour ma personne, le dernier et le plus petit des enfans de Dieu. Je suis prêt, ce me semble, à recevoir des avis et même des corrections de toutes les bonnes ames. Je ne cherche qu'à être sans jugement et sans volonté propre dans les mains de l'église notre sainte mère. Parlez donc en pleine liberté si Dieu vous donne quelque chose pour mon édification personnelle. Je voudrais être *soumis*, comme parle l'apôtre, *à toute créature humaine*, pour mourir à mon amour-propre et à mon orgueil. C'est sur les lettres de gens inconnus que je vous parle avec tant de franchise. Vous ne me connaissez point. Je ne devrais pas, selon la sagesse humaine, faire ces avances : mais j'ai ouï dire que vous cherchez Dieu. En voilà assez pour un homme qui ne veut chercher que lui. C'est avec la plus grande sincérité que je vous honore, madame, et que je vous suis dévoué en notre Seigneur Jesus-Christ.

AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

Sur la prédestination.

Je suis touché comme je le dois être, mon révérend père, de la continuation de votre amitié. J'en connais tout le prix, et je vous assure qu'elle me sera très-chère toute ma vie.

Votre ami M. P.... nous a enfin quittés. Il est fort aimable. J'ai pris la liberté de lui dire les principales vérités dont il m'a paru avoir quelque besoin : il les a très-bien reçues. Dieu veuille que sa jeunesse, la vivacité de ses goûts, le succès flatteur qu'il a eu dans le monde, ses talens, et sa curiosité même sur les matières d'érudition, ne soient pas des piéges très-dangereux pour lui ! Je prierai pour son avancement dans le bien, mais vos prières seront les meilleures.

La question qui vous occupe est précisément celle qui a fait dire à saint Paul (1) : *O altitudo* ! etc. Espérez-vous de pénétrer un mystère que le S. Esprit nous déclare être impénétrable ? Vous avez raison de remar-

(1) Rom. 11, v. 33.

quer que, quand même vous admettriez la grace la plus universelle et la moins efficace, ce mystère de la prédestination des uns et de la réprobation des autres n'en serait pas moins incompréhensible.

Bien plus, quand même vous supposeriez qu'il n'y aurait dans tout le genre humain qu'un seul homme qui par sa pure faute se priverait du salut au milieu des graces les plus abondantes, votre difficulté resterait encore tout entière pour cet homme unique. Voici le raisonnement que vous feriez : D'un côté Dieu est tout-puissant pour faire vouloir à tous les hommes tout ce qu'il veut sans blesser leur liberté; il voit dans le trésor de ses graces de quoi persuader, de quoi sanctifier, de quoi faire persévérer, de quoi sauver tous les hommes sans aucune exception. et celui-ci en particulier; il sait ce qu'il faut à chacun d'entre eux afin qu'il ne rejette point la grace, afin qu'il persévère, et afin que la mort le fixe éternellement dans le bien. D'un autre côté il aime tous les hommes, et veut sincèrement le salut de tous sans aucune exception. D'où vient donc qu'il refuse à cet homme unique la grace convenable pour assurer son salut, pendant qu'il la donne par prédilection à tous les autres ? D'où vient qu'il choisit pour cet homme unique précisément une certaine grace suffisante, qu'il prévoit qui ne le persuadera

point, et dont la suffisance ne servira qu'à le rendre inexcusable et éternellement malheureux ? Ainsi l'objection demeure tout entière pour un homme qui périt comme pour cent millions qui périssent.

Cependant la religión chrétienne ne vous permet pas de douter que le grand nombre ne périsse, et que ceux qui sont sauvés ne composent le moindre nombre. Mettons donc à part pour un moment la vérité indubitable de la prédestination. Renfermons-nous dans le simple fait. C'est le petit nombre qui se sauve, c'est le grand nombre qui se damne. D'où vient que Dieu, qui voit dans ses trésors des graces pour assurer le salut de tous les hommes, n'a pas voulu donner ses graces, lui qui veut, dit-on, sincèrement les sauver tous ? Il faut nécessairement avouer qu'il y a deux manières de vouloir le salut des hommes. L'une consiste à vouloir leur rendre le salut véritablement possible, en leur donnant des secours de grace suffisante par lesquels il ne tienne qu'à eux d'assurer leur salut s'ils veulent y correspondre. L'autre consiste à vouloir assurer leur salut, en choisissant parmi les secours suffisans ceux qu'il prévoit qui les persuaderont et qui les feront persévérer. La première volonté est conditionelle ; la seconde est absolue.

Dieu veut de la première façon seulement

le salut de tous les réprouvés mêmes ; mais il veut par prédilection, de la seconde manière, le salut des seuls prédestinés. En un mot il ne veut pour les uns qu'une vraie possibilité du salut, en sorte qu'il ne tienne réellement qu'à eux d'assurer leur salut s'ils le veulent ; c'est une manière très-sincère, très-effective, mais conditionnelle, de vouloir les sauver. A l'égard des autres il veut la certitude de leur salut, en sorte qu'il s'assure absolument qu'ils seront sauvés, et il exécute ce dessein en choisissant les graces par lesquelles il prévoit qu'ils seront persuadés, affermis et persévérans jusqu'au moment où il les enlevera, par une puissance inévitable et invincible, à l'incertitude des tentations. Voyons maintenant ce qui vous scandalise.

Dieu pouvait se borner à donner à tous les hommes, sans en prédestiner aucun, la même grace pleinement suffisante pour tous. Il pouvait dire en lui-même : Je donnerai ma récompense céleste à tous ceux qui par leur libre arbitre correspondront à ce secours, et je priverai de cette récompense tous ceux qui, ayant de quoi la mériter, ne voudront pas s'en rendre dignes. Dans cette supposition pourriez-vous accuser Dieu d'injustice ? Il ne paraîtrait aucune inégalité, aucune prédilection, aucune préférence ; tout serait général, effectif, proportionné au besoin

et abondant de la part de Dieu. Il n'y aurait d'inégalité que de la part des hommes; toute l'inégalité viendrait de leur libre arbitre, qui, étant prévenu par la grace, pourrait coopérer ou avec elle pour le bien, ou la rendre inutile et faire le mal contre son attrait. Iriez-vous alors jusqu'à dire : Pourquoi est-ce que Dieu a donné aux hommes le libre arbitre pour pouvoir démériter s'ils le veulent et pour se pouvoir perdre en déméritant? D'où vient qu'il ne les a pas mis tous, dès le moment de leur création, dans l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement où sont les anges et les saints du ciel? Mais qui êtes-vous pour interroger Dieu et pour entrer dans son conseil? Pouvez-vous trouver Dieu injuste parce qu'il vous a laissé dans la main de votre conseil ayant devant vous l'eau et le feu, le bien et le mal, la vie et la mort, pour prendre celui qu'il vous plaira, en sorte que vous soyez le maître de votre vouloir pour l'un ou pour l'autre parti, et que vous ne puissiez imputer qu'à vous-même le choix que vous ferez si vous choisissez votre perte malgré l'attrait et le secours divin (1)? *Quiconque*, dit saint Augustin, *veut bien vivre en préférant le vrai bien aux biens fragiles, peut l'obtenir avec une si grande facilité, que le*

(1) De libero Arb. I, cap. XIII, n. 29.

seul vouloir de la chose en fait la possession. Dès qu'on suppose la liberté donnée de Dieu, il faut conclure que rien n'est tant au pouvoir de la volonté que son propre vouloir, et c'est à ce propre vouloir que Dieu remet la décision pour notre salut ou pour notre perte. C'est pourquoi saint Augustin dit (1) : *Puisque vous êtes en votre pouvoir, ou vous ne serez point malheureux, ou, si vous l'êtes, vous le serez justement en vous conduisant vous-même avec injustice....* (2) *L'homme a reçu de Dieu de pouvoir faire le bien quand il lui plaît ; il a reçu aussi de lui d'être malheureux s'il ne le fait pas, et d'être heureux s'il le fait....* (3) *Quand les hommes ne veulent pas être ce qu'ils ont reçu d'être s'ils le voulaient, et qui est bon en soi, ils sont coupables s'ils ne le veulent pas....* (4) *Dieu a commandé de vouloir, il a donné le pouvoir, et il a permis de ne vouloir pas à condition qu'on en serait puni....* (5) *Le créateur a montré avec quelle grande facilité l'homme eût pu, s'il eût voulu, conserver ce qu'il était par sa première institution, puisque sa*

(1) Ibid. lib. III, cap. VI, n. 19.
(2) Ibid. c. XV, n. 43.
(3) Ibid. n. 44.
(4) Ibid. c. XVI, n. 46.
(5) Ibid. c. XX, n. 55.

postérité même a pu surmonter le défaut de sa naissance.... (1) *L'homme, par le secours du créateur a le pouvoir de se cultiver lui-même, d'acquérir et de posséder, à proportion de son bon desir, toutes les vertus par lesquelles il soit délivré et de la difficulté qui le tourmente et de l'ignorance qui l'aveugle.*

D'un côté il est indubitable que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre pour se perdre ou pour se sauver à son choix. D'un autre côté il n'est pas moins indubitable que Dieu a pu avec une pleine justice donner à l'homme ce libre arbitre, afin qu'il pût mériter ou démériter. Dans cette supposition du libre arbitre donné et de la grace gratuitement sur-ajoutée, si cette grace était également suffisante pour tous les hommes et donnée avec une bonté générale et indifférente, personne ne pourrait se plaindre. Ceux qui seraient sauvés le seraient par le secours de la grace et par miséricorde. Ceux qui périraient devraient s'imputer leur perte, et n'en accuser que leur mauvais vouloir qu'il ne tenait qu'à eux de rendre bon. En cet état des choses, Dieu serait pleinement justifié, puisqu'il aurait montré une bonté effective et égale à tous, qu'il n'aurait pas tenu à la suffisance de son secours que tous

(1) Ibid. n. 56.

ne fussent également sauvés, et qu'il n'aurait tenu qu'à eux de l'être tous. Qu'est-ce donc qui soulève le cœur de l'homme à la vue de la prédestination des uns au-dessus des autres ? C'est que le cœur jaloux de l'homme envieux supporte impatiemment de voir quelqu'un préféré à soi.

Mais la bonté spéciale de prédilection pour les uns ne diminue en rien la bonté générale pour tous les autres. La surabondance de secours pour les élus ne diminue en rien le secours très-suffisant que tous les autres reçoivent. L'argent donné par profusion à quelques ouvriers par le maître n'empêche pas que l'argent donné moins largement mais très-suffisamment aux autres ne soit à leur égard une exacte justice et même une grande libéralité. Si le père de famille n'était que juste ou également libéral, vous n'auriez rien à dire. Vous murmurez donc, non parce qu'il refuse les secours très-suffisans dont vous avez besoin pour vous sauver, mais parce qu'il ne vous donne peut-être pas autant de surabondance de secours qu'il en donne à d'autres. Quoi ! vous vous plaignez parce qu'étant très-bon pour vous, il est encore meilleur pour d'autres !

1°. Direz-vous qu'il ne veut point votre salut avec sincérité, puisqu'il est tout-puissant pour l'assurer et qu'il ne l'assure pourtant pas par la grace qu'il voit propre à l'as-

surer ? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir très-suffisamment votre salut que de le mettre dans la main de votre propre conseil et à la pure discrétion de votre volonté prévenue et aidée de son secours ? Si vous périssez c'est vous seul qui voudrez périr malgré la grace qui vous fortifie, qui vous attire, qui met le salut dans votre main ; c'est vous seul qui refuserez le salut laissé à votre propre volonté ; c'est vous qui, le tenant dans votre main, le rejeterez par un choix très-libre. Dieu de sa part ne fait que vouloir sincèrement votre salut, que vous le rendre pleinement possible, que vous en laisser, pour ainsi dire, absolument le maître, et que le consigner dans vos mains par la grace très-suffisante (1). *O Israël ! votre perte vient de vous seul*, et Dieu est victorieux dans son jugement. Il est vrai qu'il aurait pu vous mettre d'abord dans la patrie céleste sans vous faire passer par l'épreuve du pélerinage, vous couronner sans combat, vous récompenser sans mérite, et vous mettre d'abord dans la nécessité de l'aimer où sont les bienheureux : mais il a voulu que vous méritassiez pour vous récompenser, et c'est en vue du mérite qu'il vous a donné le libre arbitre. Il est vrai aussi qu'il aurait pu vous donner une grace si persuasive pour

(1) Osée, 13.

vous qu'elle aurait assuré votre persuasion et votre salut : mais oseriez-vous dire qu'il est injuste quand il ne vous donne que la pleine possibilité de votre salut et qu'il n'y ajoute pas la certitude ? N'est-ce pas assez qu'il le laisse entre vos mains en vous donnant toute la force nécessaire pour l'assurer ? Voulez-vous que Dieu cesse d'être bon pour vous parce qu'il est peut-être encore meilleur pour un autre ? La surabondance de bonté pour un autre anéantit-elle la justice exacte, la bonté gratuite et libérale qu'il a pour vous, et le secours très-suffisant dont il vous prévient ?

2.° Mais dites-vous, Dieu prévoit que je ne ferai aucun usage de ce secours très-suffisant; pourquoi ne m'en donnera-t-il pas, comme à mon voisin, un autre auquel il prévoit que je correspondrai ? 1.° La prescience de Dieu n'influe en rien dans votre volonté; cette prescience, selon la comparaison de saint Augustin (1), *ne fait rien à notre vouloir futur, comme mon souvenir ne fait rien aux choses passées.* 2.° Vous prouvez très-bien que Dieu aime peut-être votre voisin encore plus que vous; mais vous ne prouvez nullement qu'il ne vous aime point avec une bonté très-libérale : au contraire vous devez avouer de

(1) De Libero Arbitrio.

bonne foi que Dieu aimant votre voisin encore plus que vous, il vous comble néanmoins de preuves effectives et très-suffisantes de son amour jusqu'à vous offrir votre salut. Oseriez-vous dire qu'il ne vous aime point parce qu'il aime peut-être un autre homme encore plus que vous ? N'est-il pas libre, en aimant sincèrement tous les hommes et en les prévenant tous par une grace très-abondante, d'aimer et de secourir avec prédilection et surabondance un certain nombre d'hommes choisis ? Voulez-vous vous servir de la surabondance donnée au petit nombre pour lui faire la loi par rapport au grand ?

3°. J'avoue, direz-vous, que cette prédilection n'empêche pas que Dieu ne soit rigoureusement juste; mais elle empêche qu'il ne soit parfaitement bon et bienfaisant pour tous les hommes. Voici mes réponses. J'avoue qu'il pourrait exercer une bonté plus étendue et plus efficace au-dehors, en ce qu'il pourrait ou créer d'abord tous les hommes dans la félicité céleste et dans l'impuissance de pécher, ou du moins donner à tous les hommes, sans distinction ni préférence, tout ce qu'il donne au petit nombre de ses élus pour assurer leur salut. Mais il ne devait cette surabondance de grace à aucun d'entre eux : il la donne par surabondance purement gratuite à ceux qui la reçoivent, et ne laisse

pas de combler de ses libéralités, quoique moindres, tous les autres qui reçoivent, sans le mériter, des dons très-suffisans pour leur félicité éternelle. Il est vrai qu'on ne saurait fixer les dons de Dieu à aucun degré précis et borné, qu'on ne puisse dire aussitôt qu'il aurait pu les pousser encore plus loin à l'infini. Mais dès qu'il donne selon une certaine mesure bornée à sa créature les effets de sa bonté infinie, on doit reconnaître qu'il a ajouté à la plus exacte justice une libéralité digne de lui. La borne des bienfaits ni même leur inégalité n'empêchent pas qu'il ne soit très-suffisamment bienfaisant et libéral pour tous.

4°. Vous direz : Que m'importe que la concupiscence qui me sollicite au mal ne me prévienne point inévitablement et ne me détermine pas invinciblement à pécher, s'il est vrai néanmoins que je pécherai, que Dieu le prévoit, qu'il peut l'empêcher, et qu'il me laisse courir à ma perte sans m'arrêter ? Je réponds que ce raisonnement prouve que Dieu pourrait vouloir votre salut d'une volonté encore plus spéciale et plus forte ; qu'il pourrait vous aimer encore plus qu'il ne vous aime ; qu'il pourrait vous donner des secours au-delà même de toute suffisance parfaite ; qu'en un mot il pourrait ne se contenter pas de laisser votre salut très-possible dans la main de votre propre volonté, et qu'il pour-

rait de plus s'assurer par sa prescience des moyens de vous le faire certainement vouloir : mais ce raisonnement ne prouve pas que Dieu ne vous aime point d'un amour très-effectif, et qu'il ne veut pas très-sincèrement votre salut qu'il a soin de vous rendre très-possible par un secours très-suffisant. Vous courez à votre perte malgré Dieu. Il est vrai qu'il vous laisse libre; mais il emploie des secours très-suffisans pour vous retenir. C'est vous seul qui foulez ses graces aux pieds pour vous jeter dans le précipice malgré lui en résistant à son attrait.

5°. Vous direz : Qu'ai-je fait à Dieu pour n'avoir que la grace suffisante dont je ne me servirai point, pour n'avoir pas cette autre grace dont je me servirais avec certitude ? Et mon voisin qu'a-t-il fait à Dieu pour avoir cette grace dont il se servira certainement pour son salut, et pour n'être pas réduit à cette autre grace qui ne servirait qu'à le rendre coupable comme moi ? Je réponds, 1°. Qu'il ne tient qu'à vous de faire autant avec cette grace, très-parfaitement suffisante, que votre voisin avec cette autre grace avec laquelle il se sauve. La prescience que Dieu a de votre résistance à cette grace n'empêche pas sa pleine suffisance. La grace de votre voisin et la votre sont toutes deux précisément de même nature. Elles ont toutes deux une parfaite suffisance, comme saint

Augustin le suppose (1). *Quand on dit que la grace nommée efficace est plus abondante que celle qui est nommée suffisante, ce n'est pas qu'elle soit d'une autre nature, ni même qu'elle soit toujours donnée à un plus haut degré. Elle n'est dite plus grande qu'à cause qu'elle est jointe à la prescience qui assure Dieu de l'effet qu'elle produira. L'efficace n'est telle que de fait; la suffisante est réellement en soi aussi suffisante que l'efficace, si vous voulez y consentir comme votre voisin y consent. Toute la différence qu'il y a entre elles, est que Dieu prévoit que l'une persuadera votre voisin, et que l'autre, pouvant aussi pleinement vous persuader, ne vous persuadera point, par la pure faute de votre libre arbitre. Mais cette prescience ne fait rien ni pour rendre une grace inégale à l'autre en degré, ni pour indisposer votre volonté en comparaison de celle de votre voisin.* Ainsi tout se réduit, dans le cas supposé par le saint docteur, au mauvais usage qu'il vous plaît de faire de votre libre arbitre malgré l'égalité du secours divin, pendant que votre voisin se détermine librement à y correspondre. Je réponds, 2°. Qu'en vain vous chercherez la raison de la prédilection de Dieu dans la volonté de deux hommes, puisque

(1) De Civit. Dei, lib. XII, cap. VI.

cette prédilection est purement gratuite. Elle précède tout mérite; elle ne présuppose aucun bien dans l'homme, car c'est elle qui donne tout à l'homme, en le prévenant (1). *Vous ne m'avez pas choisi*, dit Jesus-Christ, *mais c'est moi qui vous ai choisis.* Il ne trouve rien; c'est lui qui fait tout ce qu'il veut trouver. Il se complaît, non dans ce qu'il trouve, mais dans ce qu'il lui plaît de faire et de donner gratuitement. O profondeur ! etc. *O altitudo ! etc.* Les hommes ne peuvent rien choisir prudemment qu'autant qu'ils sont déterminés par une raison de vouloir, c'est-à-dire par un bien qui leur paraît plus grand d'un côté que celui que l'autre côté leur présente. Mais Dieu est libre d'une liberté bien plus haute. Il n'a besoin d'aucune raison qui le détermine, parce qu'il met la raison du côté de son choix, et qu'il porte le bien de quelque côté qu'il se tourne. Il ne choisit pas un homme parce qu'il le trouve bon; mais il le fait bon parce qu'il le choisit; et c'est son choix qui porte dans cet homme ce qui le rend digne d'être choisi.

6.° Vous direz que ces réponses sont dures et hautaines, qu'elles ne sont point proportionnées à la délicatesse des hommes, et qu'elles consternent le cœur humain. J'avoue qu'elles sont dures à la nature dépravée par

(1) Jean 15, v. 16.

l'amour-propre. Ce qui est hautain est déplacé et odieux dans toute créature, mais il est naturel et en sa place quand c'est le créateur qui joint la hauteur avec la bonté libérale en donnant la loi à sa créature. J'avoue que ces réponses sont hautaines à toute hauteur superbe qui raisonne avec Dieu. J'avoue qu'elles irritent tout homme qui ose examiner la religion pour entrer en marché avec son souverain maître, et qui ne veut lui engager sa liberté qu'à des conditions sûres et commodes. J'avoue que, jusqu'à ce que l'homme soit dépossédé de lui-même par un amour supérieur à l'amour-propre, ces vérités l'accablent et le mettent dans une espèce de désespoir. Il veut entrer en jugement avec Dieu. Il ne se contente pas que Dieu lui vienne mettre son royaume céleste et éternel dans les mains, sans le lui devoir, afin qu'il n'ait qu'à vouloir pour le posséder : il veut encore que Dieu l'assure de vaincre sa mauvaise volonté pour le rendre bienheureux; autrement il rejette tous les dons très-abondans de son créateur. Que dirait-il si on voulait le réduire à croire, comme les prétendus disciples de saint Augustin se l'imaginent, que Dieu laisse les trois quarts et demi du genre humain livrés à une délectation inévitable et invincible pour le mal, qui est nécessaire qu'ils suivent, parce que Dieu ne leur donne aucun secours

intérieur pour vouloir le bien commandé ? Que dirait-il si on venait lui soutenir qu'il sera peut-être damné éternellement après quatre-vingts ans de vie pieuse et sans tache, parce que Dieu lui refusera peut-être tout-à-coup dans ce dernier moment le secours *quo*, c'est-à-dire, selon eux, un secours de grace intérieure qui est inévitable et invincible pour la persévérence finale, et sans lequel il lui sera aussi impossible de persévérer qu'il est impossible de (1) *naviguer sans navire, de parler sans voix, de marcher sans pieds et de voir sans lumière ?* Voilà ce qui doit faire horreur, moins pour l'intérêt de l'homme, qui n'est qu'une vile créature, que pour l'honneur de Dieu, qui est trop juste pour commander rien d'impossible et pour punir éternellement l'homme quand il ne fait pas sans grace les actes surnaturels auxquels la seule nature ne peut jamais atteindre. Mais pour les hommes qui périssent parce qu'ils (2) *méprisent la miséricorde* de Dieu *dans ses dons* très-effectifs et très-suffisans par rapport à la persévérance et au salut; mais pour les hommes qui, par le choix entièrement libre de leur volonté, malgré le secours abondant de la grace, foulent aux pieds le salut que

(1) De Gest. Pelag. cap. I, n. 13.
(2) S. Aug. l. de Spir. et Littera, c. XXXIII.

Dieu leur avait mis dans les mains; mais pour les hommes qui n'ont rien tant au pouvoir de leur propre volonté que leur propre vouloir, quand ils sont aidés par cette grace; il faut qu'ils s'humilient et qu'ils confessent que s'ils périssent c'est malgré Dieu, qui dit (1) : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait ?* Il a donné, comme saint Augustin le suppose, la même grace à deux hommes également disposés en tout. L'un demeure fidèle par son libre arbitre très-suffisamment secouru; l'autre tombe par ce même libre arbitre malgré le même secours, Tout est égal du côté de la grace intérieure et des forces de ces deux hommes. En ce cas supposé par saint Augustin, l'homme qui tombe et qui périt éternellement ne peut s'en prendre qu'au seul libre arbitre que Dieu ne nous avait donné que pour le mérite. Voilà les principes fondamentaux sur lesquels saint Augustin a justifié Dieu contre l'impiété des manichéens, et que nul chrétien ne peut ébranler. Mais pour le conseil profond et impénétrable par lequel il a voulu ajouter à sa volonté sincère en faveur de tous les *appelés* une volonté spéciale en faveur des *élus*, et ajouter au secours très-suffisant, qui est général, un secours de certitude préparé par sa prescience en faveur

(1) Isaïe, 3.

des seuls prédestinés, c'est sur quoi il faut l'adorer et se taire.

7.° Vous me direz encore que si c'est une vérité elle est une de celles que les hommes ne peuvent porter. Que s'ensuit-il de là ? Qu'elle est une des dernières qu'on doit dire aux catéchumènes ou aux chrétiens ignorans, imparfaits et pleins des faux préjugés de l'amour-propre, qu'il faut instruire peu-à-peu comme on instruisait les catéchumènes de l'antiquité. Que s'ensuit-il de là ? Qu'il faut au moins adoucir cette vérité par toutes les réflexions les plus consolantes sur la fidélité de Dieu, qui ne demande jamais de nous que ce que nous avons déja reçu de lui, qui donne à tout homme (1) *et une volonté libre et un très-suffisant pouvoir* pour parvenir à sa dernière fin; qui nous donne de quoi (2) *chercher pieusement* quand nous n'avons pas encore trouvé; qui (3) *ne refuse à personne de connaître pour son bien ce qu'il ignorait pour son dommage* (4) ; *qui aide l'homme par sa grace afin que le commandement ne soit pas fait sans raisonnement à sa volonté ;* enfin qui (1) *n'abandonne personne sans en*

(1) De lib. Arbitr. lib. III, cap. XVI.
(2) Ibid. c. XXII.
(3) Ibid. c. XIX.
(4) Lib. de Grat. et de lib. Arbit. c. XVIII.
(5) Ser. 88 de Temp.

en avoir été auparavant abandonnée. Que si l'homme, aveuglé par son amour-propre, se sent irrité contre le conseil impénétrable de Dieu, que la foi chrétienne nous présente lors même que nous avons soin de l'adoucir, à l'exemple de saint Augustin, par tant de vérités consolantes; que sera-ce quand les faux disciples de saint Augustin ajouteront à ce conseil si effrayant les faux dogmes d'une grace donnée à un si petit nombre d'hommes, et d'une concupiscence inévitable et invincible qu'il est nécessaire que tout le reste du genre humain suive dans tous ces actes ?

8.° Je viens à votre conclusion : *Je ne me calme sur cela*, dites-vous, *qu'en me souvenant que Dieu est l'être infiniment parfait; qu'un tel être ne peut rien faire que de parfaitement juste; et qu'ainsi, quand les hommes lui attribuent quelque conduite qui ne s'ajuste pas à cette idée, c'est qu'ils ne connaissent sa conduite qu'en partie, c'est qu'ils ne la regardent que d'un côté, et qu'ils ne voient pas tout son plan, dont la vue parfaite dissiperait toutes les contradictions.* Tenez-vous-en là, mon révérend père. Les esprits faibles et bornés des hommes ne sauraient embrasser toute l'étendue du plan de Dieu. Ils ne le voient que par petits morceaux détachés sans en pouvoir comprendre tous les rapports,

ports. Ils n'en jugent que par une sagesse intéressée et retrécie dans les bornes d'un amour-propre qui décide de tout par rapport à soi, et qui n'est capable de souffrir que ce qui le flatte. Les hommes malades de cet amour-propre ne savent approuver que ce qui leur convient, ni blâmer que ce qui choque leur délicatesse. Ils sont eux-mêmes leur propre règle et n'en peuvent supporter aucune autre. Le *moi* flatté ou piqué est la raison décisive de tout dans leur cœur.

Vous allez plus loin, Dieu merci, et vous ajoutez ces paroles qui m'édifient au-delà de toute expression : *Je vous avoue que, de quelque manière que Dieu ait décidé de mon sort, je me sens par sa miséricorde dans la disposition de ne vouloir pour rien du monde me départir de son service et de son amour, quoique je ne sois guère content ni de ce service ni de cet amour.* La controverse que vous avez si bien soutenue contre le père Malebranche vous engage à être dans ce sentiment. Mais je suis persuadé que l'esprit de grace vous y engage bien plus fortement. A Dieu ne plaise qu'on affaiblisse jamais par aucune voie indirecte l'exercice de l'espérance, nécessaire en tout état de la plus haute perfection ! Ce serait une illusion que j'ai toujours eu intention de rejeter, et que je condamnerai toute ma vie avec le zèle le plus sincère. Vous con-

naissez à fond mes sentimens là-dessus, et je crois n'avoir pas besoin de vous en renouveler une explication. Il ne s'agit ici que de la nature de la charité, qui, loin d'exclure l'espérance, en commande les actes en toute occasion. Voici les réflexions que je fais conformément à vos paroles.

1.° Si on demande à ceux qui paraissent penser autrement que vous s'ils voudraient se *départir* du *service* et de *l'amour* de Dieu, en cas qu'ils sussent par une révélation certaine et extraordinaire que Dieu, prévoyant qu'ils ne persévéreraient pas jusqu'à la fin par leur pure faute, a décidé de leur sort et ne les a pas prédestinés, que répondraient-ils? Voudraient-ils en ce cas se révolter contre Dieu, comme les démons, et dire; Puisque nous n'aurons point son bonheur céleste, nous nous *départons* de son *service* et de son *amour?* Pour moi je suis persuadé qu'ils auraient horreur de prendre un tel parti et même de tenir un si monstrueux langage. Il est donc vrai que dans le fond de leurs cœurs ils pensent d'une manière confuse et enveloppée, comme vous pensez d'une façon plus distincte et plus explicite.

2.° Plus les ames sont fidèles à Dieu, plus on voit que Dieu les éprouve et qu'elles augmentent en humilité. Plus une ame est humble, moins elle est contente de *l'amour*

qu'elle a pour Dieu et du *service* qu'elle lui rend. Plus une ame est éprouvée, plus elle est, pendant le trouble de la tentation, dans un obscurcissement où elle ne trouve plus en elle ni vertu, ni *amour* ni *service* de Dieu et à son *service* qu'autant qu'elle compterait sur sa prédestination, elle courrait grand risque de se *départir du service et de l'amour* de Dieu. Ce qui la soutient le plus dans l'extrémité de l'épreuve est de dire comme vous : *De quelque manière que Dieu ait décidé de mon sort...... je ne veux pour rien du monde me départir de son service et de son amour.* Voilà dans la pratique ce qui calme l'orage. Voilà ce qui n'introduit nullement le désespoir, mais qui au contraire en dissipe la tentation. Voilà ce qui nourrit une secrète et infinie espérance, qui est alors toute concentrée au fond du cœur. Voilà le sentiment d'une ame prédestinée. C'est par là qu'on impose silence au tentateur. On ne s'écoute plus soi-même; on n'écoute plus que l'amour, et on aime de plus en plus. Voilà ce qui fait passer du trouble de l'épreuve à la paix la plus simple où une ame dit, *Le bien-aimé est à moi et je suis à lui ;* ce qui renferme sans doute la pleine confiance de l'époux et la plus haute espérance de le posséder à jamais. Alors une ame ne veut plus que Dieu

seul : *De Deo Deum sperare*, dit Saint Augustin.

3.° Cette paix, qui est un petit commencement de celle des saints de la Jérusalem d'en haut, ne s'acquiert point par des raisonnemens philosophiques sur la prescience de Dieu, sur l'ordre de ses décrets, sur la nature de ses secours intérieurs, sur les divers systèmes des écoles touchant la grace. Saint Paul nous apprend que (1), *comme le monde n'a point connu Dieu dans sa sagesse par la sagesse qui est en eux, il a plu à Dieu de sauver les fidèles par la folie de la prédication.* Notre mal ne consiste que dans la passion que nous avons pour raisonner. C'est notre sagesse intempérante et éloignée de toute sobriété, laquelle nous travaille comme une fièvre ardente qui met en délire. C'est la vaine curiosité d'un esprit qui veut toujours tenter l'impossible, et ne peut ni sortir de son ignorance, ni la supporter humblement en paix. C'est ce mésaise et cette rêverie de malade que nous n'avons pas honte d'appeler une noble recherche de la vérité. Voulons-nous comprendre les jugemens incompréhensibles ? Espérons-nous de pénétrer les voies impénétrables ? L'homme prétend, à force de raisonner se guérir d'un mal qui est l'intem-

(1) I Cor. 1, v. 21.

périe du raisonnement même : c'est en arrêtant notre raisonnement téméraire que nous guérirons notre raison. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette sagesse vaine et inquiète ? La sagesse qui n'est point folle est celle qui ne présume point d'être sage, et qui est contente de s'abandonner au conseil de Dieu sur toutes les vérités auxquelles elle ne peut atteindre. O qu'il y a de consolation à savoir qu'en ce genre on ne sait et on ne peut rien savoir ! O qu'on est bien quand on demeure les yeux fermés dans les bras de Dieu, en s'attachant à lui sans mesure ! O la merveilleuse science que celle de l'amour qui ne voit et qui ne veut voir que la bonté infinie de Dieu avec notre infinie impuissance et indignité ! La paix se trouve, non dans un éclaircissement qui est impossible en cette vie, mais dans une amoureuse acceptation des ténèbres et de l'incertitude où il faut achever d'aimer et de servir Dieu ici-bas, sans savoir s'il nous jugera dignes de sa miséricorde éternelle. La paix se trouve, non en se troublant, en s'inquiétant et en se tentant soi-même de désespoir, mais en aimant Dieu et en méritant par là son amour. La paix se trouve, non dans une philosophie sèche, vaine, discoureuse, qui court sans cesse après une ombre fugitive, et qui veut à contre-temps se donner des sûretés où il n'y en a aucune, mais dans

un amour de préférence de Dieu à nous, et dans une confiance en sa bonté qui répond sans subtilité à toutes les tentations les plus subtiles dans la pratique. La paix se trouve, non dans les raisonnemens abstraits, mais dans l'oraison simple; non dans les recherches spéculatives, mais dans les vertus réelles et journalières; non en s'écoutant, mais en se faisant taire; non en se flattant de pénétrer le conseil de Dieu, mais en consentant de ne le pénétrer jamais, et en se bornant à aimer malgré l'incertitude de notre béatitude qu'on ne cesse jamais d'espérer.

Je suis de plus en plus, mon révérend père, tout à vous avec tendresse et vénération.

AUTRE LETTRE
AU PÈRE LAMI,
BÉNÉDICTIN,
Sur la prédestination.

L'ÉTAT de votre santé m'alarme, mon cher père : je bénis Dieu de ce qu'il vous en détache; mais je suis affligé de vous savoir dans la douleur, et je crains les suites de

cet état. Faites-moi mander simplement de vos nouvelles sans vous donner la peine d'écrire vous-même.

Pour la question qui vous occupe, il n'y a aucune réelle diversité de sentiment entre nous : vous m'accordez tout ce que je demande, et je rejette tout ce que vous ne m'accorrdez pas. En voici la preuve.

D'abord vous rapportez ces paroles qui sont de moi : « Pourquoi il ne me donne que » la pleine possibilité du salut et qu'il n'y » ajoute pas la certitude ; pourquoi, pré» voyant que je ne ferai aucun usage des » secours très-suffisans, il ne m'en donne pas » d'autres auxquels je correspondrais ; pour» quoi il n'a pas été également bienfaisant » envers tous les hommes ; pourquoi, me » donnant de vraies marques de son amour, » il ne m'a pas aimé autant que plusieurs » autres ». Ensuite vous ajoutez : « Non, » monseigneur, rien de tout cela ne fait ni » le sujet de mes peines ni celui de mes re» cherches. Je ne vois rien que de juste en » tout cela, etc. ». Vous allez jusqu'à dire : « Je vous avoue que je ne trouve rien là de » si surprenant qu'il faille adorer et se taire ; » et je ne vous dirai jamais que ce soit là une » vérité que les hommes ne puissent porter, » s'il est vrai que le reste des hommes ait » des graces très-suffisantes pour persévérer » et pour se sauver..... En voilà plus qu'il

» n'en faut pour justifier la justice et la bonté
» de Dieu ».

Voilà précisément tout ce que je demande. Je veux seulement une prédilection purement gratuite, qui prévienne tous les mérites, et qui les prépare pour assurer le salut de certains hommes, pendant que Dieu se contente de donner aux autres la pleine possibilité du salut par des secours très-suffisans pour y parvenir. La prédestination n'est autre chose que cette prédilection antécédente à tout mérite, laquelle prépare les mérites mêmes comme des moyens très-certains pour arriver à la délivrance ou gloire céleste (1). *Præparatio beneficiorum Dei, quibus certissimè liberantur quicumque liberantur.* Cette prédilection ou surabondance de bonne volonté pour les uns ne diminue ni n'affaiblit en rien pour les autres l'amour sincère de leur salut, la pleine possibilité de ce salut pour eux et la parfaite suffisance des secours qui leur sont donnés pour y parvenir. Voilà le système sur lequel vous dites : *Rien de tout cela ne fait le sujet de mes peines.... Je ne vois rien que de juste en tout cela.... Je ne trouve rien de si surprenant....* C'est là néanmoins tout ce que je demande; et je ne crois pas que vous puissiez trouver dans mes paroles un seul mot

(1) S. August. de bono persever. c. XIV.

qui aille au-delà de ce système. Que si par hasard il m'était échappé, contre mon intention, quelque terme qui parût aller plus loin, il faudrait le corriger pour le réduire à ces bornes précises. Encore une fois, tout se réduit à dire que Dieu aimant très-sincèrement tous les hommes et voulant d'une volonté très-véritable leur salut, il veut néanmoins, par une prédilection ou volonté plus spéciale, le salut de tous les hommes choisis. Tout se réduit à dire que, donnant aux uns des secours très-suffisans afin qu'ils aient la pleine possibilité du salut et qu'ils soient sauvés s'ils le veulent être, il va pour les autres jusqu'à leur préparer des moyens de persuasion et de persévérance jusqu'à la fin, en sorte qu'ils veulent très-certainement tout ce qu'il faut pour être sauvés. Voilà toute la doctrine de saint Augustin. Voilà, selon ce père, le secours *quo* qu'Adam n'avait point reçu pour persévérer jusqu'à la fin de son temps d'épreuve, et qui est donné, dans l'état présent (1), *à ceux qui sont prédestinés au royaume de Dieu.* (*Hæc de his loquor*, dit le saint docteur, *qui prædestinati sunt in regnum Dei*). Cette prédestination est la grace qui *mène inévitablement et invinciblement la volonté de l'homme* à la fin. C'est *la grace par laquelle nous sommes prédes-*

(1) De Cor. et Grat. c. XIII, n. 39.

tinés (*gratiâ quâ prædestinati sumus*). D'où vient qu'elle nous conduit *inévitablement et invinciblement* à notre fin ? Saint Augustin en rend la raison par la prescience divine : *Quia Deus non fallitur nec vincitur*. Cette grace n'est pas la grace intérieure ac-actuelle, qui est donnée *ad singulos actus*, à tous les hommes que Dieu aide. C'est une grace spéciale qui est réservée *aux seuls prédestinés au royaume de Dieu*. (*Hæc de his loquor qui prædestinati sunt in regnum Dei*). Entendez de la grace intérieure et actuelle ce qui est dit ici de cette grace, vous en dites tout ce qu'ont dit Luther et Calvin; car vous établissez une grace si nécessitante, que la nécessité en est inévitable et invincible au libre arbitre. De plus vous n'accordez cette grace qu'aux *prédestinés au royaume de Dieu*. Voilà ce que vous ne pouvez vous dispenser de dire, selon le texte de saint Augustin, du secours *quo*, si vous le prenez pour la grace intérieure et actuelle. Mais entendez de la prédestination ce que saint Augustin dit du secours *quo*, tout est applani. Alors il est vrai de dire que la prescience de Dieu ne peut être trompée, et que la préparation des moyens de délivrance très-certaine, qu'il donne aux seuls élus, ne peut être ni vaincue ni frustrée de son effet. *Non fallitur, non vincitur Deus*. Voilà l'unique but que saint Augustin s'est proposé dans les

quatre principaux livres contre les demi-pélagiens qui niaient la prédestination. Dès que vous admettrez la prédilection purement gratuite des uns, sans préjudice de l'amour sincère et effectif pour tous les autres, vous admettrez tout ce que saint Augustin a soutenu dans cette controverse. A Dieu ne plaise que je veuille jamais aller plus loin !

Pour la réprobation on peut la considérer en deux manières. 1°. On peut la considérer comme purement négative, c'est-à-dire comme une pure et simple non-prédestination. 2°. On peut la regarder comme positive et absolue, c'est-à-dire comme une positive condamnation et comme une absolue exclusion de la gloire céleste. Suivant la première notion il est évident que la réprobation de tous les hommes qui sont *appelés* sans être *élus* précède tout démérite. En voici la preuve tirée de l'aveu même que vous me faites. Vous avouez une prédilection purement gratuite, et un décret que cette prédilection forme en faveur d'un certain nombre d'hommes. Or il est visible que la totalité des hommes ne peut pas être comprise dans ce décret spécial, que cette prédilection ne peut pas embrasser tout le genre humain. La prédilection ne serait plus une prédilection, mais elle serait une amour général si elle s'étendait généralement sur tous les hommes. La volonté spéciale serait

confondue avec la volonté générale. L'élection n'aurait rien de plus particulier que la simple vocation. En un mot il n'y aurait plus de vocation *secundùm propositum*, comme parle saint Augustin après S. Paul, supposé que tous les *appelés* fussent indifféremment compris dans le décret de l'élection. En ce cas il n'y aurait qu'une volonté égale et indifférente de Dieu pour sauver tous les hommes; en sorte qu'ils ne seraient distingués que par le démérite des uns et par le mérite des autres. Ce serait rejeter toute prédestination comme les demi-pélagiens, et nier un dogme que saint Augustin tire de saint Paul, en assurant qu'il est fondé sur une tradition prophétique et apostolique.

Il est vrai que quand saint Augustin parle à Simplicien de l'élection, en tant qu'elle est la récompense du mérite, il dit que (1) *l'élection ne précède point la justification, mais que la justification précède l'élection, parce que personne n'est élu qu'autant qu'il est déjà différent de celui qui est rejeté*. Il est vrai qu'il ajoute qu'il ne voit pas comment cette élection peut être faite *avant la création du monde si ce n'est par la prescience*. Il est vrai que saint Prosper a parlé à-peu-près de même, et qu'il veut que la prescience des volontés futures des

(1) Lib. I. ad Simplic. Quæst. n. 2.

hommes ait dirigé l'élection divine. Mais il y a une grande différence entre l'élection qui sépare ceux qui méritent d'avec ceux qui déméritent, et la prédestination qui, précédant tout mérite, prépare les mérites mêmes afin qu'ils assurent la délivrance ou la gloire céleste. Pour cette prédestination saint Augustin dit sans cesse qu'on ne peut trouver aucune raison de la part des mérites ou des démérites des hommes. C'est sur cette prédilection purement gratuite qu'il s'écrie après l'apôtre : *O profondeur*, *etc.* C'est là-dessus qu'il cite les exemples des enfans auxquels Dieu procure le baptême ou ne veut pas le procurer (1), *Deo volente.* C'est là-dessus qu'il propose aussi les exemples des hommes que Dieu se hâte d'enlever quand ils sont justes, pour prévenir leur *chûte prochaine*, (*imminentem lapsum*); ou qu'il laisse à la fragilité de leur libre arbitre lorsqu'il prévoit qu'ils tomberont. Ces exemples, comme il le remarque, sont décisifs et montrent une prédilection indépendante de tout mérite ou démérite futur. Voilà ce qui fait dire à saint Augustin en parlant de tous les justes non prédestinés (2) : *Ils n'ont jamais été tirés de la masse de per-*

(1) Epist. 107, ad Vitalem, de corrept. et grat. c. VIII.

(2) De corrept. et grat. c. VII. De bono persever. c. VIII.

dition... Ils n'étaient pas d'entre nous, etc. Toutes ces expressions ne signifient pas que ces hommes ne sont pas réellement justes pour un temps, car saint Augustin assure que dans ce temps-là ils sont tellement justes, que s'ils mouraient en cet état ils recevraient sans doute la gloire céleste comme la récompense de leur justice. Ces expressions signifient donc, non pas qu'ils ne sont point tirés de la masse des enfans d'Adam, condamnés à l'enfer pour le péché originel, mais seulement qu'ils ne sont point tirés de la masse générale de ceux qui, faute de prédestination, ne parviendront point à la gloire céleste quoiqu'ils aient des secours très-suffisans pour y arriver s'ils le veulent. Tout se réduit à dire que les *appelés* ne sont pas *élus*, et qu'il n'y a que les seuls prédestinés qui entrent dans le décret de la prédestination. Ce n'est pas que les autres n'aient pas en leur faveur une volonté très-sincère et très-effective de Dieu, qui leur donne par des secours très-suffisans la pleine possibilité du salut; mais ils n'ont pas en leur faveur cette volonté spéciale et prédestinante qui prépare avec certitude les moyens de la délivrance des autres. En un mot, ces expressions signifient seulement que les hommes *appelés* sans être *élus* sont dans une espèce de réprobation purement négative en ce qu'ils ne sont pas prédestinés. Mais comme

cette prédestination ne prépare les moyens que par la simple prescience, et que la certitude de ces moyens vient, non de leur nature nécessitante, mais de l'infaillibilité avec laquelle Dieu prévoit que ces moyens feront vouloir le bien aux hommes, il s'ensuit que ces hommes, en correspondant librement à ses graces (1), *rendront leur élection certaine ;* parce qu'en effet leur élection, quoique très-infailliblement préparée par la prescience divine, ne s'accomplit en la façon prévue que par leur très-libre consentement. Il s'ensuit aussi que les *appelés*, nonobstant leur réprobation purement négative, c'est-à-dire quoiqu'ils soient non-prédestinés, ont le salut néanmoins entièrement dans les mains de leur conseil ; en sorte que leur non-prédestination ne diminue en rien leur plein pouvoir d'être sauvés, et qu'ils ne sont exclus du salut que par le seul refus de leur libre arbitre que Dieu prévoit simplement.

Pour la réprobation positive, elle est un juste jugement de condamnation que Dieu ne prononce jamais que sur les démérites de l'homme qui a rejeté librement le salut quoiqu'il fût dans ses mains. En ce sens la réprobation est uniquement fondée sur la prescience des démérites. Dieu ne condamne jamais, comme dit saint Augustin, les hom-

---

(1) II Pet. 1, 10.

mes qu'à cause qu'il *ne leur a pas ôté le libre arbitre pour le bon et le mauvais usage duquel ils sont très-justement jugés*. Il condamne ceux (1) *qui se fraudent eux-mêmes du grand et souverain bien.* Il tourne sa puissance contre ceux *qui ont méprisé ses miséricordes dans les dons* de sa grace.

Voilà, si je ne me trompe, mon cher père, le système dans lequel vous ne trouvez *aucun sujet de peines...., rien que de juste.... rien de si surprenant. En voilà*, dites-vous, *plus qu'il n'en faut pour justifier la justice et la bonté de Dieu.* En suivant ce système vous remplissez dans toute la rigueur de la lettre tout ce que saint Augustin a soutenu contre les demi-pélagiens. Il est facile de démontrer dans ses livres d'un bout à l'autre qu'il ne va jamais plus loin. Et ce système bien compris avec ses adoucissemens suffit *pour justifier la justice et la bonté de Dieu*, comme vous le dites très-bien.

Pour les prétendus disciples de saint Augustin, ils veulent que Dieu ne tire de la masse de perdition condamnée pour le péché originel que les seuls prédestinés; qu'il n'y ait aucun secours médicinal dans l'état présent, que le seul secours *quo*, qui *n'est*

(1) De spir. et litt. c. XXXIII.

point laissé au libre arbitre, qui ne peut être *ni mérité ni perdu*, et auquel *les volontés ne peuvent résister* parce qu'il n'y a point de plus grande nécessité que celle qui est *inévitable et invincible*. Ils veulent que tout homme, même juste, qui n'a pas ce secours *quo* précisément pour l'acte surnaturel commandé, dans le moment où le commandement le presse ne puisse non plus s'empêcher de violer le commandement, selon la comparaison de saint Augustin (1), que *personne ne peut naviguer sans navire, parler sans voix, marcher sans pieds et voir sans lumière*. Je ne m'étonne nullement que ceux qui sont attachés à un tel système ne puissent répondre rien d'intelligible aux libertins, ni même aux ames tentées de murmure ou de désespoir. L'histoire très-curieuse et très-remarquable que vous me racontez fait voir combien ils sont dans l'impuissance *de justifier la justice et la bonté de Dieu*, et de dire avec saint Augustin : *Les commandemens ne sont point tyranniques*. Une prédestination qui n'est qu'une prédilection pour les uns sans préjudice de l'amour très-sincère pour tous les autres, et laquelle se borne à ne donner pas aux uns la surabondance qu'elle prépare aux autres, sans diminuer rien de la parfaite suffisance

---

(1) De Gest. Pelag. c. I, n. 3.

à ceux-ci, laisse tout le genre humain avec le salut dans les mains de son propre conseil, en sorte que la perte d'un chacun d'eux ne vient que de son libre arbitre rebelle à la grace (1). *Perditio tua*, *Israël*. Leur non-prédestination ne leur a ôté rien d'effectif pour un très-parfait pouvoir de se sauver. Mais une prédestination qui ne prépare à aucun homme dans l'état présent que le seul secours *quo*, et qui ne le donne, au moins pour la persévérance finale, qui est le coup décisif, qu'aux seuls prédestinés, laisse pour le reste des hommes, même des justes non élus, la même impuissance de persévérer dans ce moment décisif où tout homme se trouve *de naviguer sans navire*, *de parler sans voix*, *de marcher sans pieds et de voir sans lumière*. Voilà une doctrine qui mène tout droit au désespoir, et par conséquent au libertinage le plus incorrigible. Pour remédier à ces maux, allez dire à un homme que cette impuissance de faire le bien et de résister au mal est une juste punition du péché originel; il vous répondra que nul de ceux que Dieu punit ainsi ne peut ni ne doit résister à cette punition divine et inévitable. Dites-lui qu'il a la grace pour l'acte surnaturel qui lui est commandé; il vous répondra : Si je l'ai je ferai l'acte avec

(1) Osée 13.

une nécessité invincible ; pourquoi craignez-vous que j'évite ce qui est inévitable et que je vainque ce qui est invincible ? Représentez-lui que la grace n'est point nécessitante, et que la concupiscence aussi ne l'est pas, quoique l'une détermine la volonté inévitablement et invinciblement au bien comme l'autre la détermine au mal ; il rira de cette subtilité puérile qui est indigne du profond sérieux d'une telle question. Il vous répondra avec moquerie et indignation : Hé ! qu'elle nécessité peut être plus forte que celle qui prévient inévitablement et qui détermine invinciblement ma volonté, tantôt au bien et tantôt au mal ? N'avouez-vous pas vous-même qu'il est nécessaire que ma volonté suive toujours tout ce qui la délecte le plus ? N'est-ce pas là ce que vous n'avez pas de honte d'attribuer à saint Augustin ? Ai-je besoin d'aucun autre principe pour m'autoriser dans une liberté épicurienne ? On n'a qu'à mettre d'un côté le plus grand docteur du parti, et de l'autre une personne qui n'a que le sens commun avec ce principe dont elle se prévaudra en faveur de son libertinage ; plus le docteur sera habile, plus il sera confondu et honteux des réponses absurdes auxquelles il sera réduit.

Mais j'abuse de la patience d'un malade. Pardon, mon cher père. Je suis avec vénération tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE
AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN,

Sur le même sujet.

Je suis persuadé, mon révérend père, que nous sommes tellement d'accord sur le point essentiel que les choses déjà accordées suffisent pour nous accorder sur celles dont nous ne convenons pas encore.

1.° Vous admettez la prescience infaillible de Dieu pour toutes nos volontés futures.

2.° Vous admettez aussi sans peine une prédilection de Dieu pour un certain nombre d'hommes sans préjudice à la dilection très-sincère en vertu de laquelle il donne à tous les autres des secours très-suffisans pour rendre leur salut possible. Voilà les deux points que vous m'accordez : vous m'en demandez un troisième que voici.

Vous voulez qu'un certain nombre de ces hommes, auxquels Dieu donne sans prédilection des secours très-suffisans, se sauvent par le secours de ces graces si suffisantes qui leur rendent le salut si parfaitement possible. Pourquoi, dites-vous, arriverait-il que de

tant d'hommes à qui il ne manque rien pour pouvoir se sauver, aucun ne se sauvât jamais; et si le défaut de prédestination est un obstacle invincible à leur salut, d'où vient que Dieu, qui veut avec tant de bonté les sauver tous, ne veut pas lever cet obstacle? Voici mes réponses que je tire des deux propositions que vous m'accordez.

1.° Je veux bien vous abandonner toute inégalité de secours entre les prédestinés et ceux qui ne le sont pas. Je veux bien supposer une grace commune et égale pour tous les hommes, comme saint Augustin semble l'avoir bien voulu supposer en écrivant à Simplicien. Dans cette supposition, que je fais ici sans conséquence, la prédestination pourrait encore rester toute entière, puisque la prédestination, selon saint Augustin, ne consiste qu'en deux points, savoir la prédilection et la prescience divine. Dans cette supposition Dieu pourrait encore aimer quelques hommes plus que tous les autres, leur vouloir un plus grand bien et vouloir s'assurer de les y faire parvenir. Dieu pourrait aussi se servir de sa prescience pour faire en sorte qu'une certaine grace commune et égale pour tous persuaderait ceux-ci quoiqu'elle ne persuadât point les autres. Ainsi dans cette supposition d'une grace générale et également donnée à tous, dans les mêmes dispositions au-dedans et les mêmes



circonstances au-dehors, je trouve encore la prédestination que je cherche et qui ne consiste que dans la prédilection et dans la prescience. Vous m'avez accordé la prédilection sans préjudice de la dilection sincère. Vous m'avez accordé aussi la prescience infaillible. Vous ne pouvez donc plus rejeter la prédestination que je borne à ces deux points. Dans cette supposition la prédestination n'est ni un secours intérieur de grace, ni aucune cause réelle qui influe dans le salut des hommes prédestinés. Sans la prédestination un homme a tous les secours les plus suffisans et la plus parfaite possibilité du salut. Le salut n'est pas plus prochainement possible au prédestiné qui se sauve qu'au non-prédestiné qui ne se sauve pas. La non-prédestination n'est la privation d'aucun secours réel de grace, puisque nous supposons que les uns et les autres ont la même grace générale sans ombre de distinction. La différence de l'événement entre ces deux sortes d'hommes ne vient ni du principe de la prédilection de Dieu pour les uns, puisqu'on suppose que cette prédilection n'opère aucune inégalité de grace entre eux, ni de la prescience, puisque ce n'est point la prescience qui fait que les hommes veulent ni le bien ni le mal, mais qu'au contraire c'est la détermination libre des volontés des hommes qui règle la prescience; en sorte que

cette prescience, comme saint Augustin l'assure, n'influe pas plus sur nos volontés futures que le souvenir d'un particulier influe sur nos volontés passées. Dans cette supposition que vous ne pouvez pas nier puisqu'elle ne contient que les deux points que vous avez déjà accordés, voilà une prédestination tellement certaine qu'aucun prédestiné ne périt et qu'aucun non-prédestiné ne se sauve. Il faut donc que vous admettiez comme moi ce qui vous paraît faire une si grande difficulté.

2.° Vous demandez d'où vient que nul de ces hommes qui ont le salut *dans la main de leur conseil*, et qui peuvent aussi prochainement que les prédestinés mêmes se sauver, puisqu'ils ont précisément la même grace, ne se sauvent pourtant jamais. Je vous réponds que ce qui empêche leur salut n'est point leur non-prédestination. Avec cette non-prédestination ils ont une grace entièrement égale à celle des prédestinés qui se sauvent; le défaut de prédilection ne les prive d'aucun secours réel. Quoiqu'ils soient moins aimés que les autres, ils ne sont pas moins secourus par la grace. La prescience même, par laquelle Dieu voit leur infidélité en même-temps que la fidélité des prédestinés, ne leur nuit en rien de réel; car cette prescience, comme je l'ai déjà remarqué, ne contribue en rien à leur infidélité; c'est au contraire leur infidélité, qui, étant future

par leur seul libre arbitre, se présente à la prescience de Dieu. Les hommes non-prédestinés ne manquent donc d'aucun secours réel que les prédestinés reçoivent; et il n'est pas permis de demander comment est-ce que Dieu veut sincèrement qu'ils se sauvent, puisqu'il les prive de la prédestination sans laquelle ils ne sauraient être sauvés. La prédestination ne consiste que dans deux choses jointes ensemble : l'une est une prédilection qui n'agit point sur les volontés et qui ne donne aucune grace au-dessus de la générale, en un mot le salut n'est pas plus possible avec cette prédilection que sans elle, et sans elle le salut est aussi possible que quand on l'a. L'autre chose qui entre dans la prédestination est la prescience. Or la prescience ne donne rien aux prédestinés, et ne prive de rien celui qui n'est pas prédestiné. Il est vrai que sans cette prescience du salut futur d'un homme il est impossible que cet homme soit sauvé; mais ce n'est qu'une impossibilité purement *conséquente*, comme celle qui fait qu'il est impossible qu'une chose ne soit pas arrivée autrefois quand je me souviens de l'avoir vue en son temps. Il ne faut donc que bien entendre la prédestination, et que la réduire aux deux seules choses dont elle est composée, pour conclure que la non prédestination ne rend nullement le salut impossible aux non-prédestinés, et

qu'elle

qu'elle ne leur diminue même en rien la possibilité du salut qui leur est commune avec les prédestinés. Vous n'avez qu'à dire de la prescience ce que vous dites de la prédestination pour sentir combien votre objection est facile à résoudre. En un sens de nécessité purement conséquente, il est vrai de dire que nul homme ne peut être sauvé si son salut n'est pas prévu de Dieu comme futur : en voudriez-vous conclure que la prescience de la perte d'un grand nombre d'hommes rend leur salut impossible et leur damnation nécessaire ?

3.° Allons plus loin et faisons une autre supposition, qui est de nous représenter Dieu voulant le salut de tous le hommes d'une volonté égale et conditionnelle sans en prédestiner aucun. Dans cette supposition Dieu dit en lui-même : Je les aime tous également ; je leur donne à tous le même secours de grace ; je les sauverai tous si tous y correspondent par leur libre arbitre. Je les condamnerai tous si tous y résistent par leur libre arbitre. Enfin les uns y correspondent, les autres n'y correspondent pas. Je récompenserai dans le ciel ceux qui se trouveront y avoir correspondu, et je punirai dans l'enfer ceux qui auront refusé d'y correspondre. Dans cette supposition il n'y aurait aucune prédestination, faute de prédilection pour les uns au-dessus des autres. Mais il resterait

une pure et simple prescience de la fidélité future des uns et de l'infidélité future des autres. Je soutiens néanmoins que dans ce système toute votre difficulté réelle resterait, et qu'on pourrait faire encore votre objection. On pourrait dire : D'où vient que Dieu n'a pas donné à tous un certain degré de grace qu'il voit dans les trésors infinis de sa puissance, et avec lequel il prévoit par sa prescience infaillible qu'il assurerait le salut de tous les hommes sans exception ? Il est impossible d'être sauvé sans la prescience de Dieu, nul ne peut être sauvé si Dieu ne prévoit qu'il le sera. Pourquoi donc Dieu, qui veut sincèrement, dit-on, sauver tous les hommes, en laisse-t-il un si grand nombre dont le salut n'est pas compris dans sa prescience, et qui par conséquent ne peuvent pas être sauvés ? Vous ne pouvez pas désavouer, mon révérend père, que cet argument ne conserve encore toute sa force contre vous après que vous aurez supprimé toute prédestination. Le salut de chaque homme est impossible, sans une prescience de la part de Dieu que cet homme sera sauvé. Ainsi, sans la prescience comme sans prédestination son salut ne peut jamais être futur. L'unique solution que vous puissiez donner à cette objection, c'est de dire que la simple prescience ne fait rien au salut, ni pour le procurer, ni pour l'em-

pêcher; que la prescience présuppose, pour ainsi dire, son objet futur, sans contribuer à le rendre tel, et que la nécessité qui en résulte n'est que purement *conséquente* : mais qu'au contraire la prédestination est une volonté de Dieu qui décide, qui prépare, qui arrange, et sans l'arrangement de laquelle il est impossible que le salut d'aucun homme arrive jamais. Mais ma réponse se réduit à ce que j'ai déjà établi. La prédestination n'est qu'un composé de la prédilection et de la prescience. Nous avons déjà vu que la prédilection seule n'opère rien, ni comme cause efficiente sur la volonté, ni comme cause distributive de certaines graces, puisque, suivant notre supposition, Dieu, nonobstant cette prédilection pour les uns, ne leur donne que la même grace précisément qu'il donne à tous les autres. Ce n'est donc pas la prédilection d'un tel homme qu'il assure son salut, puisqu'elle ne lui donne rien pour l'assurer plus qu'aux autres qui périssent, mais c'est la prescience qui se joint à la prédilection pour lui assurer le salut de certains hommes. Toute la sûreté de l'événement futur vient de cette prescience. Or la prescience ne peut jamais produire qu'une nécessité purement *conséquente*, soit qu'elle se trouve jointe à une prédilection en faveur de quelques hommes, soit qu'elle se trouve sans prédilection. Il est

donc évident que dans les deux systèmes l'un de la prédestination, l'autre de la simple prescience sans prédestination, il n'y a jamais qu'une nécessité purement *conséquente* qui n'ôte ni aux hommes qui se sauvent le pouvoir prochain de se perdre, ni à ceux qui se perdent le pouvoir prochain de se sauver. Vous convenez qu'il y a une prédilection outre la prescience. Vous êtes donc obligé, tout autant que moi, de répondre à l'objection, puisque vous n'admettez pas moins que moi les deux parties qui composent la prédestination. De plus, quand même vous voudriez supprimer la prédilection que vous admettez, et par conséquent anéantir toute prédestination, vous n'auriez pas moins besoin que moi de répondre à votre argument, puisque c'est la prescience seule et non la prédilection qui fait toute la difficulté dont vous êtes en peine, savoir celle de la certitude inévitable de l'événement futur. Je serai toujours en droit de répondre mot pour mot sur la prédestination tout ce que vous répondrez sur la prescience. Vous n'avez qu'à voir ce que saint Augustin dit des *élus*. Il les nomme sans cesse *præsciti*, et il met toujours la certitude de leur salut dans l'infaillibilité de la prescience de Dieu.

4.° Vous voudriez au moins qu'il y eût un certain nombre d'hommes non-prédestinés qui parvinssent au salut, afin qu'il pa-

rût par leur exemple qu'on peut se sauver et qu'on se sauve en effet sans prédestination; alors vous seriez consolé par les non-prédestinés qui peut-être se sauveront. Ainsi vous mettriez trois classes d'hommes. Les premiers seraient les saints prédestinés; les seconds, les saints non-prédestinés; et les derniers, les non-prédestinés qui périssent; mais permettez-moi de vous représenter mes difficultés.

1.° Où trouvez-vous les saints non-prédestinés? En voyez-vous quelque trace dans la tradition? Est-il permis d'avancer un système si nouveau et si inconnu aux anciens? *Nova sunt quæ dicitis, etc.*

2.° Ce tempérament ne lève point la difficulté : on reviendra toujours à vous dire que Dieu a prévu que les saints non-prédestinés se sauveraient avec une telle grace; qu'il a eu pour eux la bonne volonté de la leur donner précisément telle qu'il la prévoyait convenable pour assurer leur salut; qu'il ne l'a point fait au hasard d'une façon aveugle et indifférente, et qu'il a prévu que leur salut en serait la suite. On ne manquera pas d'ajouter que Dieu a vu de même la grace précise qui aurait sauvé pareillement les autres hommes non-prédestinés qui périssent, et qu'il n'a pas voulu la leur donner. Voilà, vous dira-t-on, la prescience et la prédilection qui étant jointes ensemble font une

prédestination complète. Ainsi votre système rassemble les défauts et les inconvéniens des deux extrémités opposées. D'un côté on vous soutiendra que vos saints non-prédestinés ont une prédestination véritable, puisqu'ils ont une prescience de Dieu jointe à une bonne volonté spéciale de leur donner la grace précise qu'il prévoit convenable pour les sauver : *Quomodo scit congruere, etc.* C'est ce qui doit nous paraître dur à l'égard des autres hommes non-prédestinés, qui périssent par le refus d'une pareille grace, sans laquelle il est impossible qu'ils soient jamais sauvés. D'un autre côté vous ne pouvez pas dire que certains hommes se sauvent étant privés de toute prédestination, sans énerver le dogme de la prédestination même. La tradition est toute contraire à cette nouveauté. Si certains hommes se sauvaiant sans prédestination ils se discerneraient eux-mêmes. En ce cas-là les plus grands saints, comme la sainte Vierge, saint Jean-Baptiste, les apôtres, etc. seraient discernés par une élection purement gratuite; mais les saints d'un ordre inférieur, qui se seraient sanctifiés sans prédestination, se seraient discernés eux-mêmes; ils pourraient dire : Quoique Dieu ne nous ait pas prédestinés, comme ces saints privilégiés, nous n'avons pas laissé néanmoins de parvenir sans ce privilége

à la même fin. Ce système rassemble les inconvéniens que vous sentez dans les deux autres.

3.° Vous me demanderez encore comment il se peut faire que de tant de millions d'hommes qui ont reçu des graces très-suffisantes pour leur rendre le salut pleinement possible, il n'y en a jamais aucun qui use d'un pouvoir si complet, et qui parvienne à ce salut qu'ils ont tous, pour ainsi dire, *dans la main de leur conseil.* Je vous réponds que la cause de leur infidélité à ces graces n'est autre que leur libre arbitre; qu'il ne faut point remonter plus haut que leur volonté, et qu'il ne faut pas s'étonner que nul de ces hommes ne se sauve point, puisque Dieu voit par sa prescience infaillible qu'aucun d'eux ne voudra faire ce qui dépend de lui pour se sauver. Vous reviendrez peut-être encore à me demander : D'où vient qu'un si prodigieux nombre d'hommes, comme de concert, refusent de se servir d'un pouvoir si complet ? Je ne puis vous en donner aucune autre cause ni source que leur libre arbitre que Dieu leur laisse. Pour expliquer ceci permettez-moi de faire une parabole : Un roi offre à dix millions de ses sujets une récompense avec tous les moyens pour la gagner. Ce prince est prophète. Il prévoit infailliblement par l'esprit de prophétie qu'il n'y aura parmi ces dix millions d'hommes,

pas même un seul homme qui se veuille donner la peine nécessaire pour remporter le prix offert, et que cette multitude innombrable s'en privera par sa mauvaise volonté qui sera néanmoins très-libre; il voit seulement cent mille hommes qui se détermineront autrement et qui remporteront le prix négligé par ceux-ci. Ce prince prophète voit infailliblement cet événement futur sans y avoir aucune part. Il ne produit nullement cette mauvaise volonté future de tant d'hommes. Il ne la voit qu'à cause que tous ces hommes, parfaitement libres de gagner le prix offert, se détermineront d'eux-mêmes, malgré lui, à ne le pas vouloir; il voit cet événement futur sans y contribuer, comme je vois une campagne que mes yeux regardent sans l'avoir faite, comme ma mémoire me rappelle les actions passées d'autrui où je n'ai eu aucune part, et comme le sens commun me fait prévoir, sur des vraisemblances très-fortes, certaines actions futures de mon prochain dont je voudrais le détourner. L'unique différence qui est entre la prévoyance de Dieu et la mienne, est que la sienne est infaillible et que la mienne peut faillir. Du reste sa prévoyance n'influe pas plus que la mienne sur son objet futur. La comparaison du prince prophète et très-propre à faire entendre combien la prévoyance de Dieu est infaillible sans être cause de ce

qu'elle prévoit. Ne dites point que c'est la prévoyance du prince prophète qui est cause que tant de millions d'hommes, comme de concert, refusent de gagner le prix qu'il leur offre. Ne demandez point d'autres raisons de ce refus si universel que leur volonté libre et mal disposée par son propre choix. Mais dès que vous avez supposé que ce prince prophète a prévu infailliblement que les dix millions d'hommes ne voudront pas gagner son prix que cent autres mille hommes gagneront, il ne vous est plus permis de vouloir supposer qu'il y aura quelques hommes au-delà des cent mille prévus qui voudront gagner cette récompense. Ce n'est nullement à ce prince, mais à des hommes innombrables, que vous devez demander pourquoi est-ce qu'ils sont tous comme d'accord pour ne vouloir pas ce qu'il ne tient qu'à eux de vouloir. Pour le prince, il les prévient, il les excite, il les exhorte, il leur donne tous les secours dont ils ont un vrai besoin pour pouvoir remporter le prix qu'il leur promet : il ne tient nullement à lui, il ne tient qu'à eux ; mais étant pleinement libres de vouloir ou de ne vouloir pas, ils choisissent de ne point vouloir. Le prince qui est prophète ne fait que prévoir infailliblement leur mauvaise volonté future. Or il est évident que dès qu'il la voit par une prévoyance prophétique, on ne peut plus supposer qu'elle n'est pas future, puis-

que cette prévoyance ne peut pas être fautive. Ce serait se contredire visiblement et renverser sa propre supposition, que de supposer d'un côté que le prince prophète voit le refus futur de tous les hommes, et que de supposer de l'autre côté que ce refus infailliblement prévu n'arrivera jamais pour une partie de ces gens-là. Il ne reste qu'à changer simplement les noms, et qu'à dire de la prescience divine, qui est infaillible, ce que vous êtes obligé de dire de celle du prince prophète. Elle voit d'une façon toute nue et purement spéculative ce que le libre arbitre des hommes décidera, comme mes yeux regardent un tableau que je n'ai pas fait, ou comme je me souviens d'une action d'autrui, ou bien, pour revenir à notre comparaison, comme le prophète prévoit une faute et un malheur de son prochain, qu'il ne peut empêcher par toutes ses offres.

6°. Quand on embrasse dans toute son étendue le plan de la prédestination, il n'y a que deux points qui doivent nous étonner. Le premier est que Dieu, qui aime sincèrement tous les hommes pour les conduire à leur dernière fin, savoir leur salut, ne donne pas à tous sans exception ce qu'il donne aux seuls *élus*, savoir une grace qu'il voit convenir pour assurer le salut de chacun d'eux, *quomodo scit congruerè*, etc. Dieu tient ces graces dans les trésors de sa puissance;

il les voit distinctement : s'il les donnait, tous sans exception seraint sauvés. Il ne veut pas les donner, quoiqu'il donne à tous des graces très-suffisantes, avec lesqu'elles ils auront la pleine et parfaite possibilité du salut dont ils ne voudront pas se servir. Le second point est que Dieu préfère d'une façon purement gratuite les uns aux autres pour les graces congrues ou assaisonnées, *quomodo scit congruere*, etc. Ces graces, si vous voulez, sont au même degré que celle des hommes non-prédestinés ; elles ne sont pas plus fortes, elles ne donnent point plus de facilité : en un mot je veux bien supposer qu'elles sont entièrement les mêmes quant à leur degré ou force, quant aux circonstances extérieures, et même quand à la tentation qui est à vaincre au-dedans. Mais Dieu prévoit que cette même grace, qui fera vouloir Jacques par le seul choix de son libre arbitre ainsi prévu et aidé, ne fera point vouloir Antoine par le choix de son libre arbitre qui résistera librement à cet attrait et à ce secours. Dieu, en prévoyant que cette grace sauvera l'un et ne sauvera pas l'autre, la donne également à tous les deux avec une dilection qui paraît très-inégale. D'où vient que Dieu aime plus l'un que l'autre par cet amour si gratuit et si prévenant ? C'est sur ces deux points que l'église dit après saint Paul et avec saint Augustin, *O altitudo !* etc.

7.º Pour moi, dans cette incertitude, je ne puis trouver aucun repos que dans l'amour de préférence de Dieu à moi. Je sais que le nombre des non-prédestinés est incomparablement plus grand que celui des prédestinés. Ainsi toutes les fois que je m'arrêterai aux vraisemblances humaines, sur-tout en rappelant le souvenir de mes infidélités, je serai dévoré par une frayeur que rien n'apaisera de ne me point trouver du petit nombre des prédestinés. L'incertitude seule doit suffire pour causer le plus intolérable tourment quand il s'agit d'une décision telle que celle du salut éternel. On en peut juger par les inquiétudes mortelles d'un homme qui tirerait au billet pour être pendu, avec une apparence cent fois plus grande de l'être que de ne l'être pas. Dans cette horrible incertitude pour le salut éternel, qui est-ce qui peut calmer mon cœur? Sera-ce la certitude de la volonté sincère de Dieu pour me sauver? Hé! ne vois-je pas que la multitude innombrable périt nonobstant cette sincère volonté? Quoi donc? Sera-ce la prédestination? C'est elle-même qui me fera trembler de n'y être pas compris. Sur quoi donc me rassurerai-je? Ou bien serais-je tranquille et content à la veille d'une décision, non-seulement si incertaine, mais encore où je vois tant de motifs de craindre pour mon éternité? Encore une

fois, sur quoi est-ce que je fonde le repos de mon cœur ? Si c'est sur mon salut, c'est sur le sable mouvant, non par l'incertitude des promesses de Dieu, mais par l'incertitude qui vient de ma propre fragilité. Puis-je apaiser mon cœur, puis-je respirer; puis-je vivre, si je ne m'appuie que sur une espérance si incertaine de ma part, quoique très-certaine de la part de Dieu ? Sera-ce l'incertitude qui nourrira mon cœur ? Hé ! c'est elle qui le rongerait. De quoi donc puis-je vivre comme suspendu par un cheveu au-dessus de l'abyme de l'enfer ? Je puis m'étourdir, m'enivrer, me mettre dans une espèce de délire, et goûter une joie de frénétique dans cette horrible situation ; mais je ne puis être mis dans une véritable paix que par un amour de préférence de Dieu à moi, qui soit indépendant de mon incertitude. Si je n'aimais Dieu que pour mon salut, ce salut si incertain ne pourrait pas me mettre en paix; plus je le voudrais, plus je serais troublé par son incertitude. Ma paix ne viendra donc que d'un amour qui m'attache à Dieu indépendamment même de la récompense, quoique je la desire, l'espère et la demande en tout état, selon la volonté très-expresse de Dieu.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Sur la nature de la grace.

Vous me demandez, mon révérend père, en quoi consiste la grace. Je vous réponds que la grace (sans examiner, selon la philosophie de l'école, son entité) est Dieu opérant dans l'ame ; 1.° la grace donne à l'entendement une illustration ; 2.° elle donne à la volonté un attrait prévenant, un plaisir indélibéré, un sentiment doux et agréable qui est en elle sans elle ; 3.° elle augmente la force de la volonté afin qu'elle puisse actuellement, dans ce moment, vouloir le bien ; 4.° elle l'excite à ce se servir de cette force nouvellement donnée. Jusques-là cette grace n'est que prévenante et en nous sans nous. Or rien de tout ce qui est en nous sans nous ne nous détermine ; autrement notre détermination serait mise en nous sans nous ; nous ne nous déterminerions pas, mais nous serions déterminés *ad unum* comme les bêtes, ainsi que parle saint Thomas ; ce serait se jouer des termes que de dire dans cette supposition : L'homme est dans l'indifférence active et dans la li-

berté d'exercice, l'homme délibère et se détermine lui-même et choisit. Tous ces termes deviendraient ridicules. Pour ce qui est d'augmenter la force de la volonté, c'est le moyen le plus décisif pour faire vouloir l'homme sans le nécessiter. Aussi voyons-nous que saint Augustin, après avoir dit, *Facit ut velimus*, ou quelque autre chose semblable, s'explique en ajoutant *adjuvando*. En effet comme le péché n'est qu'une défaillance de la volonté, et qu'au contraire le bon vouloir est une force de la volonté qui se tourne au bien, c'est tourner la volonté au bien et la soutenir contre le mal aussi efficacement qu'il est possible sans la nécessiter; c'est opérer le bon vouloir en elle et avec elle, que de lui donner une force nouvelle pour le bien : *adjuvando*.

On peut dire même que la grace médicinale doit être principalement une grace de force pour aider la puissance, parce que le mal ne consiste que dans l'affaiblissement de cette même puissance : ainsi le mal étant l'impuissance de vouloir, le remède doit être une grace de pouvoir vouloir; mais de pouvoir si proportionné à l'affaiblissement actuel, que la volonté dans ce moment se trouve aussi forte par la grace que si elle était saine et entière. Il faut encore ajouter que Dieu voit cette proportion telle que la volonté voudra ce qu'elle doit vouloir : *Quo-*

modo eis vocari aptum est.... quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.

Mais enfin la liberté qu'Adam a perdue est la même que Jesus-Christ a rendue à ses enfans. Or celle d'Adam était de pleine indifférence active : donc la grace qui prévient et qui fortifie la volonté de l'homme, loin de la nécessiter au bien, doit la remettre dans le véritable équilibre entre le bien et le mal, comme Adam y était avant son péché. Il faut encore observer que saint Augustin n'a jamais disputé avec les pélagiens de la nature de la liberté de mérite et de démérite; il l'a toujours supposée telle précisément avec eux qu'il l'avait établie contre les manichéens sans en rien rétracter. Il n'a été question pour saint Augustin que de soutenir que la grace que Dieu donne pour s'assurer du bon vouloir des élus ne détruit point cette liberté. Ainsi il est évident qu'il faut trouver, selon saint Augustin, sous l'impression actuelle de cette grace prévenante, la même liberté qu'il avait établie contre les manichéens, et que les pélagiens voulaient défendre contre lui. Voilà ce qui regarde la grace prévenante qui est en nous sans nous, qui est une grace tout ensemble de secours et d'attrait, de force et d'invitation : elle donne et elle demande; elle donne la force de vouloir, et elle excite au vouloir même.

Venons à la grace de coopération. Dieu, après nous avoir fortifiés et excités, agit avec nous; c'est ce qui est marqué dans les prières de l'église aussi bien que dans les ouvrages des théologiens. Dieu produit avec nous notre acte qui est notre bon vouloir; il en est la cause avec nous, mais cause immédiate et indivisible avec nous; mais tout ce qui n'est que secours, forces nouvelles, coopération sans prévention de causalité par essence, ne peut nécessiter. Je ne nécessite point un goutteux à marcher quand je ne fais que le soutenir, que l'aider, que l'inviter, que lui donner des alimens propres à remplir ses nerfs d'esprits abondans, pourvu que je ne l'entraîne point. Ainsi nous pouvons prendre à la lettre ces paroles, *Deus operatur in nobis velle et perficere*, sans admettre autre chose que le concours surnaturel pour la grace coopérante et concomitante, *Facit ut velimus* : mais c'est toujous *adjuvando*. Il est vrai seulement que Dieu proportionne si bien pour ses *élus* la grace prévenante, excitante et fortifiante, au besoin de la volonté, qu'il s'assure de sa coopération : *Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat. Ita suadetur, ut persuadeatur*. Il le fait parce qu'il a une prédilection pour ses *élus* et une volonté spéciale pour leur salut, qu'il n'a point pour celui des hommes qui ne sont qu'*appelés*

quoiqu'il veuille sincèrement sauver ceux-ci ; 1.° en ce qu'il leur donne des moyens suffisans de salut ; 2.° en ce qu'il veut effectivement les sauver, s'ils y coopèrent comme ils le peuvent.

C'est de cette volonté spéciale du salut des élus qui ne peut être frustrée de son effet, c'est d'elle et non pas de la grace, dont saint Augustin dit souvent qu'elle est invincible, indéclinable, toute-puissante. La grace n'est point indéclinable par sa nature ou essence : si elle l'était, il faudrait de bonne foi admettre avec les contre-remontrans de Dordrecht le système de l'irrésistibilité de l'homme à la grace ; car irrésistible et indéclinable sont termes synonymes entre gens de bonne foi. C'est se moquer de dire qu'on puisse résister à ce qui est indéclinable et tout-puissant. Donnez aux contre-remontrans l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité, ils n'en demanderont jamais davantage. Mais saint Augustin n'emploie ces termes que pour la volonté prédestinante : si elle n'est que congrue, son effet n'est que très-vraisemblable et non absolument certain. Mais faut-il s'étonner que son effet soit certain et indéclinable, puisque Dieu le voit déjà présent à ses yeux ? Dieu voit comme présent tout ce qu'il veut. Ce qui est présent devant lui ne saurait point ne pas être : en tout cela il n'y a qu'une nécessité conséquente ou identique.

Mais la grace est-elle par son essence une cause nécessaire de mon vouloir ? Est-il vrai que non-seulement Dieu produise avec moi mon vouloir, ce qui n'est que le simple concours surnaturel, mais encore que sa grace, mise en moi sans moi, soit la cause qui me détermine à vouloir ? En un mot est-il une cause prévenante qui détermine nécessairement son concours et le mien pour mon acte ? Si on le dit, les contre-remontrans n'ont plus rien de réel à desirer. Voilà l'indéclinabilité ou l'irrésistibilité qui vient de l'essence de la grace même ; en sorte que l'irrésistibilité sera aussi absolue que les essences sont immuables. Si vous voulez nier sérieusement l'irrésistibilité, il ne vous reste plus qu'à dire que la volonté prédestinante est indéclinable et toute-puissante par une nécessité ou irrésistibilité purement conséquente et identique. Il n'est pas possible que ce qui est ne soit pas : or le bon vouloir de l'homme est déjà présent aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu s'est-il assuré de ce bon vouloir de l'homme ? Saint Augustin ne l'explique pas, et il y aurait de la témérité à aller plus loin que lui. Il dit (1) *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur*. Il dit ailleurs, parlant des peuples qui s'attachèrent à David (2) : *Num-*

(1) De Præd. Serm. cap. XIX, n. 42.
(2) De Corrept. et Grat. cap. XIV, n. 45.

quid corporalibus ullis vinculis alligavit? Intus egit, corda tenuit, corda movit, eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit. Mais il dit ces choses autant pour l'ordre naturel que pour le surnaturel, il le dit autant des mauvaises volontés des impies, par exemple, de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Artaxerxès, de Saül et d'Achitophel, que des amis de Dieu. Il ne s'agit point précisément de la grace médicinale pour les actes méritoires. Sa thèse est générale, qu'il donne comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute sans être impie, savoir que Dieu a une puissance toute-puissante d'incliner les cœurs où il veut: *Sine dubio habens humanorum cordium quò placeret inclinandorum omnipotentissimam potestatem.* Mais c'est sur de tels passages que les contre-remontrans établissent leur irrésistibilité; et ils ne manquent pas d'attribuer à la nature ou essence de la grace ce que saint Augustin ne dit que de la volonté de Dieu. Ils ne manquent pas de citer ces paroles du même endroit (1): *Non est itaque dubitandum voluntati Dei, qui et in cœlo et in terra omnia quæcumque voluit fecit, et qui etiam illa quæ futura sunt fecit, humanas voluntates non posse resistere quominùs ipse faciat quod*

(1) Ibid.

vult, quandoquidem etiam de ipsis hominum voluntatibus, quod vult, cùm vult, facit. Si vous dites que cette irrésistibilité dont parle saint Augustin quand il dit, *Humanas voluntates non posse resistere*, vient de la nature de la grace même, voilà l'*irrésistibilité* de Dordrecht. Si au contraire vous dites que la grace n'est point par sa nature irrésistible, c'est-à-dire indéclinable ou nécessitante, mais que c'est seulement le décret ou la volonté de Dieu, qui ne peut être frustrée de son effet, puisqu'il voit déjà comme présent tout ce qu'il veut, vous ne mettez l'efficacité de la grace que dans sa congruité : *Ita suadetur, ut persuadeatur. Quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Alors vous dites avec saint Augustin que la nécessité qu'impose la volonté toute-puissante n'est pas une nécessité nécessitante, puisqu'elle n'est qu'identique. Dieu voit ce que nous appelons futur contingent comme une chose déjà présente et déjà faite : *Qui etiam illa quæ futura sunt fecit.* Il a déjà fait ce bon vouloir qui est encore futur à l'égard de l'homme, et par conséquent il en est bien assuré : *Certissimè liberantur, indéclinabiliter, insuperabiliter, omnipotentissimâ voluntate.* Tout cela est vrai ; il le voit déjà fait : faut-il s'étonner que l'homme ne puisse résister à une volonté quand il est déjà vrai

qu'il ne lui résiste point ? D'ailleurs il est vrai que Dieu a dans les trésors de sa toute-puissance et de sa sagesse des moyens infinis et inépuisables de gagner les cœurs des hommes, de les persuader, de les toucher, de les incliner, de leur faire vouloir ce qu'il veut, de tourner même, selon ses desseins, leurs volontés les plus impies : *In nobis mirabili modo et ineffabili operatur.* Ce n'est point par des liens grossiers, par des causes nécessitantes de leur propre nature qu'il s'assure de notre vouloir. Si un ami d'un génie supérieur à son ami est souvent sûr de le persuader *certissimè*, quoiqu'il ne puisse ni mettre quelque chose en lui ni en ôter quelque chose ; s'il est vrai qu'il peut tout sur cet ami pour la persuasion raisonnable, à combien plus forte raison Dieu, qui sait tout et qui porte dans les cœurs toute la force qu'il lui plaît, peut-il s'assurer de faire vouloir le bien à l'homme quand il l'a résolu ! Eh ! qu'y a-t-il de plus naturel, pour ainsi dire, que de vouloir ce qui est véritablement bon ? Qu'est-ce que le péché sinon une erreur et une déraison ? Encore une fois, qu'est-ce que le péché sinon une chûte, une faiblesse, une défaillance de la volonté ? Plus Dieu éclaire et fortifie l'homme, plus il l'éloigne de la défaillance, de l'erreur et du vice. Il s'assure donc de l'entendement et puis de la volonté de

l'homme, 1.° en le persuadant, *Ita suadetur, ut persuadeatur;* 2.° en le fortifiant contre sa faiblesse, *adjuvando.*

Pour les moyens de persuader et de fortifier ils sont infinis dans les trésors de Dieu, *Mirabili modo et ineffabili.* Il ne serait pas Dieu s'il ne savait pas s'assurer quand il lui plaira du cœur de chaque homme, et pour faire le bien et pour régler le mal. Voilà la vérité générale, tant pour l'ordre naturel et même pour toutes les actions des impies, que pour l'ordre surnaturel et pour les bonnes œuvres des saints. Il ne reste qu'à dire, après saint Augustin, que Dieu fait par sa grace médicinale, dans un pécheur pour sa conversion, ou dans un juste pour sa persévérance, ce qu'il a su faire dans le cœur des impies, par exemple, dans le cœur des Juifs qui condamnèrent et crucifièrent Jesus-Christ, pour s'assurer de l'accomplissement de son décret sur la mort du Sauveur, *Quod consilium et manus tua decreverunt fieri.* C'est seulement en ce sens que saint Augustin dit, *Eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit :* c'est-à-dire seulement qu'il invite, qu'il attire, qu'il incline, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat;* qu'il s'insinue et invite si bien qu'il persuade, *ita suadetur ut persuadeatur;* qu'il aide et fortifie l'homme contre lui-

même, *adjuvando;* qu'enfin il opère avec l'homme, comme cause, le vouloir de l'homme même, *eosque voluntatibus eorum, quas ipse in illis operatus est, traxit.* Aussi voyons-nous que saint Augustin déclare que la prédestination n'ajoute rien à la simple prescience que le seul don des graces qui aident, qui persuadent, et qui sont si congrues, que la volonté qui peut les rendre inefficaces ne veut pas le faire, *quomodo scit ei congruere, ut vocantem non respuat.* Voilà la dernière borne entre cette doctrine et l'irrésistibilité des contre-remontrans de Dordrecht, c'est-à-dire les plus outrés protestans. Il n'y a aucun milieu réel dont un homme sincère et sérieux puisse s'accommoder.

AUTRE LETTRE
AU PÈRE L'AMI,
BÉNÉDICTIN.

Du motif de la délectation et de la fin de notre vouloir.

La délectation ni délibérée ni indélibérée ne doit jamais être la cause finale non plus que l'efficiente de notre vouloir.

Pour la délectation indélibérée et involontaire, elle ne peut être qu'un sentiment agréable,



agréable. Vouloir la vertu pour son plaisir, c'est tomber dans l'épicurisme. Epicure mettait la dernière fin dans la volupté, c'est-à-dire dans le plaisir en général. Que ce plaisir vienne à l'occasion du corps ou non, n'importe ; c'est toujours également le plaisir de l'ame, c'est-à-dire la modification de la substance pensante et incorporelle. Or cette modification de mon ame n'est point distinguée d'elle : agir pour mon plaisir c'est agir pour moi ; plus le plaisir est grand, plus nous agissons pour nous-mêmes en le recherchant comme notre fin. Les plaisirs courts et imparfaits sont une espèce de félicité très-imparfaite et momentanée. La parfaite félicité de l'ame est un plaisir parfait, suprême et permanent ; mais enfin c'est un plaisir : et quiconque se propose pour fin ce suprême plaisir, se propose soi-même pour fin ; sa fin est d'être heureux par le plus grand plaisir. C'est ce qu'Epicure se proposait : il avait pour fin dernière le plaisir en général, quel qu'il fût, ou du moins l'exemption de toute douleur, parce que cette exemption mettait l'ame en état de jouir d'elle-même et de se faire heureuse. Si vous supposez que l'ame peut pratiquer la vertu pour le plaisir, vous voulez qu'elle rapporte son vouloir délibéré et vertueux, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus parfait et de plus sublime en elle, à ce qu'il y a de moins

parfait, c'est-à-dire à un plaisir indélibéré, involontaire et aveugle, semblable à celui qu'on attribue d'ordinaire aux bêtes. C'est renverser l'ordre; c'est tomber dans l'erreur d'Epicure que tous les sages païens ont détestée. Que le plaisir vienne à l'occasion du corps ou non, il n'en est pas moins un plaisir indélibéré et involontaire de l'ame auquel la vertu ne peut être rapportée sans la dégrader.

Pour la délectation délibérée, comme elle n'est que notre propre vouloir, elle n'est que la vertu même quand le vouloir est bon. Or est-il que la vertu ne peut jamais être sa propre fin dernière; et c'est en quoi les stoïciens se sont trompés grossièrement. 1.° La vertu de l'homme est la modification de sa volonté qui n'est point réellement distinguée de sa volonté même. Ainsi si sa vertu était sa dernière fin, il serait réellement lui-même sa dernière fin. La dernière fin qu'il se proposerait ce serait soi-même, parfait et orné de toutes les beautés de la vertu et de la sagesse : c'est le renversement de la dernière fin qui doit être Dieu seul. 2.° Nos actes délibérés, comme saint Thomas l'a très-bien remarqué, ne peuvent jamais par leur nature être notre dernière fin. Qui dit un acte délibéré, dit un acte qui a une fin pour laquelle il est fait et à laquelle il se rapporte. Or il y a une évidente contra-

diction à dire qu'un acte est la dernière fin de lui-même, puisque lui-même est fait pour une fin ultérieure à soi. Comme voir dit un objet qu'on voit (c'est la comparaison de saint Thomas), tout de même vouloir dit un objet, c'est-à-dire un bien qu'on veut comme fin de son vouloir. De même que la vision a toujours un terme ou objet au-delà de soi, c'est-à-dire un corps lumineux, coloré, figuré, etc. de même le vouloir ne peut donc jamais être la fin dernière, puisque le vouloir lui-même tend à un objet, c'est-à-dire à quelque bien au-delà de soi, dont il fait sa fin et auquel il se rapporte. D'où il faut conclure avec évidence que la vertu ne peut être sa propre fin, mais qu'elle doit avoir un objet, c'est-à-dire un bien qui est sa fin au-delà d'elle, de même que ma vision ne peut être l'objet que je vois. L'homme peut bien, en exerçant une vertu, vouloir en acquérir ou augmenter une autre, et se la proposer alors pour objet ou motif; mais cette autre vertu qu'il veut doit toujours avoir une fin ultérieure. L'homme peut bien aussi vouloir toutes les vertus réunies en lui pour devenir parfait; mais alors c'est lui-même parfait dont il fait la fin de toutes ces vertus. La béatitude même, en quelque sens que vous la preniez, ne peut jamais être notre dernière fin proprement dite. Si vous entendez par béa-

titude le parfait amour de Dieu, qui est un amour de complaisance, il est évident que cet acte n'est point à lui-même sa propre fin, et que Dieu seul est l'objet ou fin ultérieure qui doit le terminer. Il est vrai qu'on veut aimer l'objet qu'on aime; c'est la spontanéité du vouloir : mais le vouloir n'est pas l'objet ou la fin du vouloir même; en voulant, on agit pour une fin ultérieure à son vouloir; on veut quelque chose; cette chose qu'on veut dans l'acte de béatitude c'est Dieu glorifié. Ainsi Dieu est une fin réellement ultérieure à l'acte d'amour suprême qu'on nomme béatitude, et par lequel il est aimé. Ce dernier acte est ce qu'on nomme la béatitude. Elle est le dernier acte et non la dernière fin; car ce dernier acte a une fin ultérieure à soi, savoir Dieu qui est son objet.

Ainsi le plaisir indélibéré et involontaire ne peut jamais être la fin d'aucun vouloir vertueux; et le plaisir délibéré, qui est le vouloir vertueux même, a toujours une fin ultérieure à soi : ainsi le plaisir n'est ni la cause efficiente ni la finale du vouloir.

AUTRE LETTRE
AU PÈRE LAMI,
BÉNÉDICTIN.

De la prière, par rapport à la délectation sensible.

Les principes que j'ai réfutés ne sont pas seulement absurdes en métaphysique, ils sont encore pernicieux en morale et incompatibles avec la solide piété : en voici en abrégé les principaux inconvéniens.

1.° Si le plaisir ou la délectation est la cause efficiente et nécessaire de tout bon vouloir, il faut conclure qu'on n'a le bon vouloir qu'autant qu'on a le plaisir.

2.° Le plaisir étant un sentiment de l'ame il ne peut être que sensible. Je n'entends point par sensible ce qui passe par le canal des sens corporels : je veux dire seulement que tout sentiment de l'ame doit être senti par elle; autrement il ne serait pas sentiment, puisque sentiment ne dit que l'action ou passion de sentir. Par exemple il y aurait une contradiction évidente à dire que j'ai un sentiment de dépit, d'orgueil, purement spirituel, et à dire que je ne le sens pas. Tout de même il y aurait de la con-

tradiction à dire que les démons ont un sentiment de douleur, et à dire que c'est une douleur qu'ils ne sentent pas. D'où il s'ensuit que tout plaisir, comme toute douleur, étant un sentiment, tout plaisir est un goût et une délectation sensible. Il faudra conclure, sur les principes ci-dessus posés, qu'il n'y a point de bon vouloir dans l'homme quand il n'y a point en lui de plaisir ni de goût sensible pour le bien. Ce plaisir pourra être plus ou moins vif et sensible, plus ou moins aperçu par réflexion; mais enfin quand l'hòmme ne le pourra point trouver en soi, il s'ensuivra qu'il n'y sera point.

3.° Il faudra dire qu'il est inutile de s'efforcer à prier, à demander, à desirer, à vouloir le bien, si on n'en a aucun plaisir sensible, et si en se tâtant bien soi-même on n'y peut trouver aucun sentiment de délectation; car il est inutile de tenter l'impossible. Or on ne peut former le bon vouloir sans son unique et essentielle cause efficiente qui est le plaisir sensible; ce serait produire une chimère, c'est-à-dire un triangle sans côtés, une montagne sans vallée. Il faut donc attendre ce plaisir sensible qui vient en nous sans nous; et par lequel seul nous pouvons vouloir le bien.

4.° Il faut conclure que le bon vouloir diminue à proportion qu'on sent diminuer

le sentiment de plaisir à l'égard du bien, et que tous les dégoûts intérieurs qu'éprouvent les saints sont autant de diminutions de la grace et de la bonne volonté.

5.° Bien loin de s'efforcer inutilement à prier et à vouloir aimer, etc. quand les aridités, les privations de goûts sensibles, les dégoûts, les épreuves, les tentations viennent, il faut alors croire que tout est perdu, et se désespérer pour le salut, supposé qu'on ne trouve plus en soi aucun reste de goût et de plaisir; car le plaisir sensible ne peut point venir sans que nous le sentions : donc il ne vient point quand nous ne le sentons pas; et quand il ne vient pas il est extravagant de s'imaginer qu'on puisse former aucun vouloir de bien sans lui.

6.° Tous les pères, tous les auteurs ascétiques, tous les contemplatifs approuvés de l'église sont donc des insensés quand ils assurent que l'oraison, l'amour, en un mot la perfection, se consomment par les épreuves où l'on est privé des goûts et consolations sensibles. Saint Jacques même a tort de dire, *Si quis vestrûm tristatur, oret.* Eh! comment pouvoir prier, c'est-à-dire vouloir le bien, pendant qu'on manque de la cause efficiente de ce bon vouloir, savoir le plaisir sensible ou la joie prévenante qui le produit? Ainsi il faut renverser toutes les maximes et les expériences des saints, depuis

les apôtres jusqu'à nous, pour ne juger plus de la vie intérieure que par le plaisir, comme on juge du froid et du chaud par un thermomètre.

7.° Il faudra aussi conclure qu'on aime Dieu, qu'on fait une merveilleuse oraison, et qu'on est parfait dès qu'on sent un grand plaisir ou délectation par rapport aux choses de Dieu. Si le plaisir sensible est la cause nécessaire du bon vouloir, ce signe du bon vouloir ne peut jamais être équivoque : par-tout où est la cause nécessaire, là est l'effet dont on pourra, sans craindre de se flatter, se juger soi-même infailliblement pour son intérieur, sur le degré de plaisir qu'on sent actuellement par rapport à Dieu.

8.° C'est nier l'état du purgatoire, où les ames privées de tout plaisir sensible, et souffrant actuellement une très-grande douleur, ont néanmoins le bon vouloir à un très-haut degré. Peut-on voir une plus pernicieuse illusion que celle qui naît de ce principe ? Quand l'homme, qui par sa corruption n'aime que le plaisir et la gloire, n'a plus qu'à chercher le plaisir pour se croire parfait, qu'est-ce que son imagination ne lui fournira point pour nourrir sa vaine présomption par une ferveur douce et flatteuse ? Jamais les fanatiques n'ont présenté aux ames simples un poison si subtil et si dangereux.

En général tout dépendra du plaisir sen-

sible dans les exercices de la vie intérieure. Quand le goût sensible viendra, on sera transporté et on se croira ravi au troisième ciel; dès que le goût sensible manquera, on désespérera de tout, onquittera tous les bons exercices. Jugez des suites affreuses de cette espèce de désespoir où l'ame ne cherchera plus d'aliment intérieur, n'en connaissant point d'autre que le plaisir qui lui échappe.

Vous me demandez ce qu'il faut établir en la place de cette monstrueuse spiritualité. Je vous réponds qu'il faut s'en tenir à celle de tous les saints et de toute l'église, qui est de croire qu'on doit persévérer patiemment dans l'amour et dans l'oraison en pure foi, quand Dieu nous prive de tout plaisir et de tout goût sensibles, de toute lumière consolante; et qu'on aime d'autant plus purement alors, qu'on aime sans sentir, comme on croit avec plus de mérite lorsqu'on croit sans voir. Le sentir ne dépend pas de nous, mais le vouloir en dépend. Dieu ne nous demandera pas d'avoir senti, puisqu'il n'a pas mis le sentiment dans la main de notre conseil; mais il nous demandera d'avoir voulu et persévéré dans le bon vouloir, parce qu'il nous en a donné la liberté véritable. Renversez ce fondement, vous renverserez toute la vie chrétienne, tout l'ouvrage intérieur de la foi, et toutes les voies de perfection dans les épreuves. Aussi voyons-nous que ceux qui

s'attachent à cette délectation sensible ne comptent pour rien que la seule ferveur d'imagination : ils ne veulent qu'une ivresse spirituelle, qu'un goût empsessé des bonnes œuvres, qu'un zèle ardent pour les austérités, qu'une méditation raisonnée et consolante, qui est plutôt une étude agréable de tête échauffée qu'une raison : ils croient que tout est perdu en eux dès que cette chaleur et cê plaisir leur manquent; et ils se scandalisent d'autrui d'une manière âpre, noire et farouche, dès qu'ils n'y trouvent point ce goût et cette ferveur d'imagination. Pour le véritable homme intérieur, il demeure en paix et en égalité de cœur dans les inégalités qu'il éprouve, suivant ce qui est si bien enseigné dans le troisième livre de l'Imitation de Jesus-Christ et dans saint François de Sales.

Vous me demandez si l'oraison doit être longue. Je vous réponds que les anciens demandaient d'abord des oraisons courtes, mais fréquentes; c'est ce que saint Augustin a enseigné à Proba; c'est ce que vous trouverez dans les saints qui ont donné des règles communes pour la multitude des commençans qui veulent se convertir et travailler à leur perfection dans la solitude. En effet ce qu'ils appellent oraison, qui est une espèce d'oraison jaculatoire, ne peut être que court. Ils lisaient, ils méditaient, ils récitaient des

pseaumes, ils variaient leurs occupations intérieures. De temps en temps ils revenaient à de vives affections et à une présence de Dieu amoureuse et sensible : ces traits enflammés et véhémens ne pouvaient être que courts, et demandaient de fréquens intervalles; ils auraient épuisé les ames et se seraient tournés peu-à-peu en formules gênantes. Aussi voyons-nous que nos offices sont pleins de lectures de l'écriture, de chant des pseaumes, et de courtes oraisons ou demandes. Mais nous apprenons, par saint Clément, par Cassien et par les autres ascètes, que le but de ces fréquentes et courtes oraisons était d'accoutumer peu-à-peu les solitaires à une contemplation presque continuelle. Lisez les Conférences 9, 10 et 11 de Cassien; vous voyez que S. Antoine passait la nuit en oraison; vous voyez que les autres contemplatifs étaient dans une présence de Dieu familière et presque perpétuelle. Lisez le Trésor ascétique; alors ces oraisons jaculatoires n'étaient plus si vives ni si marquées mais étaient plus profondes, plus familières, plus paisibles et presque sans relâche. Tant que vous n'appelerez oraison que des actes vifs et formés avec ardeur et goût sensible, vous n'en pourrez jamais faire long-temps de suite, et vous ignorerez toujours la manière d'accomplir le précepte de Jesus-Christ et de l'apôtre pour l'oraison

sans intermission ; vous demeurerez sec, raisonneur, critique, toujours ombrageux sur votre propre oraison, et cherchant sans cesse le goût sensible qui tantôt vous fuira et tantôt vous éblouira dangereusement.

Il faut donc assujetir les ames à une oraison réglée, d'abord courte à la vérité, pour modérer leur ferveur naissante et ménager leurs forces, mais qui croisse à mesure que vous voyez la grace agir en elles, pour les rendre capables d'être plus long-temps de suite et plus paisiblement dans la présence amoureuse de Dieu. Si dans la suite ces ames sont dans l'obscurité, dans la sécheresse, dans la privation de ce plaisir et de cette ferveur sensible qui leur rendait d'abord la vertu si douce, elles doivent se souvenir que les apôtres passèrent des douceurs du Tabor aux horreurs du Calvaire ; que saint Pierre, enivré sur le Tabor, ne savait ce qu'il disait en disant, *Bonum est nos hìc esse ; si vis, faciamus hìc tria tabernacula ;* qu'enfin Jesus-Christ parlait dès lors de sa passion avec Moïse et avec Elie, parce que les consolations préparent aux croix. Il faut accoutumer peu-à-peu ces ames à vouloir sans sentir, ce qui est le martyre intérieur. La plus pure oraison commence, dit sainte Thérèse, dans ces épreuves et ces privations où l'on est tenté de croire qu'elle cesse, et où l'on la quitte souvent par dé-

couragement. Il faut pourtant juger de l'arbre par les fruits, c'est-à-dire examiner si ces ames qui perdent le goût sensible sont fidèles, dociles, sincères, humbles, mortifiées. Il faut aussi leur faire éviter l'oisiveté intérieure. Si elles ont besoin de lectures, de méditation, de pratique, il ne faut ni les leur soustraire à contre-temps ni craindre de les y mettre, si on éprouve qu'elles en tirent *quelque suc*, comme parle le bienheureux Jean de la Croix.

Mais enfin rien n'est si pernicieux à la piété que de supposer que la délectation sensible décide de tout. Que ceux qui ne veulent écouter que saint Augustin l'écoutent au moins sur ceci. Il assure qu'il nous est souvent utile de ne voir point notre ouvrage et n'y prendre point de plaisir (1) : *Ideo quisque nostrûm bonum opus suscipere, agere, implere, nunc scit, nunc nescit, nunc delectatur, nunc non dalectatur; ut noverit non suæ facultatis, sed divini muneris esse, vel quod scit, vel quod delectatur : ac sic ab electionis vanitate sanetur*. Quoique la délectation involontaire, c'est-à-dire le goût, manque, la délectation délibérée, qui est la fidélité du bon vouloir, peut persévérer et se perfectionner.

(1) De Pecc. Merit. et Remiss. lib. II.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Pardon, mon révérend père, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine ni qui vienne d'aucune réserve. Voici seulement ce que je pense là-dessus.

Notre corps n'a besoin que d'être nourri; il lui suffit que l'ame qui le gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, et que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'ame elle a un autre besoin : si elle était simple elle pourrait recevoir toujours une force sensible et en bien user : mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement et ses bons desirs. Si elle voit, du moins ce n'est qu'à demi, et d'une manière si confuse qu'elle ne peut s'en assurer; encore ne laisse-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaisance malgré une incertitude si humiliante : que ne ferait-elle point si elle voyait clairement la grace qui l'inspire et sa fidèle correspondance ? Dieu fait donc deux choses pour l'ame, au lieu qu'il n'en

fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim et le plaisir de manger ; tout cela est sensible. Pour l'ame il donne la faim, qui est le desir de la nourriture ; mais en accordant ce don il se cache, de peur que l'ame ne s'y complaise vainement : ainsi, dans les temps d'épreuves où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles et les desirs ardens. Comme l'ame tournait en poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu l'a réduite à ne sentir que dégoût, langueur, faiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels ; elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu : mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible, qui est très-différent du fond de la chose ; l'oraison est très-différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit ; le malade n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir. Sainte Thérèse remarquait que beaucoup d'ames quittaient par découragement l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans les sens ni dans l'imagination ; elle est dans l'esprit et dans la volonté. On peut se tromper beaucoup en parlant de plaisir et de délectation. Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui pré-

vient la volonté ; celui-là peut être séparé d'une très-véritable oraison : il y a le plaisir délibéré qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le psalmiste commande et à laquelle il promet une récompense (1) : *Delectare in Domino, et dabit tibi pétitiones cordis tui.* Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parce qu'elle est l'oraison même : mais cette délectation, qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélibérée qui est sensible ; la première peut être très-réelle et ne donner aucun goût consolant.

C'est ainsi que les ames les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très-sèche, sans conserver le goût et le plaisir de faire oraison ; autrement il faudrait dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les ames privées du plaisir sensible par les épreuves ont perdu l'amour de Dieu et sont dans l'illusion ; ce serait renverser toute la conduite des ames et réduire toute la piété

(1) Ps. 37, v. 4

au plaisir de l'imagination ; c'est ce qui nous menerait au fanatisme le plus dangereux : chacun se jugerait soi-même pour son degré de perfection par son degré de dégoût et de plaisir. C'est ce que font bien souvent des ames sans y prendre garde ; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison ; elles sont toutes dans le sentiment ; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent ; elles deviennent en quelque manière enthousiastes. Sont-elles en ferveur ? Elles entreprennent et décident tout ; rien ne les arrête, nulle autorité ne les modère. La ferveur sensible tarit-elle ? Aussitôt ces ames se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent ; c'est toujours à recommencer : elles tournent comme une girouette à tout vent ; elles ne suivent Jesus-Christ que pour les pains miraculeusement multipliés ; elles veulent des cailles au désert ; elles cherchent toujours, comme saint Pierre, à dresser des tentes sur le Tabor, et à dire : O que nous sommes bien ici ! Heureuse l'ame qui est également fidèle dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse (1) ! *Sicut mons Sion non commovebitur.* Elle mange le pain quotidien de pure foi, et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce

(1) Ps. 124, v. 1.

que Dieu lui cache : elle se contente de croire ce que l'église lui enseigne, d'aimer Dieu d'une volonté toute nue, et de faire, quoi qu'il lui en coûte, tout ce que l'évangile commande et conseille : si le goût vient, elle le reçoit comme le soutien de sa faiblesse ; s'il échappe, elle en porte en paix la privation et aime toujours. C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement et tantôt l'illusion ; au contraire c'est cette fidélité, dans la privation du sensible, qui préserve de l'illusion. Quand on perd le goût sensible, sans se procurer cette perte par infidélité, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parens sevrent : le pain sec et dur est moins doux mais plus nourrissant que le lait ; la correction d'un précepteur fait plus que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause, et arrêtons-nous à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraison que quand le plaisir de faire oraison nous échappe ; c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et par conséquent celui du recours à Dieu et de l'oraison la plus intime. D'un autre côté il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'ame ; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination

se mêle souvent et nous flatte. Suivons Jesus-Christ à la croix comme saint Jean; c'est ce qui ne nous trompera point. Saint Pierre fut dans une espèce d'illusion sur le Tabor. Il est aisé de se dire à soi-même, J'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant; *Noli credere affectui tuo qui nunc est.*

Je suis fort aise, mon révérend père, d'apprendre que vous êtes content et édifié de la personne que vous avez vue. J'espère que L. de B. m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu suspend vos études, il vous réduit à faire quelque chose de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi comme je prie pour vous. Mille fois tout à vous sans réserve.

AUTRE LETTRE AU PÈRE LAMI,

BÉNÉDICTIN.

Je ne veux point, mon révérend père, former aucun sentiment sur la sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après avoir observé de près le dé-

tail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi qu'en général. Je craindrais fort que la lecture des choses extraordinaires n'eût fait trop d'impression sur une imagination faible. D'ailleurs l'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre est de conduire cette personne comme si on ne fesait attention à aucune de ces choses, et de l'obliger à ne s'y arrêter elle-même jamais volontairement : c'est le vrai moyen de découvrir si l'amour-propre ne l'attache point à ces prétendues graces. Rien ne pique tant l'amour-propre et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple qui compte pour rien ces merveilles, et qui assujetit la personne en qui elles sont à faire comme si elle ne les avait pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit précautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la règle du bienheureux Jean de la Croix, qui est expliquée à fond dans ses ouvrages : *On outrepasse toujours*, dit-il, *ces lumières, et on demeure dans l'obscurité de la foi nue*. Cette obscurité et ce détachement n'empêchent pas que les impressions de graces et de lumière

ne se fassent dans l'ame, supposé que ces dons soient réels; et s'ils ne le sont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien garantit l'ame de l'illusion. De plus, cette conduite ne gêne point une ame pour les véritables attraits de Dieu; car elle ne s'y oppose point: elle ne pourrait que contrister l'amour-propre qui voudrait tirer une secrète complaisance de ces états extraordinaires; et c'est précisément ce qu'il importe de retrancher. Enfin quand même ces choses seraient certainement réelles et excellentes, il serait capital d'en détacher une ame et de l'accoutumer à une vie de pure foi : quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux ; *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro*. C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au bien-aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exempte des piéges de l'orgueil. Cette simplicité et cette nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agissez que par cet esprit de foi que vous devez inspirer à cette personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secourue dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnemens naturels, mais l'esprit de grace

et les conseils des saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui sont très-opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend père, tout à vous à jamais en lui.

LETTRE

SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits faibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les ames, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les ames à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres par Jesus-Chrit. La direction est donc une

fonction toute divine, qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent souvent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue! Après tout, Jesus-Christ n'a rien fait en vain : il a donné des pasteurs à son troupeau, et ces pasteurs doivent diriger; car le devoir du pasteur est de conduire les brebis, de les connaître, comme dit Jesus-Christ, chacune en particulier, de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs faiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages et de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai directeur; il n'en faudrait point d'autre que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois trop peu appliqués au travail pastoral, ne manquaient ni de temps, ni de zèle, ni d'expérience pour mener les ames jusqu'à la perfection de l'évangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses : c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur et avec son autorité, celui qui paraît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pas-

teur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine et de tout excès dans ses maximes, mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde et les grandeurs les plus éblouissantes, en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai; mais on le trouvera pourtant pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher.

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode et qu'on voit en estime parmi les grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher; c'est porter le goût du monde et de la vanité jusques dans les choses

ses les plus sérieuses de la religion ; c'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons ; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu et qui éteint l'esprit de grace. Cherchez donc un directeur loin du monde et à qui le monde ne soit rien, qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui par leur conduite vous fassent espérer que leurs conseils seront bons ; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des soins d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on veut choisir, et l'éprouver en le consultant pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, et si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver

l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines serait capable de tout ruiner pour le salut ; si on était assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède serait de rompre courageusement, et de mettre sa conscience en liberté pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur ? J'avoue que la plupart des gens ne sont guère capables de faire ce discernement, et il faudrait désespérer pour eux d'un bon choix si on ne comptait que sur leurs talens naturels ; mais Dieu infiniment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt où l'amour-propre rapporte tout à soi, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grace seront vos guides ; Dieu verra votre cœur et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même sans réserve, que pour ne tenir à rien. Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit,

vous donnera la demande de votre cœur ; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte, c'est sur celui de Dieu : priez sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre où on n'a que soi-même pour objet, ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez, arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcherait d'être docile à celui qui doit vous conduire, et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment, mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme ; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter et tenter contre l'obéissance : mais il faudrait n'obéir jamais aux hommes si on voulait attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grace : ces imperfections feront encore plus de peine ; mais elles ne gâteront rien, pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement en résistant à l'esprit de grace : mais si ses intentions cessaient d'être pures et droites, Dieu ne permettrait pas qu'il continuât de conduire les ames simples et recueillies qui se seraient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints

directeurs pour les humilier, il est très-important de ne s'en scandaliser pas. Ces imperfections sont souvent très-utiles, car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant, par sa propre expérience, aux faiblesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grace, attentif aux momens de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrable de Jesus-Christ, que Saint Pierre, comme remarquent les pères, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes, ni connaître même le fond de leur intérieur : ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles; il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et

d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux ames quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les ames : car la véritable gravité est simple, douce, accommodante, et même pleine d'une gaieté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement : elles croient qu'on ne les écoute point si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seraient les plus utiles, et elles en cherchent qui veuillent bien perdre du temps avec elles. Oh si elles savaient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindraient de profaner un temps si précieux et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte,

songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce qu'on n'est ni humble ni simple, qu'on n'entre point d'abord en matière et qu'on fait de si longs détours avant que de venir au but; d'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchait que des conseils évangéliques, il faudrait peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer au cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousies et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des ames droites. Il y a encore moins à consulter quand on est dans une communauté régulière; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les exercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans le cœur. Quand même ils se tromperaient ou décideraient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseraient pas d'être bons pour nous, et leurs défauts nous servent souvent d'une manière plus efficace que leurs vertus à mourir à notre propre volonté. Dieu met

tout en œuvre pour sanctifier ses enfans quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors; comme le pasteur à choses égales, devrait être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystère de la direction. C'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même et d'une expérience consommée verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministère des prêtres pour les sacremens, pour la doctrine, et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner, comme saint François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation, pour éviter la multitude des directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais

comme il arrive fort souvent qu'une supérieure, quoiqu'excellente, n'ait point encore ce parfait détachement et cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs ? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs : cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même ; vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connaissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs et qui vous rendent lâche dans votre état; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte ; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses : dans tous ces cas rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même ; il faut, comme je l'ai déjà remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du pasteur, et qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra ? Sera-ce vous-même ?

Eh! c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, faible, aveugle, découragé, aux prises avec vous-même; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations; vous êtes votre plus cruel ennemi: il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les penchans de votre amour-propre; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

D'ailleurs l'oraison, qui est le canal des graces et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimères et d'illusions, si vous n'y êtes conduit par une personne qui connaisse par expérience les voies de Dieu. Le remède qui doit guérir toutes vos misères se changera en poison mortel. Il vous faut une direction douce et modérée, mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos desirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous et en votre vertu, qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier, Hélas? que ferais-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver? est-il sur la terre? Dieu l'y mettra

N 5

pour vous, et vous le fera trouver si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu ! si j'osais former quelque plainte, l'unique chose dont je me plaindrais serait que vous n'en donnez point assez à votre église de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété avec quelques apparences trompeuses ! Combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapables d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement ! Je vous rends graces, Seigneur, de leur cacher vos mystères de grace, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connaissent que les dehors de votre maison sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire ! Hélas ! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les ames, qu'ils rétrécissent toujours pendant que l'Esprit saint veut les élargir ! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement ! Quels dangers d'illusion et d'égarement ! Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer et pour embraser vos enfans ? Que le nombre en est petit ! Où sont-ils ? et qui osera es-

pérer de les trouver ? Heureux ceux qui les trouvent ! qu'ils en rendent graces et qu'ils en profitent. Ames droites, âmes simples, où êtes-vous ! qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs : car c'est à vous que Dieu les donnera ; vous les ferez par vos prières ; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grace : le reste gémira avec des secours imparfaits, mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfans selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

LETTRE

SUR LA CONFESSION ET LA COMMUNION.

Vous m'avez fait, madame, une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi, sur les confessions et sur les communions.

L'eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus familier; et les pères l'appellent le pain quotidien. Les premiers siècles rompaient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostome, célébrons-nous les mystères si personne n'y

participe. Assister à la messe sans y participer à la communion est une action comme estropiée ; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jesus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y sont appelés ; ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'eucharistie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive : ces deux actions se rapportent l'une à l'autre ; et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures : on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et on serait surpris de voir un laïque qui communierait tous les jours de la semaine. Pourvu que le laïque vive en bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre, comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les per-

sonnes qui sont assujeties ou à des règles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagemens du monde dans lesquels il faut garder des mesures : j'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections et qui sont volontairement dans des péchés véniels sont indignes de cette communion quotidienne; mais pour les ames simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien; leurs infirmités involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du sacrement et à l'esprit de l'église que de vouloir respecter l'eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire je suis pur; mais il ne faut jamais se juger soi-même, il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La règle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et on se fortifie : au contraire la confession est un remède; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en

cette vie ; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jesus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauraient remettre les péchés secrets qu'on ne leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'église puisse demander ; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels, à plus forte raison les véniels. Il ne paraît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ces péchés véniels. Les pères, sur-tout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'oraison dominicale, par les jeûnes de l'église et par les aumônes ; principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu consume nos imperfections comme la paille. Beaucoup de péchés légers sont remis à l'ame qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens pères de l'église, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils vivaient très-pure-

ment, et qu'il ne paraît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avait à s'accuser que de ces fautes légères et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'église est bien différent. Mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre. Le fidèle peut donc y avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des ames qui se purifient admirablement par cette voie. Ce serait une indiscrétion scandaleuse que d'ôter cette consolation et cette source de grace à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution : on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi : celui à qui on parle est un confesseur qu'on a choisi et dont on est quelquefois entêté. Autant que la confession est amère aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoisent, et qui y cherchent une certaine

routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les confesseurs sages et fermes doivent donc discerner le besoin de leurs pénitens, et l'usage qu'ils font de leurs confessions pour les rendre plus ou moins fréquentes. J'ose dire en général que la matière fort souvent n'est pas traitée avec assez de sérieux et de sobriété. Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses; l'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au-delà de leur besoin, pour le bon exemple; l'autre, de se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très-sainte, et de tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.

LETTRE PREMIÈRE

A UNE RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Que direz-vous de moi, ma chère sœur? je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre vie du B. Jean de la Croix; mais je m'en vais la lire au plutôt et bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur: ces maximes sont de l'esprit de Dieu, et il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses: il y a

même dans ces maximes bien entendues de grands principes de vie intérieure qui demandent beaucoup d'expérience et de grace. Ce que je souhaite de vous, ma chère sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talens humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme parce qu'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre, mais parce qu'il est l'homme de Providence pour vous, et qu'il est votre supérieur, ou que vos supérieurs agréent qu'il vous conduise, et que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement et du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre à vous laisser subjuguer par l'esprit de grace et à mourir à vous-même. Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chère sœur, que je voudrais vous appauvrir du côté de l'esprit ! Ecoutez saint Paul : *Vous êtes prudens en Jesus-Christ pour nous ; nous sommes insensés pour lui.* Ne craignez point d'être indiscrète. A Dieu ne plaise que je veuille de vous aucune indiscrétion ! mais je ne voudrais laisser en vous qu'une sagesse de pure grace, qui conduit simplement les ames fidèles, quand elles ne se laissent aller ni à l'humeur, ni aux passions, ni à l'amour-propre, ni à aucun mouvement naturel. Alors

ce qu'on appelle dans le monde esprit, raisonnement et goût, tombera. Il ne restera qu'une raison simple, docile à l'esprit de Dieu, et une obéissance d'enfant pour nos supérieurs, sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.

LETTRE II

A LA MÊME.

J'ai beaucoup pensé à vous devant Dieu depuis deux ou trois jours. Je ne saurais souffrir votre esprit ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrais vous voir pauvre d'esprit et ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talens sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir ; mais quand on les recherche, quand on les préfère à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grace. Au nom de Dieu laissez-là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement. Le B. Jean de la Croix donnait bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La véritable

grace nous fait tout à tous indistinctement ; elle rabaisse tous les talens, elle applanit tout, elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chère sœur, de mes indiscrétions. Mille et mille fois tout à vous en notre Seigneur Jesus-Christ.

LETTRE III

A LA MÊME.

J'AI pensé, ma chère sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps; et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurais assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumières de grace et les communications intérieures qu'il vous paraît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange où de telles lumières sont tout au moins très-douteuses et très-suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le B. Jean de la Croix le dit si souvent. Sainte Thérèse même paraît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans sa septième demeure du Château de l'Ame. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien

tout ce qui paraît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu; et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterais pour votre sûreté que M. votre supérieur, qui est plein de mérite, de science et de vertu, vous tînt aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieurs et de vos anciennes est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort : mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation; elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter en rien, et de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné, car ce qui vous est donné quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de

la foi pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grace, et ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y aurait mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il serait trop long et on ne saurait tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenter toute la jalousie de son amour sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le B. Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même : n'en cherchez point d'autres. Tout à vous en Jesus-Christ Notre-Seigneur. A lui seul gloire à jamais.

LETTRE IV.

A LA MÊME.

Si je vous ai écrit, ma chère sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez, mais c'est que je voudrais que vous fussiez loin de tous les piéges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre

maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture avec un esprit accoutumé au raisonnement depuis votre enfance; on pourrait même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant desirer que vous marchiez toujours dans la voie de la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abattre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumières et de toutes les graces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui : mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant; et cela n'empêchera point leur effet si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres; ne le faites que par pure obéissance et dans une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les ames de grace se communiquent comme la grace même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, et réservant la nourriture solide aux forts pendant qu'on donne le lait aux enfans. Le dépôt entier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'église : mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que cha-

cun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très-aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite où nous pourrons parler ensemble; après quoi vous me confierez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant je prierai notre Seigneur de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la croix dans l'esprit de Jesus-Christ : tout le zèle empressé que vous aurez pour le salut de vos parens leur sera peu utile. On voudrait par principe de nature communiquer la grace : elle ne se communique que par mort à soi-même et à son zèle trop naturel. Attendez en paix les momens de Dieu. Jesus-Christ dit souvent, *Mon heure n'est pas encore venue*. On voudrait bien la faire venir; mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort et non pas de vie; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telle est la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talens et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre pour être digne de devenir l'instru-

ment des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mère prieure et aux autres de votre maison combien je les révère.

LETTRE V

A LA MÊME.

Je ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois : craignez votre esprit et celui de ceux qui en ont : ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement ; il ne s'accommode que des enfans et des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures : lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et de dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les graces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandemens et les conseils de l'évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même et d'agir simplement sans réflexion,

réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connaître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chère sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous : recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie notre Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

LETTRE VI

A LA MÊME.

J'ai reçu, ma très-honorée sœur, une réponse de la personne qui vous est si chère : elle ne tend qu'à entrer en dispute et qu'à vouloir m'y engager avec ses ministres.

Cette dispute avec eux n'aboutirait à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La prière ôte l'enflure du cœur que la science et la dispute donnent. Si les hommes voulaient prier avec amour et humilité, tous les cœurs seraient bientôt réunis; les nouveautés disparaîtraient, et l'église serait en paix. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillemens les plus rigoureux sont adoucis dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourrait en tout porterait en paix toutes les croix. Mais nous sommes faibles et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que les appuis mondains; on y renonce plus tard et avec plus de peine. Si on se détachait des consolations les plus spirituelles dès que Dieu en prive, on mettrait sa consolation, comme dit l'Imitation de Jesus-Christ, à être sans consolation dans sa peine. Je serais ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux: mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux qu'aux choses plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous et dévoué

à tout ce qui vous appartient avec le zèle le plus sincère.

LETTRE VII

A LA MÊME.

Du 25 décembre 1711.

Je voudrais, ma très-honorée sœur, être à portée de vous témoigner plus régulièrement par mes lettres combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentimens des hommes changent; ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidèle.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux: je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles, que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions? Que voulons-nous sinon l'abattement de la chair et la soumission de l'esprit à Dieu? A l'égard de vos lectures, je ne saurais les regretter pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jesus-Christ que de lire ses

souffrances : l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse ; l'autre est la pratique réelle et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur : c'est une excellente oraison que d'être uni à Jesus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu sans faire une oraison très-pure et très-réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connaissez l'endroit où S. Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'apôtre, il quitta le livre, *et ne voulut point continuer de lire, parce qu'il n'en avait plus besoin et qu'une lumière de paix s'était répandue dans son cœur*. Quand Dieu nourrit au-dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grace vous présentera dans l'oraison pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que Jesus-Christ, pa-

role substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités; il nous accoutume à l'impuissance et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre. O l'excellente leçon! Quel livre pourrait nous instruire plus fortement? Ce que je vous demande très-instamment, est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagemens qu'on vous offre comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez et qui vous sont impossibles. Au reste Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa consolation à n'en avoir aucune pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance*, dit le Seigneur, *si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit, et écrasé intérieurement?* Leurs lumières, leurs sentimens, leurs œuvres, soutiennent les autres; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez sans vous contraindre les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir: mais j'aime bien

ce que vous appelez *votre stupidité ;* elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de vos sentimens sublimes, qui vous donneraient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps et votre esprit ; l'un et l'autre est abattu. Au reste je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 d'août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en notre Seigneur.

LETTRE VIII

A la même,

Au sujet de la mort de M. l'abbé de Langeron, son fidèle et plus ancien ami.

Je n'ai point la force que vous m'attribuez ; j'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite avec un abattement qui montre un cœur très-faible. Maintenant mon imagination est un peu apaisée, et il ne me reste qu'une amertume et une espèce de langueur

intérieure. Mais l'adoucissement ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états n'est qu'imagination et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui fesait la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par la lassitude de la douleur, et par besoin de soulagement. L'imagination qu'un coup si imprévu avait saisie et troublée s'y accoutume et se calme. Hélas ! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grace y opère. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin qui était si simple et si paisible, que vous en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouillait un peu, ses pensées étaient toutes de grace, de foi, de docilité, de patience, et d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse sans vous parler de cette *joie de la foi* dont parle S. Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerais à Dieu et à mon ami même, si je ne voulais pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignais tant de perdre. On ne peut

être plus touché que je le suis de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites de vous en payer au centuple.

LETTRES
SUR
L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

PRÉFACE.

Nous voilà parvenus aux œuvres spirituelles de M. de Cambrai. C'est la partie de notre édition la plus embarrassante.

Ce recueil, digne de la piété de cet écrivain célèbre, n'est cependant pas exempt de taches. Quelques-uns des traités ou des lettres qui le composent, avaient été écrits avant la condamnation de son livre des Maximes des Saints : *il ne les avait pas revus depuis, et ils se ressentent des erreurs qu'on lui reproche.*

Les personnes à qui M. de Fénélon les adressait, jalouses, après sa mort, de faire part au public de ce que ces différens écrits contenaient d'excellent, les livrèrent, avec empressement et sans examen, à l'imprimeur qui voulait en faire une édition.

La première ne fut qu'en deux volumes; on la porta par la suite jusqu'à quatre tomes in-douze et à deux volumes petit in-folio.

L'édition in-douze de 1737 *et celle in-f.° de* 1738, *faites l'une et l'autre sous les yeux de M. le marquis de Fénélon, ambassadeur en Hollande, sont, sans contredit, les plus pures et les plus parfaites. On se servit pour elles des manuscrits*

originaux de l'auteur, ou de copies exactes et collationnées, autant qu'on le put, sur les originaux. On rétablit ce qui avait été altéré dans les premières éditions ; on les purgea du mélange qui défigurait certains morceaux ; et l'on mit dans tout ce recueil un meilleur arrangement des matières et une division plus exacte et plus claire.

Nous ne changerons rien au texte dans les endroits mêmes où il semblerait exiger quelques corrections. L'église seule a le droit de corriger Fénélon. Elle l'a fait ; il s'y est soumis ; et cette soumission humble et sincère, qu'on doit sans cesse se rappeler, est le vrai correctif des taches qui restent dans ces œuvres, et un sûr garant de la pureté constante de ses intentions. Une réflexion que nous devons faire, et qui peut servir d'excuse, sinon d'apologie, aux sentimens, ou plutôt aux expressions de Fénélon, c'est que le langage des théologiens, mystiques sur-tout, n'est parvenu à une entière exactitude que lorsqu'il a été invariablement fixé par quelque décision de l'église.

Avant le bref d'Innocent XII, la question de l'amour pur, des bornes qu'on doit mettre à l'abandon, à la sainte indifférence, qui ne doivent jamais s'étendre jusqu'au sacrifice du salut, n'était pas décidée.

Les auteurs ascétiques, qui donnaient plus à la piété sensible qu'au raisonnement, avaient outré la manière. M. de Fénélon embrassa de bonne foi et sans envie de faire secte des sentimens qui s'accordaient si bien avec la piété tendre et affectueuse dont il était pénétré.

La preuve que, malgré ces sentimens, il était toujours très-orthodoxe dans le fond de son ame, c'est qu'il s'est toujours plaint de n'être pas entendu; c'est qu'il a toujours promis d'écouter l'église quand elle parlerait; c'est qu'il l'a écoutée quand elle a parlé; et que, depuis, il n'a rien dit, rien écrit qui ne prouvât que sa docilité était aussi sincère qu'elle avait été prompte.

Le jugement du S. Siège, reçu par toutes les églises et unanimement par celle de France, a non-seulement assuré la doctrine, mais fixé le langage de l'église sur tous ces objets.

Il ne faut donc pas juger M. de Fénélon comme on jugerait un écrivain qui emploierait maintenant les expressions dont il s'est servi.

On trouve, dans les pères antérieurs au concile de Nicée, des manières de parler qui, après le concile, auraient été justement suspectes; et personne ne s'est plaint qu'on ne les ait pas corrigées dans

l'édition de leurs œuvres ; personne ne s'est avisé de proscrire leurs ouvrages et de les traiter d'hérétiques.

A quoi servirait-il d'ailleurs que nous fissions des changemens dans cette partie de notre édition ? A la décréditer, à la déshonorer en quelque sorte, à la faire passer pour incomplète et infidèle.

Ces traités spirituels sont, depuis long-temps, entre les mains de tout le monde ; les éditions en ont été multipliées, pour ainsi dire, à l'infini, et il n'est presque point de personnes pieuses qui ne les aient lues et méditées.

Nous croyons cependant, par zèle pour la pureté de la foi pour entrer dans les vues de l'auteur et nous conformer à ses intentions, devoir précautionner le lecteur contre certaines expressions exagérées, susceptibles d'un mauvais sens, et néanmoins assez familières aux auteurs qui ont écrit sur la spiritualité.

C'est d'après M. de Fénélon lui-même et les explications qu'il a données dans les défenses des Maximes des Saints et dans les écrits postérieurs à cet ouvrage, que nous allons déterminer ici le sens dans lequel il veut, avec l'église, qu'on entende ses expressions.

Quand donc notre auteur parle d'abandon total à Dieu, d'oubli de tous nos in-

térêts, de soumission entière à la volonté divine, quelque rigoureuse qu'elle puisse être, il faut se rappeler, comme l'auteur en convient dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et comme la foi et la raison nous l'enseignent, que, quelque soumis que nous devions être à cette volonté suprême, il ne nous est permis, dans aucune circonstance de notre vie, d'acquiescer à notre réprobation, parce qu'elle renferme essentiellement le renoncement à l'amour et à la possession de Dieu.

Ainsi, quoiqu'il faille aimer Dieu et tendre à la perfection de cet amour, il faut aussi, selon l'apôtre, toujours craindre et espérer : craindre pour veiller sur soi ; et espérer, se confier dans la grace de Jesus-Christ, pour travailler avec joie et avec constance à nous procurer l'amour et la possession de Dieu.

M. de Fénélon revient souvent, et toujours vivement, à l'amour pur ; il voudrait allumer dans tous les cœurs cette flamme divine. Nous le voudrions comme lui ; nous croyons même qu'il est possible, qu'il est utile d'en faire des actes fréquens ; que, sur la terre, nous devons tendre avec la grace à la perfection de cet amour, et nous y exciter souvent, quoique nous ne puissions parvenir à cette perfection que dans le ciel. Mais nous

pensons avec l'église, et avec M. de Cambrai, qui s'est soumis à ses décisions sans hésitation et sans équivoque, que les plus grands saints ici-bas, que ceux qui agissent le plus habituellement par le principe sublime et entraînant de l'amour divin, n'y sont pas établis d'une manière fixe et invariable; que ce n'est point, que ce ne peut pas être un état stable et permanent; et que, dans cette région ténébreuse, dans cette vallée de misère et de larmes, tous doivent marcher avec précaution, avec crainte et tremblement; tous doivent sans cesse s'affermir dans la foi, animer et soutenir l'amour même par des actes formels et souvent réitérés de crainte et d'espérance. Qui se existimat stare, videat ne cadat : *Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber.* I.ere aux Corinth. c. 10, v. 12.

Malheur à l'ame présomptueuse qui croirait commettre une imperfection en considérant Dieu comme terrible dans ses châtimens, comme magnifique dans ses récompenses, et regarderait comme indigne d'elle, comme contraire à l'amour qu'elle doit à Dieu, le souvenir de ses perfections et l'exercice de la crainte et de l'espérance qu'elles doivent nous inspirer! Serva timorem, et in illo veterasce : *Conservez la crainte de Dieu,*

vieillissez dans cette crainte. Eccli. c. 2, v. 6.

Ceux qui ont voulu séparer l'intérêt de la créature de son amour pour Dieu, n'ont rien conçu à la nature humaine : ils ont été aussi mauvais philosophes que théologiens dangereux. Il est possible de séparer de cet amour l'intérêt réfléchi, l'intérêt recherché, l'intérêt qui se considère directement, principalement, uniquement; et c'est, sans doute, à cet intérêt, tout occupé de lui, sans presque aucun rapport à Dieu, que M. de Fénélon déclare une guerre si ouverte.

L'amour pur est bien plus noble, plus généreux : mais il n'est pas sans intérêt, parce que ce sentiment est nécessaire et inhérent à la volonté.

Les mystiques se sont trop arrêtés à ce que présente de bas le mot d'intérêt. C'est que, dans l'usage ordinaire, il réveille l'idée de profit, d'argent et de fortune. Mais ne s'ennoblit-il pas quand il s'agit de l'honneur, du bien général, et de la gloire de l'état ? Pourquoi nous dégraderait-il quand il nous excite à servir Dieu et même à l'aimer pour éviter le souverain malheur et parvenir au bonheur suprême ?

M. de Fénélon dit encore que, pour arriver au parfait détachement, il faut

consentir à tout perdre, jusqu'à ses vertus; c'est-à-dire, tout sentiment de complaisance dans les vertus qu'on croit avoir, tout acte de propriété de ses vertus; en sorte qu'on les attribuerait plus à ses efforts et à son travail qu'à la bonté et à la grace de Dieu; c'est-à-dire qu'il faut perdre tout desir empressé de ces dons sublimes et extraordinaires, qui ne font pas la vraie sainteté et qui peuvent en être l'écueil; tout sentiment, en un mot, qui, quoique bon en lui-même, conduirait à nous faire oublier notre misère, et nous empêcherait de veiller sur nous et de tout craindre de notre faiblesse.

La preuve que ce vertueux prélat entend comme nous l'expliquons cette perte en Dieu de nos vertus, c'est qu'il nous rappelle souvent à notre petitesse; c'est qu'il nous exhorte sans cesse à l'humilité; c'est qu'il ne veut que nous détournions les yeux de ce que nous fesons de bien, que pour nous armer contre les ruses, les piéges et les retours si ordinaires et si dangereux de l'orgueil et de l'amour-propre.

Ce qu'il dit aussi de la sainte indifférence ne peut s'entendre que de la soumission dans les épreuves, de la modération dans les desirs qui tiennent à la cupidité et aux choses du temps présent, de la pa-

tience dans la privation des consolations sensibles, et nullement d'une espèce d'apathie pour ce qui mène à Dieu, comme sont les vertus réelles et solides, et pour tout ce qui peut nous en éloigner, comme les vices et tout ce qui nous y porte.

L'oraison de silence, dont parle M. de Cambrai en quelques endroits de ses œuvres spirituelles, n'est pas une quiétude oisive, comme on affecte de le lui reprocher; il ne recommande rien tant que de la rendre pratique; il veut qu'on ne sorte jamais de la prière sans avoir fait un retour sérieux sur soi-même, sans avoir pris la ferme résolution de se corriger.

Mais il est des momens où l'on a beaucoup de peine à fixer son imagination; où, pour suivre la méthode qu'on s'est prescrite, il faut, en quelque sorte, lutter contre son attrait, où l'on ne peut, sans une contention qui fatigue la tête et éteint le sentiment, s'appliquer à la vérité qu'on s'était proposé de méditer. Vous ne pouvez alors, dit à-peu-près M. de Fénélon, vous ne pouvez parler à Dieu; priez-le de vous parler; écoutez-le en silence; ne le rompez que pour vous humilier : ne vous troublez pas, ne vous livrez pas à une anxiété qui vous éloignerait de Dieu : taisez-vous, faites taire vos passions; recourez de temps en temps à ces cris qui

partent du fond du cœur, à ces oraisons jaculatoires qui pénètrent jusqu'au ciel; et, quelque mécontent que vous soyez de vous-même, assurez-vous qu'une oraison où vous vous serez humilié constamment devant Dieu, où vous aurez vu toute votre misère sans vous y complaire, mais aussi sans vous décourager, où vous aurez imploré, au moins par intervalles, les secours d'en haut, est peut-être plus utile, peut-être mieux faite que celle qui ne vous aurait donné aucune peine, qui vous aurait donné beaucoup de consolation.

Telle est en général la doctrine de M. de Cambrai. Nous l'avouons cependant encore; il se sert quelquefois de certaines expressions qui, quoiqu'employées par des mystiques estimés, demandent à être ramenées à un sens catholique; et c'est ce que nous avons cru indispensable de faire dans cette courte préface.

Oserons-nous le dire? Quelques-uns des auteurs qui ont écrit sur la spiritualité ont trop donné tantôt à l'imagination, tantôt à la métaphysique. De là ces exagérations ou ces subtilités, ces raffinemens, dont, quelque nuisibles qu'ils fussent, les meilleurs esprits, les cœurs les plus droits n'ont pas toujours su se défendre.

Tant il est dangereux de mêler les conceptions et le langage humain à la doctrine toute pure, toute simple, toute divine de Jesus-Christ ! tant il est important, quand on entreprend de diriger les autres dans les voies du salut, de mettre dans ses maximes cette simplicité, cette clarté qui règne dans l'évangile ! Les leçons, quoique sublimes, y sont à la portée de tous les esprits ; l'amour le plus parfait y est recommandé : mais, bien loin de l'établir sur les ruines de la crainte et de l'espérance, bien loin de reléguer en quelque sorte ces deux vertus au rang des imperfections, on en montre par-tout l'excellence, on exhorte les fidèles à ne les jamais perdre de vue, du moins à y revenir souvent et à les regarder comme des moyens nécessaires dans cette vie pour arriver à la charité et pour la conserver.

M. de Fénélon ne donna jamais dans les excès révoltans de Molinos et des autres quiétistes. Mais encore une fois, si ses intentions étaient pures, ses expressions ne furent pas toujours exactes, comme il en convient lui-même, après la condamnation de son livre des Maximes des Saints. Depuis il ne lui échappa rien ni pour soutenir ni pour justifier les propositions que l'église avait réprouvées. Tout

parut assoupi, tout parut rendre justice à M. de Cambrai; et on n'en parla que pour le plaindre de la vivacité qu'on avait mise à le poursuivre, que pour admirer sa franche et courageuse docilité.

Je sais que quelques écrivains modernes se sont efforcés de répandre des nuages sur une vertu toujours ferme et vraie, puisqu'elle a résisté et aux douceurs de la prospérité et aux tempêtes des tribulations. A les en croire cependant, Fénélon était, selon les uns, un hypocrite, et, selon les autres, un intrigant. On a fouillé dans tout ce que l'envie, la prévention ou l'esprit de parti ont écrit contre lui; et, de ce chaos ténébreux et mensonger, on a cru pouvoir faire sortir la lumière et la vérité. Ce que Bossuet n'osa jamais, ce qu'il ne voulut jamais, dans cette multitude de productions polémiques qui sortirent de sa plume féconde et vigoureuse, des auteurs que je me garde de qualifier, l'entreprennent, et semblent vouloir ternir une réputation de probité, de bonne foi, de candeur, que ses ennemis les plus redoutables n'entreprirent point d'attaquer. Auraient-ils le malheur de ne pas croire à la vertu? Ils méritent alors d'être plaints; mais ils ne méritent pas qu'on leur réponde. La seule précaution qu'il nous a semblé nécessaire de prendre

pour garantir de la séduction, c'est de faire imprimer dans les précédens volumes beaucoup de lettres qui n'avaient point paru. Elles sont adressées à ce que M. de Fénélon aimait le plus. Il y parle avec une confiance, une vérité, une raison, un ton de piété et de conviction qui le peignent tout entier, qui le montrent tel que le virent ses comtemporains, tel que le voit encore presque toute l'Europe, à qui son nom, ainsi que ses ouvrages ne rappelle que des vertus douces, mais solides et exactes.

LETTRES

LETTRES
SUR
L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

LETTRE I.re

A Cambrai, 11 Septembre 1708.

Je suis fort aise, monsieur, d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions. Rien n'est si important que la simplicité et la sincère défiance de son propre esprit. Si chacun était occupé de la prière, du recueillement, de la charité, du mépris de soi-même et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seraient bientôt apaisées. Jesus-Christ disait aux Juifs : « Comment » pouvez-vous croire, vous qui recevez de » la gloire les uns des autres, et qui ne » cherchez point la gloire qui vient de Dieu » seul ? Il ajoute : Si quelqu'un veut faire » la volonté de celui qui m'a envoyé, il » connaîtra, sur la doctrine, si elle est de » Dieu ou si je parle de moi-même ». Ainsi ceux qui éblouissent, qui séduisent, qui

s'égarent eux-mêmes, ne tombent dans ce malheur que faute de chercher la volonté de Dieu avec un cœur humble et soumis à l'église; l'hérésie ne les séduit qu'à cause qu'elle les trouve vains, curieux, présomptueux, dissipés. Il n'y a que le défaut de recueillement et d'abnégation de soi-même qui prépare des hommes contentieux pour former les partis des novateurs et les hérésies. C'est sur ce fondement que S. Cyprien dit : « Que personne ne croie que les bons » peuvent se retirer de l'église. Le vent » n'enlève point le bon grain, et la tem- » pête n'arrache point un arbre solidement » enraciné : c'est la paille légère que le vent » emporte,... C'est ainsi que les fidèles sont » éprouvés et que les infièles sont décou- » verts : c'est ainsi qu'avant même le jour » du jugement il se fait ici une séparation » des justes d'avec les injustes, et que le » bon grain est séparé d'avec la paille ». C'est ce que l'expérience montre sensiblement. Quels hommes font les schismes et les hérésies ? Ce sont des hommes savans, curieux, critiques, pleins de leurs talens, animés par un zèle âpre et pharisaïque pour la réforme, dédaigneux, indociles et impérieux : ils peuvent avoir une régularité de mœurs, un courage roide et hautain, un zèle amer contre les abus, une application sans relâche à l'étude et à la discipline;

mais vous n'y trouverez ni douceur, ni support du prochain, ni patience, ni humilité, ni vraie oraison. « O Père, Seigneur du » ciel et de la terre, s'écrie Jesus-Christ, » je vous rends gloire de ce que vous avez » caché ces choses aux sages et aux pru- » dens, et que vous les avez révélées aux » petits ». Il dit encore : « S'il y a un en- » fant de paix, c'est sur lui que votre paix » reposera ».

Je suis, monsieur, très-sincèrement tout à vous,

F. Arch. D. de Cambrai.

LETTRE II.

Il est vrai, monsieur, que j'allai à Bruxelles l'automne dernière; mais ce voyage fut si imprévu et si précipité que je n'aurais pu vous en avertir à temps. Dieu sait quelle joie j'aurais eue de vous voir et de vous entretenir. Je ne connais point assez les éditions de saint François de Sales, pour pouvoir dire quelle est la meilleure; il y en a un grand nombre : il faudrait se donner la patience de les comparer toutes en détail, et de choisir sur chaque morceau celle qui se trouverait la plus ample et la plus exacte. Vous savez qu'il y a dans l'ancienne édition de Lyon un dix-huitième entretien qui n'est

pas ailleurs. Je suis ravi de voir que vous aimiez tant ce bon saint. Si les protestans le lisaient, il leur ôterait peu-à-peu leurs préventions contre l'église romaine ; sans raisonner, il instruit plus que tous les savans qui raisonnent. On goûta en lui la *bénignité* du Sauveur, *la douceur et la modestie de Jesus-Christ*. Il fait sentir que l'église qui porte de tels saints n'est pas stérile ; et qu'elle est encore, selon la promesse, pleine de l'esprit des premiers siècles.

L'estime et l'amitié que j'ai pour vous, monsieur, m'engagent à demander souvent deux choses à Dieu ; souffrez que je vous le dise ici. La première est qu'il vous fasse la grace de rendre à la véritable église visible ce qui lui est dû. Ce n'est pas assez de l'aimer, de l'estimer dans votre cœur, de ne lui point imputer les excès que d'autres lui imputent, et de trouver de la consolation à participer à son culte quand vous le pouvez : il n'a jamais été permis de sortir de son sein si elle n'est pas idolâtre, et il n'est pas permis de retarder à y rentrer si cette idolâtrie est imaginaire. L'esprit du Sauveur est un esprit de paix, d'amour et d'union ; il a voulu que les siens fussent consommés dans l'unité ; il ne s'est pas contenté d'une unité intérieure et invisible, il a voulu une unité intérieure et extérieure tout ensemble ; en sorte que ce fût à ce signe visible

et éclatant qu'on reconnût ses vrais *disciples*. Ainsi malheur à ceux qui se *séparent*, ou qui demeurent séparés de la tige qui porte la sève dans toutes les branches. Malheur à ceux qui partagent en deux ou qui laissent dans la division ce que Jesus-Christ a voulu faire un. Remarquez, s'il vous plaît, que les plus grands saints et les écrivains de la vie intérieure, qui ont eu les plus touchantes marques de l'esprit de grace, étaient, comme saint François de Sales, dans la communion romaine, et prêts à mourir plutôt que d'en sortir. Les ames humbles et pacifiques, qui ne vivent que de recueillement et d'amour, sont toujours petites à leurs propres yeux, et ennemies de la contradiction; elles sont bien éloignées de s'élever contre le corps des pasteurs, de décider, de condamner, de dire des injures, comme Luther et Calvin en ont dit d'innombrables. Leur style n'a rien d'âcre ni de piquant ni de dédaigneux. Ils n'entreprennent point une réforme sèche, critique et hautaine, qui aille à rompre l'unité et à soutenir que l'époux a répudié l'épouse. S'ils voient quelque abus ou quelque superstition dans les particuliers, ils en gémissent avec douceur: et le gémissement de la colombe est toujours discret et modeste; elle ne gémit que par un amour tendre et paisible. Alors de telles ames gémissent en se-

P 3

cret avec l'épouse, loin de pousser des cris scandaleux contre elle. Elles n'élèvent jamais leur voix dans des disputes présomptueuses, elles ne disent point que l'église s'est trompée pendant divers siècles sur le sens de l'écriture, et qu'elles ne craignent point de se tromper en expliquant le texte sacré contre la décision de cette ancienne église : au contraire, ces ames sont dociles et toujours prêtes à croire qu'elles se trompent; leur cœur n'est qu'*amour et obéissance*. Les dons intérieurs, loin de leur inspirer une élévation superbe et un sentiment d'indépendance, ne vont qu'à les anéantir, qu'à les rendre plus souples et plus défiantes d'elles-mêmes, qu'à leur faire mieux sentir leurs ténèbres et leur impuissance, enfin qu'à les désapproprier davantage de leurs pensées. O combien ont-elles horreur *du zèle amer* et de tous *les combats de paroles !* Au lieu de la dispute, elles emploient l'insinuation, la patience et l'édification; au lieu de parler de Dieu aux hommes, elles parlent des hommes à Dieu afin qu'il les touche, qu'il les persuade et qu'il fasse en eux ce que nul autre n'a pu faire. L'oraison supprime toutes les disputes. Dans la véritable oraison personne n'abonde en son sens, chacun fait taire sa propre raison. C'est l'esprit d'oraison qui est l'ame de tout le corps des fidèles, c'est cet esprit uni-

que et commun qui réunirait bientôt à l'église mère toutes les sectes, si chacun, au lieu de disputer, se livrait au recueillement. D'un côté, voyez la pure spiritualité de saint François de Sales; de l'autre, voyez ses principes sur l'église dans ses controverses : c'est le même saint qui parle avec l'onction du même esprit de vérité dans ces deux sortes d'écrits. Tels sont ces aimables saints qui ont été nourris et perfectionnés dans le sein de l'église mère. Ne voulez-vous pas être de leur communion, et aimer comme eux la mère qu'ils ont si tendrement aimée? Il faut devenir comme eux simple et petit enfant pour sucer le lait de ses mamelles; le lait qui coule, c'est l'esprit d'amour et d'oraison; l'esprit d'oraison et l'esprit d'unité sont la même chose. Cherchez tant qu'il vous plaira hors de cette sainte unité, vous n'y trouverez guère que des cœurs hautains, contentieux et desséchés; vous y trouverez des docteurs secs et éblouis de leur science, qui languissent sur des questions sans fin, et qui s'évaporent dans leurs propres pensées; vous y trouverez des pratiques exactes et sévères en certains points de discipline; vous y trouverez l'horreur de certains vices grossiers; vous y trouverez une attention curieuse au sermon, et un chant de pseaumes qui excite l'imagination, avec des prières où les pa-

roles arrangées et multipliées frappent les auditeurs : mais vous n'y trouverez point cette oraison toute intérieure qui a fait chez nous tant de grands saints. Il est vrai que vous remarquerez chez nous beaucoup de docteurs vides de Dieu et pleins d'eux-mêmes, beaucoup d'ignorance et même de superstition dans les peuples ; mais la vraie église n'est pas exempte de scandales. Il faut laisser croître le mauvais grain avec le bon *jusqu'à la moisson*, de peur qu'une réforme téméraire n'arrache le bon grain avec le mauvais, et qu'elle ne ravage au lieu de réformer. La vraie église est celle qui nourrit le pur grain mêlé avec l'ivraie, et qui tolère l'ivraie dans l'espérance que le Seigneur en séparera un jour lui-même le pur grain. Encore une fois, monsieur, ce n'est que dans l'église catholique que vous trouverez cette oraison que vous aimez tant, et qui vous donne un si grand attrait d'amour pour Dieu. Ailleurs on parle, on chante, on loue Dieu, on raisonne, on dispute, on exhorte, on fait des réglemens : dans l'ancienne église, on se tait, on se rapetisse, on rentre dans l'enfance par simplicité, on se compte pour rien, on s'anéantit, on est l'holocauste d'amour. Le nombre de ces ames, dont le monde n'est pas digne, est petit, il est vrai, mais enfin il n'est que là. Comparez ces saints avec les réforma-

teurs, et avouez la différence : il n'y a que l'unité qui porte de tels fruits.

La seconde chose que je vous souhaite, c'est que vous marchiez dans la voie de pure foi, pour éviter toute illusion. Prenez garde que la plupart des ames qui s'imaginent marcher par cette voie, n'y marchent point; on tient infiniment plus qu'il ne paraît aux expériences intérieures qu'on fait. Si on n'est en garde contre soi-même, on tend toujours insensiblement à chercher un appui et une certitude intérieure dans ses goûts, dans ses sentimens les plus vifs, et dans toutes les choses qui ont saisi l'imagination. On regarde son propre goût comme un attrait de grace, ses propres vues comme des lumières surnaturelles, et ses propres desirs comme des volontés de Dieu. On s'imagine que tout ce qu'on éprouve en soi est passif et imprimé de Dieu : par là on se fait insensiblement à soi-même une direction intérieure fondée sur l'inspiration immédiate. Il n'y a plus ni autorité ni loi extérieure qui arrête et qui puisse contrebalancer cette inspiration. Voilà le danger du fanatisme, pour les ames qui se croient désappropriées et transformées sans l'être : si elles l'étaient, leur véritable désappropriation les éloignerait infiniment de cette illusion par laquelle elles s'approprient leur lumière et s'en font un appui pour être indé-

pendantes. O que les profondes ténèbres de la pure foi sont bien différentes de cette fausse voie ! on ne voit rien de particulier, et on ne cherche à rien voir : on se contente de croire comme les plus petits d'entre le peuple ; on ne sait qu'obéir, que se laisser contredire et corriger, que se défier de soi, que sentir sans cesse son impuissance totale ; on n'a aucun besoin de chercher curieusement dans l'avenir pour se consoler du présent, ni de se flatter de prédictions. Quand on a le cœur pleinement content de la seule volonté de Dieu en chaque moment de la vie, on n'a besoin de rechercher aucun soutien dans ces vues de l'avenir ; on mérite d'y être trompé, dès qu'on les cherche par une inquiétude secrète, dans l'état présent où la seule volonté de Dieu ne suffit pas à un cœur malade : mais cette vue de foi, si nue, est le plus long et le plus grand de tous les martyres ; il faut s'y laisser dépouiller de tout ce qui console et qui soulage la nature. Il est facile de parler affectueusement de cet état ; mais il est terrible de le porter jusqu'à la mort. En cet état si on fesait des miracles, on les ferait sans s'y arrêter ; on les ferait par pure fidélité, comme on pratique les vertus les plus journalières, comptant pour rien ce qu'on a fait et passant outre pour continuer à être fidèle. En cet état l'homme reçoit ses bonnes pensées comme

d'emprunt, de même qu'un pauvre se couvrirait d'un manteau prêté charitablement. Cet homme n'est pourtant ni inconstant ni irrésolu : mais sa fermeté ne vient d'aucune confiance en sa propre lumière; au contraire, c'est par défiance de sa propre lumière et par simple docilité qu'il est tranquille dans la main de Dieu. Sa voie est toute fondée sur la désappropriation de ses propres vues, qui seraient toujours incertaines : ainsi ce n'est point par une décision fondée sur les forces de son esprit qu'il se détermine avec tant de paix et de constance, mais par simple fidélité à la lumière du moment présent, et par le retranchement de toutes les recherches inquiètes de l'amour-propre. En cet état, loin de se passer de l'autorité de l'église, on sent de plus en plus le besoin d'être porté sans cesse entre ses bras, comme un petit enfant : on n'est jamais surpris de voir qu'on s'est trompé; on le confesse de bon cœur : on quitte sans peine une pensée qu'on avait sans appropriation : on jette sans regret une feuille d'arbre qu'on a cueillie sans y être attaché; mais on ne jetterait pas de même un diamant faux qu'on aurait acheté comme étant d'un grand prix. Quand on a besoin de juger, on tâche de le faire avec conseil et sur toutes les lumières tant naturelles que surnaturelles qu'on a alors. Quand on a fait devant Dieu le moins mal qu'on a pu,

P 6

on est encore tout prêt à se laisser montrer par autrui qu'on s'est trompé et qu'on a manqué à toutes les règles. Si on est dans cette docilité, pour toutes les choses communes de la vie, à l'égard de toute personne qui nous reprend, à combien plus forte raison doit-on être, par cette désapporpriation intérieure, dans une docilité sans réserve et dans une absolue soumission d'esprit à l'égard de cette église visible, qui aura, par les promesses, l'autorité de Jesus-Christ jusqu'à la fin des siècles ! Tels sont les petits enfans, les enfans bien aimés. L'onction leur enseigne tout, parce qu'elle leur enseigne au-dessus de tout à sentir leur ignorance et leur impuissance, à écouter l'église et à ne se point écouter eux-mêmes, à croire ce qu'elle enseigne et non ce qu'ils ont pensé. Cette profonde leçon, que l'onction intérieure leur donne, comprend toutes les autres; elle contient toute vérité et les préserve de toute erreur. *Dieu cache* ses vérités *aux sages et aux prudens*, c'est-à-dire, à ces docteurs superbes qui veulent juger l'église, au lieu de se laisser juger par elle. En même temps il révèle *aux petits* ses miséricordes, parce qu'il se complaît dans leur petitesse : ils sont bienheureux, parce qu'ils sont pauvres d'esprit et qu'ils se sont désappropriés de leurs propres lumières et de leurs propres volontés, comme un homme riche doit se désappro-

prier de ses trésors, quand il se donne à Dieu dans un désert. O qu'il serait beau de voir tous *les biens en commun* pour l'esprit comme pour le corps, et que chacun ne regardât pas plus sa pensée, son opinion, sa science, ses lumières, ses vertus et ses plus grands sentimens comme son bien particulier, que de bons religieux regardent comme propres les biens de la communauté dont ils usent pour leurs besoins! C'est ainsi que les saints dans le ciel ont tout en Dieu, sans avoir jamais rien à eux. C'est un bien infini et commun dont le flux et reflux fait l'abondance et le rassasiement de tous les bienheureux; ils reçoivent chacun selon sa mesure; ils renvoient tout. Dieu est lui seul *toutes choses en tous*, et rien n'est à aucun de ceux qu'il comble de biens; ils sont tous dénués dans cette possession de l'infini. Leur béatitude vient de leur pauvreté; l'une et l'autre est parfaite. Si les hommes entraient ici-bas dans cette pauvreté d'esprit et dans cette communauté des dons les plus spirituels, on verrait tomber toutes les disputes et tous les schismes; on ne réformerait l'église qu'à force de se réformer soi-même; il n'y aurait plus de savans présomptueux et jaloux de leur science; on *ne penserait*, on *ne goûterait*, on ne voudrait tous ensemble qu'une même chose; un seul esprit qui serait celui d'amour et de vérité,

serait l'ame de tous les membres du corps de l'église, et les réunirait intimement; on se déférerait, on se supporterait réciproquement; on n'entendrait plus ces froides paroles *de tien et de mien* : nous serions tous pauvres et riches tout ensemble dans l'unité, pauvres sans murmure et sans jalousie, riches sans envie et sans distinction; nous serions les enfans *doux et humbles de cœur*: qui trouveraient *le repos de leurs ames*; ce serait un petit commencement de la nouvelle créature et du paradis réservé au siècle futur. Prions, monsieur, pour un si grand bien; je le souhaite pour vous et pour votre ami que vous m'avez nommé: et serai toute ma vie du fond du cœur tout à vous.

LETTRE III.

Je vous conjure, monsieur, d'avoir la bonté de mander les choses suivantes à M***.

Ses amis font un grand pas, dont je le félicite, je remercie Dieu. Par exemple, je suis charmé de lire ces paroles; (*Dieu a promis, à la vérité, qu'il ne souffrirait jamais le corps des pasteurs en général d'établir des erreurs damnables par une loi publique et un décret uniforme*). (*Nous ne doutons nullement que Dieu ne veille*

toujours sur l'église, de manière qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fidèles nuisiblement au salut). (*La synagogue n'avait jamais rien établi pas un décret uniforme et universel contraire à la loi divine*). (*Ce n'est pas que nous voulions dire avec les donatistes et les puritains, que l'église est invisible et qu'elle ne consiste que des seuls justes élus. Nullement. Il y aura toujours sans doute une église visible sur la terre, gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres, et qui ont seuls le droit du sacerdoce*). Quiconque pense ainsi, *n'est pas loin du royaume de Dieu*, qui est l'église catholique; cette église ne demande que ce qui lui est accordé dans ces paroles. Voilà une église qui, selon les promesses, sera toujours visible et *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres*. Voilà une succession non interrompue. Ces successeurs des apôtres ont eux *seuls le droit du sacerdoce;* tout autre ministre est un usurpateur du ministère. *Dieu a promis* que cette église visible, ou ce *corps des pasteurs* n'établira *jamais des erreurs damnables par une loi publique..... et qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fidèles nuisiblement au salut.* Qu'y a-t-il de plus consolant, de plus aimable et de plus décisif que cet aveu? Que peut-on craindre dans

le sein de cette véritable mère qui enfante des saints à Jesus-Christ son époux, depuis tant de siècles sans interruption, puisqu'il est promis qu'elle ne décidera jamais rien *nuisiblement au salut* de ses enfans? Il n'y a plus qu'à l'écouter, qu'à la croire, qu'à vivre, et qu'à mourir entre ses bras.

II. Les événemens répondent aux promesses. Cette église n'a jamais décidé contre les vérités du culte le plus pur et le plus parfait; elle les a même autorisées dans les écrits de divers saints. Il est vrai qu'elle a condamné dans les derniers temps plusieurs livres qui traitent de la vie intérieure; mais on doit croire, sans hésiter, qu'elle les a bien condamnés. Leurs principes peuvent être excessifs et mener à l'illusion; ceux mêmes qui ont été peut-être écrits avec la plus grande pureté d'intention et la plus sincère horreur de tout excès, sont sans doute dangereux par leurs expressions, et induisent même en erreur, faute d'être assez mesurés, puisque l'église les juge tels. Elle ne condamne point le culte parfait; elle ne décide point *nuisiblement au salut*; sa décision ne peut rejeter la vérité. Donc il n'y a qu'à accepter sa décision avec la plus humble docilité. On ne voit que trop d'écrivains mystiques qui vont trop loin dans leurs expressions, et dont le langage, pris à la lettre, blesse la foi, il y en a même qui

suivent leur imagination et leurs fausses expériences pour se croire affranchis des règles générales : on voit en eux l'illusion et le fanatisme. L'église a raison d'être alarmée ; il y a peu de mystiques qui suivent la voie de la pure foi, sans s'arrêter à aucune lumière ni sentimens extraordinaires pour mourir sans cesse à eux-mêmes dans la simplicité évangélique : ceux qui sont séduits par l'amour-propre sont utilement réprimés par la condamnation de l'église ; et ceux qui ne veulent point être attachés à leur propre sens, font un excellent usage de l'humiliation que l'église leur donne. D'ailleurs cette sainte mère ne condamne nullement ce qui est réellement pur, parfait et éloigné de l'illusion.

III. Le schisme ou séparation est, selon le consentement unanime des pères, le crime le plus énorme. L'époux sacré ne veut qu'une seule épouse. De quel droit en a-t-on fait plusieurs ? Il a demandé à son père que cette épouse fût toujours *une, et consommée en unité*. En vain, pour excuser le schisme, on accuse cette église d'être adultère et idolâtre : cette accusation est fausse. L'église n'établira jamais *des erreurs damnables ;* elle ne décidera jamais *nuisiblement au salut*. Se séparer d'une mère si innocente, à laquelle *seule* appartient *le droit du sacerdoce*, c'est imiter la révolte

impie de Coré, de Dathan et d'Abiron. Saint Paul dit aux fidèles avec douleur : *J'apprends qu'il y a des schismes ou divisions parmi vous*. Il dit ailleurs : *Qu'il n'y ait point de schismes entre vous*. Il dit encore ces paroles : *Afin qu'il n'y ait point de schismes dans le corps et que tous les membres conspirent mutuellement pour s'entr'aider les uns les autres.... or vous êtes le corps de Jesus-Christ, et chacun de vous est un de ses membres*. C'est donc déchirer le corps de Jesus-Christ que de diviser son église. D'un autre côté, saint Jude assure que ceux qui imitent *la révolte* de Coré, c'est-à-dire les schismatiques, *se paissent eux-mêmes, sont des nuées sans eau que les vents emportent çà et là, et des arbres d'automne, sans fruit, doublement morts et déracinés..... ceux-là*, dit-il SE SÉPARENT EUX-MÊMES. En effet, toutes les sectes séparées de l'ancienne église sont des rameaux qui, étant coupés et ne recevant plus la nourriture du tronc vivant, tombent, se dessèchent et meurent aussitôt. On n'y trouve plus l'esprit de recueillement, de prière et d'humilité; tout y est régularité extérieure, critique sévère, et hauteur pharisaïque. A quoi a servi la prétendue réforme des protestans ? Elle n'a produit que scandale, que trouble, qu'incertitude, que disputes, qu'indifférence de

religion, sous prétexte de tolérance mutuelle, et enfin qu'irréligion presque dans tout le nord. *Voilà les nuées sans eau, et les arbres déracinés.*

IV. J'avoue que ceux qui ont fait le schisme par orgueil étaient plus coupables que ceux qui ne font que le continuer par les préjugés de l'éducation et par l'entraînement de l'habitude ; mais on ne saurait trop considérer quel est le principe fondamental de tous les protestans. Ils ne se sont séparés de l'ancienne église qu'en préférant leur propre pensée sur le texte sacré à l'autorité de toute l'église visible. S'ils n'eussent point embrassé ce principe d'indocilité et d'indépendance, ils n'auraient jamais pu faire leur séparation : ainsi il est essentiel au schisme que chaque schismatique décide ainsi dans son cœur : « Je me sépare de » l'ancienne église pour m'attacher à la nou- » velle, non parce que j'attribue à la nou- » velle la promesse d'infaillibilité que je ne » veux point attribuer à l'ancienne, mais » parce que je crois qu'aucune église n'a » cette promesse d'infaillibilité, et que c'est » moi qui dois discerner le sens des livres » divins pour y former moi-même ma foi » en les examinant. Les pasteurs peuvent » m'aider à entendre ce texte ; mais ils peu- » vent aussi me tromper, comme l'an- » cienne église m'a trompé en se trompant

» elle-même. Je dois les écouter avec dé-
» férence et respect ; mais enfin ils ne sont
» point infaillibles, et la finale décision doit,
» indépendamment d'eux, venir de l'esprit
» de Dieu, qui me fera entendre le texte
» des écritures ». Voilà précisément ce qui distingue le protestant séparé de l'ancienne église d'avec le catholique qui demeure dans son sein. Le catholique forme sa foi par puru autorité ; le protestant forme la sienne par pur examen, l'un ne fait qu'écouter et croire ce que l'autorité décide ; l'autre examine et décide lui-même indépendamment de toute autorité. Il ne pourrait jamais se séparer, s'il ne supposait pas qu'il juge mieux que l'église. Le schisme est donc fondé sur ce jugement téméraire et présomptueux : « J'en-
» tends mieux le texte sacré que l'ancienne
» église, et je ne la quitte que pour inter-
» préter les saintes écritures, indépendam-
» ment de son autorité : il faut préférer la
» parole de Dieu à toute autorité humaine ».
Ainsi, à proprement parler, chaque protestant fait lui-même son schisme personnel : il ne rejette point l'autorité de l'ancienne église, pour se soumettre aveuglément à l'autorité de la nouvelle ; mais il se rend juge entre ces deux églises opposées, et il conclut après un examen d'entière indépendance pour la nouvelle contre l'ancienne : c'est lui qui, tenant le texte sacré en main,

décide, fixe lui-même sa croyance, choisit une église, et fait par sa décision son schisme contre celle qu'il rejette. Encore une fois, il faut bien se garder de croire qu'il accorde l'autorité infaillible à la nouvelle église en la refusant à l'ancienne; c'est ce qui serait le comble de l'extravagance et du délire. Il exclut également toute autorité infaillible de ces deux églises, et il se détermine uniquement par sa propre décision sur les écritures. Si ce particulier vit dans la naissance du schisme, il est lui-même un de ceux qui prononcent le jugement de condamnation contre l'ancienne église, qui la répudient et qui décident pour commencer la séparation. Si au contraire il ne vient au monde qu'après que le schisme est déjà formé par ses ancêtres, il marche sur leurs traces, et il continue le schisme sur le même principe fondamental, par lequel ses ancêtres l'ont commencé. Cet homme dit dans son cœur : « Je » vois clairement que mes ancêtres ont » mieux entendu l'écriture que l'ancienne » église : je vois qu'ils ont eu raison de » s'en séparer. J'adhère à leur séparation, » comme juste ; je la ratifie, je la confirme, » je la continue, je la renouvelle autant qu'il » est en moi. Si je voyais qu'ils se fussent » trompés et que leur séparation fût injuste, » je me garderais bien de confirmer leur er- » reur, leur révolte sacrilége, leur schisme

» impie ». Ainsi supposé que l'ancienne église ait pour ministres *les légitimes successeurs des apôtres*, qui ont seuls *le droit du sacerdoce*, et que cette église n'établisse jamais *des erreurs damnables*, qu'en un mot elle n'impose rien aux fidèles *nuisiblement au salut*, il est clair comme le jour, que la séparation a été injuste, impie et sacrilége. En vérité, un chrétien qui veut aimer Dieu et être fidèle à la vérité, peut-il en conscience adhérer à ce schisme, le ratifier, le confirmer, le continuer et le renouveler en sa personne ? Quand on aperçoit le plus grand des maux commis par ses ancêtres, ne doit-on pas le révoquer et le réparer aussitôt ? Si on y est obligé pour le plus vil intérêt, à combien plus forte raison y est-on obligé, quand il s'agit du corps de Jesus-Christ déchiré, de son épouse rejetée, de la maison de Dieu mise en ruine, et du sacré ministère usurpé sur les *légitimes successeurs des apôtres, qui ont seuls le droit du sacerdoce !* Quelle excuse peut-on alléguer pour une ratification si impie, si ce n'est que l'ancienne église a établi *des erreurs damnables*, et qu'elle a *imposé aux fidèles nuisiblement au salut ?* Or est-il que, de l'aveu des personnes pieuses et éclairées dont il s'agit ici, elle ne l'a jamais fait ? Donc ces personnes ne peuvent jamais en conscience confirmer, ratifier, continuer

et renouveler en leurs personnes par aucun acte le schisme de leurs ancêtres. Ce schisme est en soi injuste, impie et sacrilége : ils ne pourraient le ratifier par leurs actes, sans autoriser une calomnie atroce contre la vraie église, qui est leur mère et la seule légitime épouse du fils de Dieu. Que doivent-ils donc faire ? Dès qu'ils aperçoivent qu'ils mangent l'agneau paschal hors du lieu saint, ils doivent se hâter de retourner sur la sainte montagne, dans le centre de l'unité, pour s'y nourrir du pain descendu du ciel. Dès qu'ils reconnaissent qu'ils sont hors de l'arche, ils doivent y rentrer pour se sauver du déluge. C'est ainsi que les pères parlent unanimement ; c'est ratifier, confirmer, renouveler, perpétuer le schisme, que de ne le pas finir pour soi.

V. Il est vrai qu'un homme né dans un pays d'où la vraie église est proscrite par un schisme public, a de grandes précautions à garder, quoiqu'il soit pleinement catholique. On le voit par l'exemple des chrétiens de l'ancienne église, qui se cachaient avec des soins infinis, et qui cachaient même leur doctrine pour ne donner aucun avantage aux païens. On le voit aussi par l'exemple des missionnaires qui se travestissent en laïques, pour cacher leur caractère et leur religion en Angleterre. Mais voici, ce me semble, à quoi on peut réduire ces ménagemens.

1°. Un catholique ne peut jamais en conscience faire aucun acte de communion avec une société schismatique, puisqu'elle a rompu elle-même tout lien de communion avec cette ancienne église qui est *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres*, lesquels ont *seuls le droit du sacerdoce ;* ce serait reconnaître *le droit du sacerdoce* et la légitime administration des sacremens dans une société qui les a usurpés par le schisme ; ce serait ratifier le schisme, le continuer personnellement, et faire des actes schismatiques, contre sa conscience pour tromper les hommes. Il est clair que ces actes sont les actes propres du schisme et même de l'hérésie, puisque c'est reconnaître pour sa propre mère une fausse église qui n'a point *le droit du sacardoce*, ni par conséquent le ministère pour les sacremens ; c'est même reconnaître les sacremens de cette église comme véritables, quoiqu'on ne les croie pas tels, puisqu'ils ne contiennent point ce qui est contenu dans les sacremens de la vraie église, laquelle ne décide rien *nuisiblement au salut*. Par exemple, supposé que l'eucharistie de l'église catholique contienne véritablement le corps et le sang du Sauveur, la cène des calvinistes, qui ne peut contenir qu'une figure avec une vertu, ne peut point être une véritable et légitime eucharistie. Quiconque y participe, fait un

acte

acte du schisme et de l'hérésie de cette secte.

2°. J'avoue qu'on peut quelquefois pour de bonnes raisons aller aux sermons des faux pasteurs d'une société hérétique. C'est ainsi que nos missionnaires même y vont ou y envoient des émissaires de confiance, pour savoir ce que ces faux pasteurs enseignent et qui mérite d'être réfuté; mais on ne doit jamais, sans de très-fortes raisons, s'exposer à la séduction de ces discours *qui gagnent comme la gangrène*. On peut encore moins y aller pour faire accroire aux hérétiques qu'on n'est pas moins qu'eux dans leur schisme et dans leur hérésie : ce serait joindre la fraude et la lâcheté aux actes propres de l'hérésie et du schisme.

3°. Il n'est ni nécessaire ni prudent de faire dans de telles circonstances aucun acte public de la religion catholique. Les anciens fidèles se gardaient bien d'en faire d'ordinaire aux yeux des païens. Nos missionnaires n'en font aucun en Angleterre, pour n'exciter point mal-à-propos une persécution. On peut et on doit imiter ces ménagemens.

4°. On doit néanmoins faire les actes de la religion catholique dans les églises de la communion romaine, autant qu'on le peut, sans s'exposer à de grands inconvéniens. Il n'est point permis de passer sa vie sans pasteurs, sans sacremens, sans subordination à

une église visible, à moins qu'on ne se trouve dans une situation toute singulière. Il faudrait même, dans une si extraordinaire extrémité, être uni de cœur et de desir sincère aux pasteurs, aux sacremens et à l'église qu'on croit la véritable.

5°. On peut faire ces actes en secret, pour remplir son devoir et pour édifier les personnes de confiance, quoiqu'on prenne des précautions infinies pour les cacher à tous les autres.

6°. Il pourrait se faire qu'une personne très-catholique aurait de pressantes raisons de s'abstenir très-long-temps de la consolation et de la nourriture que le reste des fidèles doit titer de la fréquentation des sacremens; mais on ne doit pas supposer facilement une si extraordinaire nécessité; il faut craindre de s'y tromper, et se ramener soi-même, autant que l'on peut, aux règles communes. Il ne faut se dispenser d'aucune des fonctions de l'unité parfaite, que pour l'avancement de cette unité même, et avec un vrai desir de la montrer dès qu'on le pourra. Jamais cette disposition ne fut tant à desirer qu'en notre siècle, où la tolérance et l'indifférence de religion font que tant de personnes vivent sans aucune dépendance d'aucune église fixe, se contentant de je ne sais quelle vague persuasion des points fondamentaux de la religion chrétienne.

7°. Enfin les personnes qui ne feront aucun acte de communion romaine ne doivent nullement être surprises de se voir fort suspectes aux missionnaires zélés de cette communion. Il est naturel que ces missionnaires soient effarouchés et en défiance contre une religion si vague et si ambiguë : il est naturel qu'ils craignent ou l'hypocrisie et la dissimulation, ou l'illusion et le fanatisme avec l'indépendance dans un genre de vie si extraordinaire et si éloigné des règles générales. Les meilleures personnes qui paraîtront dans une telle neutralité entre les diverses communions, doivent se faire justice et se mettre en la place de ces missionnaires; ils ne peuvent point s'empêcher d'être surpris et scandalisés. Les saints pères ne l'auraient pas été moins qu'eux. Quand ils feront des recherches, quand ils s'alarmeront, quand ils voudront réduire ces personnes à une conduite commune et régulière, ils ne feront que leur devoir: on ne doit nullement les accuser de gêner et de troubler leurs consciences, ni de vexer les ames attachées à la perfection intérieure. La perfection intérieure n'empêche point la dépendance d'un ministère extérieur et visible. Le moyen de les apaiser et d'obtenir d'eux une suffisante liberté, est de leur parler avec ingénuité, humilité et confiance; c'est de leur représenter les vrais besoins tant du dedans que du dehors, c'est

de leur montrer combien on aurait horreur d'en abuser, c'est de les convaincre par la pratique combien on aime l'autorité de l'église. Par ces voies douces on leur persuadera peu-à-peu qu'on n'est ni dans l'illusion, ni dans l'indépendance, ni dans l'indifférence entre toutes les églises visibles.

LETTRE IV.

Il n'y a qu'une seule vraie religion et qu'une seule église épouse de Jesus-Christ; il n'en a voulu qu'une; les hommes ne sont pas en droit d'en faire plusieurs. La religion n'est pas l'ouvrage du raisonnement des hommes; c'est à eux à la recevoir telle qu'elle leur a été donnée d'en haut. Un homme peut raisonner avec un autre homme; mais avec Dieu il n'y a qu'à prier, qu'à s'humilier, qu'à écouter, qu'à se taire, qu'à suivre aveuglément. Ce sacrifice de notre raison est le seul usage que nous puissions faire de notre raison même, qui est faible et bornée. Il faut que tout cède quand la raison suprême décide. Encore une fois, Jesus-Christ n'a voulu qu'une seule église et qu'une seule religion : il n'y a donc plus qu'à comparer ensemble l'église nouvelle avec l'ancienne, et celle qui livre l'homme à son orgueil, en le faisant juge, quoiqu'il

soit visiblement incapable de juger, avec celle qui use de l'autorité qui lui est promise par son époux, pour fixer les esprits incertains, pour guider les ignorans, pour humilier les superbes, et pour les réunir tous.

Je reviens au besoin de prier : c'est la prière qui finirait toutes les disputes. Heureux les hommes que la vanité ne rend point jaloux de leur liberté, qui sont sincèrement neutres entre leur pensée et celle d'autrui, qui se défient de la leur, et qui sont souvent recueillis en silence devant Dieu, pour écouter l'esprit de grace ! Dès qu'on a eu au-dedans de soi cet esprit humble et pacifique, on est bien avancé : on sent d'abord, sans controverse, que c'est dans le sein de l'église catholique qu'on devient petit, et qu'on apprend à mourir à soi, pour vivre dans la dépendance.

LETTRE V.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous fasse sentir combien les hommes les plus éclairés ont besoin d'humilier leur esprit sous une autorité visible. Les mystères nous sont proposés pour dompter notre raison et pour la sacrifier à la suprême raison de Dieu. La religion n'est qu'humilité ; on n'est

digne de la trouver, on ne la pratique même qu'autant qu'on s'abaisse intérieurement, qu'on reconnaît sa faiblesse, et qu'on croit sans comprendre. Quand on entre dans le détail des points contestés, on voit d'abord que nos frères, séparés de nous, ont voulu justifier leur séparation en nous imputant des erreurs et des idolâtries dont nous sommes infiniment éloignés. Ce détail démontre l'injustice du schisme et la nécessité de se réunir. Mais de plus, il faut toujours revenir au point principal; c'est celui d'une autorité visible qui parle et qui décide, pour soumettre, pour réunir et pour fixer tous les esprits dans une même explication des saintes écritures: autrement ce livre divin, qui nous a été donné pour nous humilier, ne servirait qu'à nourrir notre vaine curiosité, notre présomption, la jalousie de nos opinions et l'ardeur des disputes scandaleuses. Il n'y aurait qu'un seul texte des saintes écritures; mais il y aurait autant de manières de les expliquer, autant de religions, que de têtes. Que dirait-on d'une république qui aurait des loix écrites, mais où tous les particuliers seraient libres de s'élever au-dessus des décisions des magistrats sur la police? Chacun, le livre des loix en main, voudrait corriger les jugemens des magistrats, et on disputerait au lieu d'obéir; et, pendant la dispute, le livre

des loix, loin de réunir et de soumettre les esprits, serait lui-même le jouet des vaines subtilités de tous les citoyens. Une telle république serait dans l'état le plus ridicule et le plus déplorable. Mais comment peut-on croire que Jesus-Christ, ce divin législateur de l'église, l'ait abandonnée à ce désordre, que le moins prudent de tous les hommes n'aurait pas manqué de prévoir et de prévenir ? Il faut donc une autorité qui vive, qui parle, qui décide le texte sacré, et qui soumette tous ceux qui veulent l'expliquer à leur mode : quand on est présomptueux, on supporte impatiemment le joug de cette autorité; mais dès qu'on le secoue, on tombe dans la licence monstrueuse des opinions, dans la multitude honteuse des religions opposées, et enfin dans cette indifférence entre les sectes, qui dégénère en irréligion dans les nations du nord.

LETTRE VI.

On ne peut être plus touché, monsieur, que je le suis, de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : vous ne sauriez désavouer que Dieu frappe à la porte de votre cœur. Il vous fait sentir qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule église, qu'elle a les promesses de son époux, qu'en

vertu de ces promesses elle nous enseigne toute vérité nécessaire au salut, et qu'elle nous préserve de toute erreur qui nous exclurait du royaume céleste. Il n'y a plus qu'à écouter, qu'à suivre cette église partout où elle sera, sans craindre de s'égarer. C'est en nous écoutant nous-mêmes par curiosité, par présomption, par goût de critique et d'indépendance, que nous tombons dans l'illusion. La séparation est contre l'ordre établi par Jesus-Christ. Voyez les sociétés séparées ; elles se vantaient de se séparer pour réformer le culte, et pour purifier la religion. Qu'ont-elles fait après tant de disputes scandaleuses et de guerres sanglantes ? Elles ont réduit presque tout le nord à l'incertitude, à l'indifférence : et enfin à l'irréligion. Les branches séparées se sèchent et tombent : la tige que l'on croyait morte reverdit ; elle porte des fruits abondans.

Si vous voulez une sérieuse réforme, ne la commencez point au-dehors comme les protestans, par une critique âcre et hautaine ; tournez-la contre vous-même ; humiliez-vous profondément ; défiez-vous de vos faibles lumières ; travaillez à mourir à vos goûts naturels ; n'écoutez point les délicatesses de votre amour-propre ; rabaissez votre cœur noble, fier et élevé ; ne comptez point sur votre courage. Voulez-vous

trouver Dieu ? rentrez souvent au-dedans de vous en silence pour l'y écouter : faites taire votre imagination pour vous occuper de la présence de Dieu, pour lui demander l'accomplissement de vos devoirs et la correction de vos défauts. O l'heureuse et solide réforme ! plus vous vous réformerez ainsi, moins vous voudrez réformer l'église. Si le véritable esprit de prière entre dans votre cœur, et parvient à le posséder, vous trouverez le trésor enfoui dans la terre, vous goûterez la manne cachée, vous ne craindrez plus que de n'être pas pauvre avec votre époux, vous serez incapable de craindre jamais de manquer des vrais biens avec lui, vous sentirez sa toute-puissance, son amour infini sans cesse occupé de vos besoins. Si vous ne voulez pas m'en croire, essayez-le, vous le verrez. Ne manquez point à Dieu, il ne vous manquera jamais. Je prie le maître d'agir et au-dedans et au-dehors, pour vous procurer tout dans les bornes du nécessaire. Vous ne serez jamais si riche que quand vous renoncerez aux richesses superflues pour votre salut. Vous ne serez point tant honorée que quand vous aurez fait ce sacrifice. Vous n'aurez que la gloire à craindre en cet état.

LETTRE VII.

Je ne m'étonne nullement de l'état violent où vous vous trouvez. Le règne de Dieu, dit le Saint Esprit, souffre violence. On ne renait point sans douleur. Vous auriez tort, si vous ne sentiez pas une extrême peine à quitter tout ce qui vous était le plus cher, et à vous renoncer vous-même. On ne meurt pas sans le sentir; mais celui qui vous afflige sera lui-même votre consolateur. La vérité vous délivrera: alors vous serez véritablement libre; vous goûterez la consolation de sacrifier à Dieu vos anciens préjugés.

Il est vrai que la religion catholique vous donnera contre votre amour-propre des leçons d'humilité dont vous aurez un peu à souffrir, parce que la religion où vous avez été nourrie flattait votre présomption naturelle, et vous rendait juge de la parole de Dieu même. Mais vous sentirez la vérité de ces paroles de Jesus-Christ: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames.* Vous trouverez un repos intérieur à vous rabaisser et à vous corriger, que vous n'avez jamais trouvé à vous croire et à vous enorgueillir. Le grand point est de vous accoutumer à vous recueillir, à chercher le royaume

de Dieu qui est au-dedans de vous, et à vous taire pour écouter l'esprit de grace. Il vous montrera les défauts à corriger, et les vertus à acquérir par le principe de l'amour de Dieu.

LETTRE VIII.

J'ENTRE de tout mon cœur, M., dans toutes vos peines ; elles doivent être très-grandes. Que ne voudrais-je point faire et souffrir pour vous les épargner ! Mais Dieu ne nous a mis en ce monde que pour y souffrir et pour y mériter le royaume du ciel par notre patience. Heureux ceux que le monde croit malheureux, et qui n'ont point de part à ses vaines joies ! Heureux ceux auxquels il est donné d'être attachés à la croix du fils de Dieu ! Cette doctrine est insupportable à l'amour-propre ; mais on ne peut en douter sans ébranler la foi chrétienne, et elle devient douce par l'onction de l'amour de Dieu. J'avoue qu'il est facile de parler des croix et difficile de les porter avec un courage humble et désintéressé ; mais que puis-je faire, sinon vous dire les vérités de l'évangile, comme je voudrais qu'on me les dît dans une épreuve aussi violente que la vôtre ? Voici les principales réflexions que je vous prie de faire.

1.° Jesus-Christ parle ainsi : *Si quelqu'un*

n'écoute pas l'église, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain. Remarquez qu'il ne dit pas : si quelqu'un n'écoute pas l'église de son pays ou celle d'entre les diverses églises à laquelle il se trouve attaché par sa naissance et par ses préjugés ; il ne suppose point plusieurs églises, entre lesquelles chacun soit libre de choisir à sa mode : il n'en suppose qu'une seule, qu'il veut être à jamais son unique épouse, elle doit être tout ensemble unique, universelle et subsistante dans tous les siècles ; elle doit parler à toutes les nations qui sont sous le ciel, et faire entendre sa voix d'un bout de l'univers à l'autre.

Ce n'est point une église invisible et composée des seuls élus, que chacun mette où il lui plaît, suivant les préjugés, et que personne ne puisse montrer au doigt : c'est la cité élevée sur le sommet de la montagne, que tous les peuples voient de loin ; chacun sait le lieu où il peut la trouver, la voir et la consulter : elle répond, elle décide ; on l'écoute, on la croit. Malheur à quiconque refuse de lui obéir ! Il doit être retranché de la société des enfans de Dieu, comme un païen et comme un publicain.

2.° Un père terrestre, quoique très-imparfait, ne peut souffrir qu'aucun de ses enfans divise sa famille, sous prétexte de la réformer selon ses idées. Croyez-vous que



notre père céleste qui aime tant l'union, et qui veut que ce soit à cette marque qu'on reconnaisse ses enfans, souffre sans indignation que quelqu'un d'entr'eux soit assez présomptueux et assez dénaturé pour diviser sa famille, qu'il a voulu par le mérite de son propre sang consommer à jamais dans l'unité ? L'époux ne veut qu'une seule épouse; il a horreur de la pluralité. Le schisme qui fait plusieurs églises, malgré Jesus-Christ qui n'en veut qu'une seule, est donc le plus grand de tous les crimes : c'est celui de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui voulurent partager le sacré ministère. La terre doit engloutir et le feu du ciel consumer ceux qui déchirent l'épouse unique pour en faire plusieurs.

3.° En vain nos frères séparés soutiendront que l'ancienne église était tombée en ruine et en désolation par son idolâtrie, en sorte qu'il a fallu en former une autre à sa place. Si l'église visible avait pu être un seul jour trompeuse et idolâtre, Jesus-Christ se serait bien gardé de dire absolument et sans restriction, pour toutes les nations et pour tous les siècles : *Si quelqu'un n'écoute pas l'église.* Il aurait induit par là ses enfans en erreur. Il n'eût pas manqué de dire tout au contraire. Si quelqu'un écoute l'église pendant les siècles d'erreur et d'idolâtrie où elle tombera, qu'il

soit pour vous comme un païen et comme un publicain. Cette défense expresse d'écouter l'église devrait, selon le plan de nos frères séparés, avoir été faite pour presque tous les siècles, puisque de leur propre aveu le monde a été pendant presque tous les siècles, depuis les apôtres jusques à la prétendue réforme des protestans, sans avoir aucune autre église que celle qui enseignait, qui administrait les sacremens, qui disait la messe, qui honorait les images et qui priait les saints, comme nous le fesons. Loin de dire, Gardez-vous bien d'écouter l'église dans ces siècles d'aveuglement, Jesus-Christ dit au contraire pour tous les jours sans exception, jusqu'à celui où il reviendra juger le monde : *Si quelqu'un n'écoute pas l'église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain*. Il assure ailleurs que cette église, loin de tomber en idolâtrie et de rendre par là le schisme nécessaire, *sera fondée sur la pierre, en sorte que les portes de l'enfer*, c'est-à-dire les conseils de l'erreur, *ne prévaudront point contr'elle*. C'est promettre précisément que ce que nos frères prétendent être arrivé, n'arrivera jamais. Jesus-Christ dit encore en quittant son église naissante pour monter au ciel : *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et voilà que*

je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. C'est au corps des pasteurs qu'il s'adresse, pour leur confier le ministère de l'instruction et de l'administration des sacremens. Il parle d'une église visible, qui a un corps de pasteurs, avec des peuples conduits par eux. Il s'agit d'une église qu'on voit, qu'on entend, qu'on croit, qui enseigne, qui décide, qui baptise.

4.° Enfin l'événement s'accorde parfaitement avec la promesse de Jesus-Christ : il avait prédit que l'ivraie se mêlerait avec le bon grain dans le champ du souverain père de famille : c'est ce qui est arrivé. Il s'est glissé dans l'église des relâchemens et des abus dont elle gémit, et qu'elle travaille à réformer. Mais la réforme ne doit jamais se faire par la séparation ; au contraire, Notre-Seigneur crie : *Laissez ces deux espèces de grain*, savoir, le pur froment et l'ivraie, *croître ensemble jusqu'à la moisson*, qui est la consommation des siècles *de peur qu'en arrachant le mauvais grain vous ne déraciniez aussi le bon.* C'est avec cette patience, ce ménagement, ce zèle pour conserver l'unité, qu'il faut travailler de concert à une douce et pacifique réforme.

Pour la chûte de l'église dans l'idolâtrie, Jesus-Christ a répondu qu'elle n'arriverait jamais ; aussi n'est-elle jamais arrivée. L'église

n'a jamais adoré du pain; elle n'adore que le corps de Jesus-Christ, sur sa parole expresse, prise simplement à la lettre; elle ne connaît aucun autre médiateur que Jesus-Christ; elle prie seulement nos frères du ciel, comme nos frères de la terre, de prier pour nous par notre commun et unique médiateur Jesus-Christ; elle n'honore les images que comme de simples peintures par rapport aux mystères qu'elles nous représentent. Il est donc clair comme le jour que nos frères séparés ont calomnié l'église pour justifier leur séparation, en l'accusant d'impiété et d'idolâtrie. Si elle n'est ni idolâtre ni impie, le schisme qu'ils ont fait avec tant d'animosité et de scandale est le crime de Coré, de Dathan et d'Abiron, puisqu'ils refusent d'écouter l'église avec laquelle Jesus-Christ enseigne tous les jours : chacun d'eux doit être regardé comme un païen et comme un publicain.

5°. Ne dites point que vous n'avez pas fait le schisme, que vous le trouvez fait, que vous êtes bien fâchée que vos ancêtres l'aient fait, et que vous ne sauriez le défaire. Ne le faites point pour votre personne; c'est tout ce que je vous demande au nom de Jesus-Christ. Ne ratifiez point, ne confirmez point, ne continuez point par votre choix un schisme si injuste et si contraire à la règle de Jesus-Christ.




6°. Si vous voulez voir quelles sont les suites du schisme, jettez les yeux sur les églises de nos frères qui se sont séparés de nous avec tant de hauteur et d'insulte, se vantant d'être les réformateurs du christianisme. Qu'ont-ils réformé ? Pendant que l'église romaine, malgré les faiblesses inséparables de l'humanité, a travaillé depuis plus d'un siècle à une sérieuse réforme du clergé et des peuples, les églises protestantes, semblables à des branches arrachées de leur tige, n'ont fait que se dessécher visiblement. Qu'en reste-t-il dans tout le nord, sinon une multitude monstrueuse de sectes opposées ? Que voit-on de tous côtés ? Une curiosité effrénée, une présomption que rien n'arrête, une incertitude qui ébranle tous les fondemens du christianisme même, une tolérance qui tombe, sous prétexte de paix, dans l'indifférence de religion et dans l'irréligion la plus incurable.

7°. Nous ne sommes point parfaits, je l'avoue, et je vous en avertis par avance ; mais nous gémissons de ne l'être pas. Vous verrez parmi nous des scandales ; mais nous les condamnons, et nous desirons de les corriger. Il y en a eu jusques dans la plus pure antiquité : faut-il s'étonner qu'il en paraisse encore dans ces derniers siècles ! Mais, si vous trouvez dans notre très-nombreuse église beaucoup de chrétiens qui n'en ont

que le nom, et qui la déshonorent, vous y trouverez pour votre consalation des ames recueillies, simples, mortes à elles-mêmes, qui sont détachées, non-seulement des vices grossiers, mais encore des plus subtiles imperfections, qui vivent de foi et d'oraison, dont toute la conversation est déjà au ciel, qui usent du monde comme n'en usant point, et qui sont jalouses contre leur amour-propre, pour donner tout à l'amour de Dieu. Si vous ne voulez pas me croire, essayez-le avec confiance en Dieu. Venez, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux !

8°. J'avoue que vous avez un très-rigoureux sacrifice à faire; mais écoutez Jesus-Christ : *Celui*, dit-il *qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* Voudriez-vous vous rendre indigne de Jesus-Christ pour contenter votre famille ? Voudriez-vous faire comme ce jeune homme qui, après avoir cru en Jesus-Christ et avoir été aimé de lui, l'abandonna, triste et découragé, parce que Jesus-Christ lui proposa de renoncer à ses richesses ? La chair et le sang ne révèlent point ce sacrifice; il n'y a que la grace qui puisse l'inspirer. Ecoutez encore la vérité même : *Celui qui hait son ame*, c'est-à-dire sa vie, *pour ce monde, la sauve pour l'éternité.* Voudriez-vous préférer une vie si courte, si fragile, si épineuse, au royaume de Dieu qui est déjà si proche de

vous ? Les martyrs ont souffert la mort pour la vérité ; refuserez-vous de souffrir pour elle les douces croix d'une vie frugale et retirée ? Les tourmens des martyrs n'étaient-ils pas plus terribles que les peines qui sont attachées à la vertu et que l'espérance du ciel adoucit ? Après tout, que sacrifierez-vous à Dieu ? Les délicatesses d'une vie molle, les vanités mondaines, les ragoûts de l'amour-propre, qui se tournent en peines et en remords. Abandonnez-vous sans ressource à Dieu, et il ne vous abandonnera jamais. Cherchez par préférence son royaume, et les secours temporels vous viendront comme par surcroît. Souvenez-vous qu'un pain descendu du ciel a nourri pendant quarante ans au désert le peuple de Dieu. Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent ; Dieu en a soin. Vous oubliera-t-il ? *Quand même*, dit Dieu, *une mère oublierait son fils unique, le fruit de ses entrailles, pour moi je ne vous oublierai jamais.* Vous avez des parens et des amis qui vous procureront un asyle ; vous avez assez de courage pour vous contenter de peu ; vous n'aurez que la gloire à craindre dans un si courageux sacrifice. Enfin souvenez-vous que nous avons été *enrichis*, comme dit l'apôtre, *de la pauvreté de Jesus-Christ.* Oserai-je ajouter que, s'il m'était permis, je donnerais tout ce que j'ai, et qui n'est pas plus à moi qu'à

vous, pour assurer en vous l'ouvrage de celui à qui tout appartient ?.

Je suis, M, avec un zèle et un respect à toute épreuve,

Votre, etc.

PROFESSION DE FOI,

SIGNÉE PAR M***.

A qui les cinq lettres précédentes avaient été adressées.

I. Je déclare qu'après avoir prié, lu et examiné, je me suis déterminée à vivre et à mourir dans le sein de l'église catholique, apostolique et romaine, où nous avons toujours cru que nos ancêtres fesaient leur salut avant la séparation qui a été faite sous le nom de réforme. C'est une église visible qui comprend, outre les élus qui sont inconnus ici-bas, tous ceux qui font profession du christianisme dans cette société. Elle est l'église de tous les temps, depuis les apôtres jusqu'à nous : c'est elle qui nous a conservé le sacré dépôt des écritures et le baptême : c'est elle qui a sa succession non interrompue des pasteurs depuis Jesus-Christ jusqu'à notre temps : c'est elle qui est répandue dans toutes les nations connues de la terre. J'embrasse toute sa doctrine, et je m'attache à son culte.

II. Je crois que cette église est l'unique épouse du fils de Dieu. Autant que l'évangile m'apprend à me défier de moi-même, à être humble, docile, soumise aux pasteurs, parce que *celui qui les écoute, écoute*

Jesus-Christ même, autant suis-je assurée par les promesses que cette église ne se trompera jamais. Quiconque refuse de l'écouter et de la croire, doit être regardé *comme un païen et comme un publicain*. Elle est fondée *sur la pierre*, *et les portes de l'enfer*, qui sont les conseils de l'erreur, *ne prévaudront jamais contre elle*. Jesus-Christ sera avec le corps visible de ses pasteurs, *enseignant* la doctrine qu'ils enseignent, et *baptisant*, c'est-à-dire, administrant les sacremens qu'ils administrent, tous les jours sans aucune interruption *jusqu'à la consommation du siècle*. Voilà ce qui me persuade que cette église, qui est la seule qu'on trouve dans tous les siècles, a conservé, malgré les *portes de l'enfer*, une doctrine saine et un culte pur, puisqus Jesus-Christ ne cessera jamais un seul jour d'enseigner et de baptiser avec elle.

III. De là je conclus que cette église n'a jamais pu *tomber en ruine et en désolation* par l'idolâtrie, puisque, si cette ruine était arrivée, les promesses de la vérité même se trouveraient fausses *les portes de l'enfer auraient prévalu*, et Jesus-Christ n'aurait point continué d'enseigner et de baptiser avec une église idolâtre.

IV. Je crois qu'il ne peut arriver aucun cas où il soit permis de se séparer de cette église. La preuve en est claire comme le

jour, dès qu'on a compris l'étendue des promesses. Jesus-Christ ne veut avoir qu'une seule épouse toujours fidèle et toujours indivisible. De quel droit ferions-nous plusieurs églises, nous qui savons qu'il n'en a voulu qu'une seule, et qu'il a demandé à son père qu'elle fût *une et consommée en unité* comme il l'est avec son père même ? N'est-ce pas une témérité sacrilège que d'entreprendre de diviser l'épouse que l'époux a voulu rendre indivisible ? Peut-on, pour justifier la séparation, accuser cette église d'idolâtrie, elle dont il est dit par le Saint-Esprit même que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle;* que Jesus-Christ sera *tous les jours*, sans aucune interruption, *enseignant et baptisant avec elle jusqu'à la consommation du siècle;* que *quiconque ne l'écoutera point avec docilité, doit être regardé comme un païen et comme un publicain*, c'est-à-dire, comme un impie et comme un idolâtre, comme un homme indigne de la société des enfans de Dieu; que cette église est la *colonne et l'appui de la vérité;* qu'enfin *elle n'a ni ride ni tache ?* Une église superstitieuse et idolâtre pourrait-elle être *sans ride et sans tache* aux yeux de son époux ? Il est donc vrai, par les promesses, que l'église ne peut jamais tomber ni dans l'idolâtrie ni dans l'erreur contre la foi; et par conséquent il ne

peut jamais arriver aucune cause légitime de nous séparer d'elle.

V. Je crois qu'il n'appartient point à chaque particulier d'expliquer le texte sacré de l'écriture, selon son propre sens, indépendamment de l'église. Comme c'est elle à qui Dieu a confié ce texte pour nous le distribuer selon nos dispositions, c'est aussi à elle à nous en apprendre le vrai sens. La même autorité qui nous assure que ces livres sont divins, nous assure aussi de l'interprétation qu'on doit leur donner; autrement chacun ferait dire à l'écriture tout ce qu'il s'imaginerait y trouver par ses préventions; et les hommes, avec un seul livre divin, feraient autant de religions qu'ils inventeraient de vaines subtilités pour l'expliquer. Tel est le malheureux fruit de la réforme prétendue. Je ne sais combien de sectes trouvent les doctrines les plus opposées dans les mêmes passages. La vraie religion ne peut être trouvée et mise en pratique que par une humble défiance de nos faibles lumières. Qu'y a-t-il de plus orgueilleux que de fonder le choix de sa religion sur ce qu'on présume d'entendre mieux l'écriture que cette église de qui on la tient? Qu'y a-t-il de plus superbe que de vouloir juger de l'église par son propre sens sur le texte de l'écriture, au lieu que nous devons juger du sens de l'écriture par l'autorité de cette

église qui nous la donne et qui nous l'explique ?

VI. Je crois que Jesus-Christ n'a point laissé son église dépourvue de ce qui est nécessaire pour garder quelque subordination dans toute société réglée, je veux dire un chef visible qui soit le premier de tous les pasteurs, qui préside parmi eux, et qui soit le centre de l'unité catholique, en sorte que tous les membres demeurent unis et subordonnés à ce chef : c'est le successeur de saint Pierre, remplissant sa chaire à Rome, que je reconnais pour être ce pasteur principal, suivant cette parole de Jesus-Christ : *Tu es pierre et c'est sur cette pierre que j'édifierai mon église.* Je sais que toute la sainte antiquité a regardé ces paroles non comme bornées à la personne de saint Pierre qui devait mourir bientôt, mais comme étendues à ses successeurs qui doivent perpétuer cet ordre si nécessaire, et servir de pierre fondamentale pour l'unité jusqu'à la fin des siècles.

VII. Je crois que quand on aperçoit des abus, des superstitions et des scandales dans cette église, on doit se souvenir que cette église naissante même n'était pas exempte de cet inconvénient ; que les sectes qui ont prétendu établir la réforme, souffrent tous les jours l'ignorance, les abus grossiers, les vices contagieux, et qu'elles tolèrent les

erreurs les plus énormes sur la religion. Il faut, selon la parole de Jesus-Christ, laisser croître le mauvais grain avec le bon, de peur qu'on n'arrache le bon et le mauvais; il faut souffrir l'un pour conserver l'autre *jusqu'à la moisson*. Souvent une critique âpre et hautaine, un zèle amer, une prévention contre l'église, nous grossit les objets. Il fallait demeurer en esprit de paix et de charité dans le sein de l'ancienne église pour lui aider à faire une réforme modérée. Quand on se sépare d'elle, on veut la combattre et non la réformer. La réforme la plus pressée est celle de corriger la présomption des réformateurs qui veulent être les juges de l'église et de l'écriture par leur propre sens pour corriger tout à leur mode. Pour moi, je ne veux me mêler que de la réforme de ma personne pour m'humilier et pour me corriger de mes défauts. Je laisse à l'église le soin de réformer les abus dont je ne suis pas responsable; je comprends même qu'elle ne peut le faire que peu à peu, et qu'elle est toujours à recommencer.

VIII. Je ne saurais craindre aucun reproche de Jesus-Christ au jour de son jugement pour avoir pris avec une religieuse simplicité, selon la tradition de l'église, les paroles par lesquelles le Sauveur a institué l'eucharistie. Que Luther fasse dire à Jesus-Christ, *ceci est du pain où mon corps se*

trouve caché ; que Calvin lui fasse dire, *ceci est la propre substance de mon corps, qu'on recevra, quoiqu'elle n'y soit point et que ce ne soit que du pain ;* que Zuingle lui fasse dire, *ceci n'est point mon corps, et ce n'en est que la figure ;* pour moi je ne veux rien faire dire à Jesus-Christ, et je me borne à croire que *ceci*, c'est-à-dire, ce qui était du pain, n'est plus ce qu'il était, et que la parole toute-puissante du fils de de Dieu, qui fait ce qu'elle dit, a changé la substance de ce pain en celle du corps de Jesus-Christ, rompu sur la croix, et de son sang répandu pour notre salut. Les dons de l'amour de Dieu sont réels. Comme le fils a pris par son incarnation une chair réelle et non en figure, de même il nous a donné réellement et non en simple figure cette même chair dans l'eucharistie. La loi nouvelle réalise les dons qui n'étaient qu'en figure dans l'ancienne loi. C'est ainsi que l'eucharistie est plus précieuse et plus salutaire même que ce pain miraculeux qu'on nomme *la manne.*

IX. Luther peut donner une contorsion aux paroles de Jesus-Christ pour lui faire dire, *ceci contiendra mon corps au seul moment où vous le mangerez ;* pour moi je ne veux point restreindre les paroles générales et absolues du Sauveur. Il a dit, sans restriction, *ceci est mon corps ;* qu'on

le mange ou qu'on ne le mange point, sa parole demeure vraie à la lettre. Qu'y a-t-il de plus odieux que d'attaquer l'ancienne église, de lui faire un crime d'avoir pris religieusement et à la lettre les paroles de Jesus-Christ dans l'institution de ce sacrement?

X. L'église naissante, qui accomplissait les prophéties pour la gloire et pour le règne de Jesus-Christ, donnait l'eucharistie aux petits enfans sous la seule espèce du vin; elle la donnait souvent aux absens pendant les persécutions, et aux mourans, sous la seule espèce du pain. Faut-il s'en étonner? Les protestans, qui n'admettent dans l'eucharistie que du pain figure du corps, et que du vin figure du sang de Jesus-Christ, peuvent souffrir avec impatience qu'on ne leur laisse que l'une des deux figures, et qu'on les prive de l'autre; c'est retrancher la moitié des figures et du sacrement qu'elles composent. Mais cette sainte antiquité, qui avait, comme les catholiques de nos jours, des idées de réalité sur ce mystère, ne craignait point de donner indifféremment l'eucharistie sous les deux espèces, ou sous l'une des deux seulement. Jesus-Christ *ressuscité d'entre les morts ne meurt plus*, dit l'apôtre; son corps immortel ne peut plus être séparé de son sang. La séparation des deux espèces n'est faite que pour

représenter dans le sacrifice la séparation violente qui fut faite de cette chair et de ce sang pour nous sur la croix. D'ailleurs, nous savons que la chair, maintenant inséparable du sang, est avec lui sous l'espèce du pain, et que le sang, inséparable de la chair, est avec elle sous l'espèce du vin. Pouvons-nous craindre d'être privés de quelque fruit du sacrement quand nous recevons sous une seule espèce Jesus-Christ tout entier, lui qui est l'unique source de toutes les graces? Que craignons-nous, puisque nous imitons l'église naissante qui accomplissait si glorieusement les promesses de son époux?

XI. Je crois que l'oblation et la manducation de Jesus-Christ dans l'eucharistie est un vrai, propre et propitiatoire sacrifice. J'entends l'apôtre qui dit: *Nous avons un autel, duquel n'ont pas le pouvoir de manger ceux qui servent encore au tabernacle judaïque.* Voilà un autel et une victime qu'on mange sous la loi nouvelle. Il est vrai que c'est précisément la même victime qui a été immolée sur la croix; il est vrai que c'est la même unique oblation par laquelle la victime se présente à jamais à son père en notre faveur, soit qu'elle le fasse elle seule dans le sanctuaire céleste, soit qu'elle le fasse ici bas par les mains des prêtres: mais l'eucharistie y ajoute la manducation réelle de la victime, ce qui est d'un prix infini en soi.

C'est ce que l'église a toujours nommé le sacrifice de l'autel.

XII. Jesus-Christ a donné à ses ministres la puissance *de lier et de délier* les pécheurs, en sorte que tous les péchés qu'ils remettront ici bas seront remis au ciel, et que tous ceux qu'ils retiendront seront retenus. Cette rémission n'est pas moins nécessaire pour les péchés secrets que pour les péchés publics : les premiers sont souvent encore plus énormes. Les ministres de Jesus-Christ peuvent-ils juger s'il faut les remettre ou les retenir, si le pécheur ne les déclare pas ou en public, ou du moins en secret ? La confession secrète n'est donc qu'un adoucissement par rapport à la nécessité de soumettre les péchés au jugement des ministres de Jesus-Christ. De là vient que cette règle a toujours été conservée par l'église avec tant de fruits : plus elle est humiliante, plus elle est salutaire. Eh ! de quoi avons-nous besoin dans la pénitence, sinon de confondre notre orgueil, qui est la source de tous nos péchés ? Qu'y a-t-il de plus efficace que ce remède pour nous corriger ? Peut-on croire que Jesus-Christ nous a laissé manquer d'un remède si nécessaire, et que les hommes l'ont suppléé par leur industrie ? Peut-on s'imaginer qu'une discipline si capable de révolter l'orgueil et d'irriter l'amour-propre, ne soit qu'une invention humaine ?

XIII. Je n'ai aucune peine à admettre avec l'église sept sacremens. Je comprends qu'un sacrement est un signe ou cérémonie instituée par l'autorité divine, et à laquelle quelque grace a été attachée. Pourquoi refuserais-je de croire sur une autorité si décisive, 1.° que nous sommes purifiés du péché originel dans le baptême, et que d'enfans corrompus du vieil-homme nous devenons les enfans de l'homme nouveau qui est Jesus-Christ? 2.° que nous sommes affermis en lui par la confirmation, pour ne rougir point de son évangile, et pour porter patiemment la croix du nom chrétien? 3.° que la rémission de nos péchés nous est donnée au nom de Jesus-Christ quand nous les confessons en esprit de pénitence? 4.° que Jesus-Christ dans l'eucharistie est le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde? 5.° que l'extrême-onction, comme saint Jacques l'enseigne, efface les péchés et fortifie contre les tentations du dernier combat? 6.° qu'il y a, comme saint Paul le dit à Timothée, une grace attachée au ministère qui est confié aux pasteurs par l'imposition des mains? 7.° que l'assistance et la bénédiction de l'église répand une grace dans le mariage pour unir en Jesus-Christ les deux époux malgré *les tribulations de la chair*, et pour préparer une postérité chrétienne?

XIV. Je vois par l'histoire des Machabées

que la prière pour les morts était en usage solennel dans la synagogue long-temps avant Jesus-Christ : je vois qu'elle a été continuée par l'église chrétienne dès ses commencemens les plus purs. Cette prière ne peut pas être faite en vain ni d'une façon aveugle. L'église, en demandant le soulagement des fidèles, suppose visiblement qu'ils sont dans quelque peine dont ils peuvent être soulagés par son intercession. C'est, dit saint Augustin, qu'il y a des chrétiens qui n'ont pas vécu assez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni assez bien pour y entrer d'abord, parce que *rien n'y entre avec la moindre tache :* ils ont besoin d'expier certains péchés qui ne vont point *à la mort*. Ce pénible retardement de leur bonheur est un purgatoire où ils passent *comme par le feu*. L'église a toujours cru que ses prières pouvaient contribuer à leur soulagement et à l'avancement de leur repos. Peut-on refuser à l'épouse du fils de Dieu de s'unir à elle dans une si pieuse demande ?

XV. L'église nous invite a prier nos frères qui sont déjà au ciel comme ceux qui sont encore sur la terre, afin qu'ils prient pour nous par Jesus-Christ notre commun et unique médiateur. Dieu lui-même, qui pouvait accorder immédiatement leur pardon aux ennemis de Job sur leur demande immédiate, les assujetit à le demander par l'en-

tremise de Job qu'ils avaient condamné. C'est ainsi que Dieu nous accorde en faveur des prières pures des saints qui sont ses amis, ce qu'il ne nous accorderait peut-être pas sur nos seules prières moins dignes de lui. Si nous ne blessons point notre unique médiateur en demandant les prières des hommes pécheurs et exposés aux tentations du pélerinage, à combien plus forte raison devons-nous unir nos prières à celle de l'église pour obtenir les suffrages de la mère de Dieu, et des autres saints qui voient Dieu face à face, et qui sont impeccables à jamais dans son sein.

XVI. L'église dès les premiers temps a honoré les tombeaux des martyrs où elle allait chanter leur victoire, et offrir le sang de l'agneau pour lesquels ils avaient répandu le leur : elle conservait précieusement leurs reliques; et les reliques fesaient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens pères. Peut-on craindre la superstition en imitant par un culte si pur l'antiquité la plus éclairée ?

XVII. L'écriture a dit, il est vrai, *Vous ne ferez point d'images taillés;* mais elle ajoute aussitôt *pour les servir;* c'est-à-dire, pour les adorer. D'ailleurs, il y avait des images dans le temple et jusques sur l'arche. A Dieu ne plaise que nous adorions les images comme des divinités ! Nous ne les servons

pas ; au contraire, nous nous en servons. Elles ne sont que de simples représentations des visions miraculeuses de l'écriture, des actions de Jesus-Christ et des saints. Si elles sont gâtées ou indécentes, nous les brisons sans scrupule. Les images instruisent les ignorans, et touchent les personnes les mieux instruites ; elles mettent les mystères du salut comme devant nos yeux. Pourquoi refuserions-nous de nous unir à l'église dans une pratique si ancienne, si pure, si exempte d'idolâtrie, si dégagée des superstitions populaires qu'on tâche d'en écarter, enfin si propre à nourrir la piété des fidèles ?

XVIII. L'église a établi par ses canons des pénitences longues et rigoureuses pour la réparation des divers péchés. Ne peut-elle pas, quand elle juge à propos, dispenser ses enfans d'une partie de cette rigueur, quand elle les trouve humbles, dociles et touchés du desir d'une sincère conversion ? C'est ce qu'on nomme *indulgence*. L'église ne peut-elle pas user de cette condescendance, sans flatter la mollesse des pécheurs impénitens, et sans dispenser de la pénitence évangélique ? Ne doit-on pas même croire que quand l'épouse prie l'époux céleste pour ceux qui n'ont pas accompli dans leur sincère conversion toutes les œuvres de la pénitence convenable, une intercession si pure doit sans doute opérer beaucoup en

faveur de ces ames ! De tels suffrages sont précieux ; les abus qu'on peut faire en ce genre malgré l'église, ne diminuent point cette vérité.

XIX. Je renonce à toute société qui est séparée de cette église dans laquelle je veux vivre et mourir : je me sépare de tous ceux qui rejettent sa doctrine et son culte : je prie Dieu qu'il les éclaire et qu'il les touche, afin qu'il ne se fasse d'eux et de nous *qu'un seul troupeau sous un seul pasteur*. Est-il permis à un fils de diviser toute la famille et d'en soulever une partie contre l'intention du père commun qui a voulu les tenir inséparablement unis ? Que si cette division d'une simple famille est si criminelle, à combien plus forte raison les novateurs sont-ils coupables, quand ils divisent, malgré le père céleste, l'église qui est sa famille, en séduisant les peuples, et en leur promettant qu'ils entendront mieux l'écriture que le corps des pasteurs auxquels les promesses ont été faites.

XX. Je promets de suivre avec une vraie soumission de cœur toutes les décisions que cette église a faites et qu'elle pourra faire pour la conservation du dépôt de la foi. Ainsi Dieu me soit en aide et ses saints évangiles.

FIN DU TOME ONZIÈME.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce onzième Volume.

Suite des Lettres Spirituelles.

Fin de la Table.




VULLIE
RE
TEL
LAU

